

UNIVERSITÉ DE DIJON — FACULTÉ DES LETTRES

Les Vaudois
et le sentiment de la nature
à l'époque
préromantique et romantique

THÈSE

pour le Doctorat d'Université

soutenue devant la Faculté des Lettres de l'Université de Dijon

PAR

M. Hubert HASLER

Professeur au Lycée de Schwyz



DIJON
IMPRIMERIE JOBARD

—
1933

ANNUAIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Les Villes
et les communes de la France
à l'époque
républicaine et démocratique

PAR

M. L. LAFAYE

Docteur en droit, ancien professeur de droit administratif à l'École nationale d'administration

Paris, 1900

Librairie de la République



1900

UNIVERSITÉ DE DIJON — FACULTÉ DES LETTRES

Les Vaudois
et le sentiment de la nature
à l'époque
préromantique et romantique

THÈSE

pour le Doctorat d'Université

soutenue devant la Faculté des Lettres de l'Université de Dijon

PAR

M. Hubert HASLER

Professeur au Lycée de Schwyz



DIJON

IMPRIMERIE JOBARD

—
1933

INTRODUCTION

Cette thèse est un modeste essai d'analyse, le premier, d'un jeune Suisse d'idiome appenzellois. Au dire du peuple, toutes les fois que l'on apprend une langue étrangère, on épouse un nouveau génie. Désireux de connaître l'esprit français, je me suis appliqué à surmonter les difficultés qui contrariaient l'exécution de mon projet. Plus elles se multipliaient, plus intensément s'éveillait en moi l'amour de l'effort et du travail. *Trahit sua quemque voluptas*. Ces mots gardent leur signification et expriment admirablement le choix du sujet traité.

J'y fus incité, il y a trois ans, en suivant, en qualité d'étudiant, les cours de la Faculté des lettres de Dijon, où j'ai contracté le goût des questions littéraires, parmi lesquelles m'apparut, comme la plus captivante, parce que la plus profonde, celle du « sentiment de la nature chez les romantiques ». Séduit par la nouveauté de l'idée, je résolus, lorsque je fus de retour dans ma patrie, d'examiner sous ce jour l'œuvre des écrivains suisses français.

Au moment de développer mon thème, j'eus l'avantage d'être conseillé par MM. Pierre Kohler, de Zurich, et Henri Perrochon, de Payerne, profonds connaisseurs des choses romandes. Ce dernier m'écrivit le 30 décembre 1929 : « Il n'y a pas de *littérature suisse* à proprement parler, ou plutôt : notre littérature est à la fois d'inspiration française, allemande, italienne, ou, vraiment autochtone, elle est cantonale : vaudoise, genevoise, bernoise, etc. Cependant, on peut encore parler de *littérature suisse* pour une série d'écrivains de la fin du dix-huitième siècle, époque où la *Société helvétique* donna à plusieurs une unité, mais non pas à l'époque romantique. Il y a une grande différence entre les romantiques

vaudois et les romantiques genevois, elle est encore plus prononcée entre ceux-ci et les romantiques de la Suisse alémanique. Ils ont tous subi des influences différentes, d'origines variées à l'infini et même opposées. » Profitant de ce conseil, qui fut pour moi un ordre, je fixai mon choix sur l'étude des lettres romantiques vaudoises (1).

En même temps, on allait célébrer en France le centenaire du romantisme, en faisant l'éloge de ses chefs, alors que leurs disciples de *province* demeuraient dans l'ombre : poètes de second plan, certes, en ce qui concerne l'art d'écrire, mais non pas toujours inférieurs aux autres quant à la puissance de sentir. De leur vivant, ils appréhendaient déjà l'oubli, et l'on comprend la plainte déchirante d'amertume contenue dans les vers de Juste Olivier, porte-voix de ses frères :

Les géants courent seuls, le nain reste en arrière :
Mon pays, avec moi, dans l'ombre et la poussière
Se plonge,... et rien, rien ne nous suit (2).

Le poète, qui formule ces regrets douloureux, osa espérer qu'un jour lointain, lorsque le temps serait révolu pour lui, quelques penseurs viendraient feuilleter ses écrits. Était-ce une illusion ? Non. Un pressentiment ? Oui, puisque l'avenir lui a donné raison, et c'est avec un respect attendri que je relis ce sonnet qu'il composa à l'intention de son ami Sainte-Beuve :

Quel est cet Olivier, diront, dans un autre âge,
Les critiques, vantant l'or fin de vos sonnets ;
Cet Olivier dont parle, en pur et beau langage,
Sainte-Beuve qui prit tant d'auteurs dans ses rets ?

Pourquoi cet inconnu dans ce noble entourage ?
Pourquoi cette fleur pâle en ces brillants bouquets ?
Dans quel sentier perdu, sur quel lointain rivage
L'a donc vu le poète ? En quels vallons secrets ?

Olivier ?... diront-ils : et la chanteuse rime,
Harmonieux écho, seule leur répondra :
Olivier ; rien de plus, c'est tout ce qu'on saura.

(1) Le romantisme genevois a trouvé dans M. Henri Bochet un critique averti. Cf. *Le Romantisme à Genève*. Genève, Jullien, in-8°, 1930.

(2) Juste et Caroline Olivier, *Les deux Voix*. Lausanne, Rouiller, in-8°, 1835, p. 217.

Mais, peut-être, l'un d'eux plus longtemps cherchera,
Et, comme vous aimant, cœur penché sur l'abîme,
Il ne pourra pas voir, mais il devinera (1).

Sur ce poète énigmatique, à l'âme délicate, j'arrêterai finalement mon attention. A ses côtés se presseront les noms de sa femme Caroline, née Ruchet, et de ses deux jeunes disciples Henri Durand et Frédéric Monneron. Pour donner une vue complète du « sentiment de la nature » dans la poésie vaudoise, je parlerai de l'œuvre de Philippe-Sirice Bridel, qui appartient à la fin du dix-huitième siècle.

Bridel (Philippe-Sirice) naquit à Begnins, au pied des monts de la Côte vaudoise, en 1757. Il fut élevé au presbytère où son aïeul, son père et son oncle furent successivement pasteurs. Tous trois, au sein de la nature, lui donnèrent une éducation religieuse. Jeune homme, il fit sa théologie à l'Académie de Lausanne ; en même temps, il montra un goût très vif pour les lettres classiques et françaises. Il fréquenta le salon de Deyverdun et se mêla aux plaisirs du monde. Atteint de neurasthénie, il fit un séjour dans les montagnes, qui lui apportèrent la guérison. Il intitula son premier recueil de vers *Les Tombeaux*. Encouragé par Chaillet, rédacteur du *Journal helvétique*, il publia, en 1782, les *Poésies helvétiques*. De 1786 à 1796, il occupa le poste de pasteur à l'Eglise française de Bâle. A cette époque, il fit à pied de nombreux voyages à travers la Suisse ; il les a relatés dans l'almanach nommé *Etrennes helvétiques*, qui, plus tard, devenait *Le Conservateur suisse*. Bridel était lié d'amitié avec plusieurs savants et écrivains de la Suisse allemande. Il prit part aux réunions de la *Société helvétique*. Puis il devint pasteur de Château-d'Oex, dans la Gruyère. Pendant ses loisirs, il explorait les contrées sauvages et, pour la plupart, inconnues des Montagnes vaudoises. Il mourut à Montreux, en 1845, sans s'être rallié à l'esprit et au régime nouveaux, qui froissaient ses tendances centralistes.

Juste Olivier naquit, en 1807, d'une famille de simples paysans. Encore jeune, il remporta, à l'Académie de Lausanne, plusieurs

(1) Juste Olivier, *Les Chansons lointaines*. Paris et Genève, Cherbuliez, in-8°, 1855, p. 150.

prix de poésie et d'éloquence. Il chercha sa voie, se sentant attiré par l'état ecclésiastique et par les belles-lettres. Le conflit intérieur lui infligea de grands tourments ; puis il prit une décision et choisit la littérature. Il eut l'avantage d'être nommé professeur de belles-lettres et d'histoire au Gymnase de Neuchâtel. Au cours d'un stage à Paris, il fit la connaissance de Dubois, rédacteur du *Globe*, qui l'introduisit aux *mercredis* d'Alfred de Vigny ; il y rencontra Victor Hugo, Sainte-Beuve, Antony et Emile Deschamps, Gustave Planche et Alfred de Musset. La Révolution de juillet le contraignit à quitter la capitale et à rejoindre Neuchâtel. C'est dans cette ville qu'il épousa Caroline Ruchet. Avec la collaboration de sa femme, il publia, en 1835, un recueil de vers intitulé *Les deux Voix*. Ensuite, il occupa la nouvelle chaire d'histoire à l'Académie de Lausanne et composa son *Histoire du Canton de Vaud*. En 1843, il devint directeur et rédacteur de la *Revue suisse*, où Sainte-Beuve envoyait régulièrement ses *Chroniques parisiennes*. De l'amitié entre les Olivier et l'illustre critique naquit une longue *Correspondance*. Lorsqu'une révolution renversa, en 1845, le gouvernement cantonal, Olivier quitta le professorat, se réfugia à Paris. Il y resta jusqu'à la veille de la guerre franco-allemande de 1870. Toujours en lutte avec les nécessités quotidiennes, il publia, en 1847, *Les Chansons lointaines*. Elles eurent du succès ; il n'en fut pas de même des *Chansons du Soir* et des romans. Déçu, il rentra dans sa patrie. Il s'éteignit en 1876 après une vie qui ne fut qu'une douloureuse expérience des choses et, surtout, des hommes.

Frédéric Monneron, né en 1813, fit ses premiers pas dans la vie sous les mêmes auspices que Bridel. Tout comme lui, il passa son enfance dans un modeste village vaudois dont son père était le pasteur. Adolescent, il suivit quelques cours de théologie à l'Académie de Lausanne, où il obtint un prix au tournoi de poésie nationale ; l'œuvre remarquée avait pour titre *Les Alpes*. Une critique flatteuse de Sainte-Beuve le révéla au public et lui fit connaître la notoriété. En 1836, Monneron se rendit à Munich pour y faire ses études de grec. L'année suivante, il finit tragiquement à Goettingue en se donnant la mort. Cette fatale détermination survint à la suite d'une irritation nerveuse compliquée d'un abattement moral, qu'il lui fut impossible de surmonter.

Henri Durand, né à Vévey, en 1818, fut destiné, lui aussi, à l'état ecclésiastique. Faisant ses études à Lausanne, il eut des préoccupations plutôt littéraires que religieuses. De retour d'un séjour en Allemagne, il se plongea avec ardeur dans la science théologique. L'excès de ce travail acharné provoqua, dans son organisme délicat, une fièvre nerveuse, dont il mourut en 1842.

* * *

Après ce préambule, qui expose le choix du sujet et des auteurs qui ont retenu passionnément mon attention, je dirai un mot de l'esprit, de la méthode et du plan de ma thèse (1).

Je suis parti de cette idée qu'une analyse sur le « sentiment de la nature » n'est féconde que si elle est étroitement rattachée à l'étude de l'homme ; sinon, elle se perd dans des abstractions dénuées de vie ; seuls, les individus existent et, avec eux, les choses concrètes. En les analysant, on plonge immédiatement le regard sur le réel, riche et varié à l'infini. Or le réel pose ce problème essentiel : quels sont les rapports qui lient l'homme à la nature ? En découvrant, un à un, ces rapports, on pénètre la sensibilité des écrivains, on y découvre la quintessence des sentiments qui ont agi sur leur pensée.

Le travail, ainsi conçu, affine l'amour du passé, car l'histoire, par son exemple, instruit celui qui, de son mieux, étudie les ouvrages des anciens ; il lui donne la clarté spirituelle nécessaire à une belle vie. Cette lumière lui devient une jouissance auguste, à nulle autre pareille : elle irradie la liberté conquise.

Il existe une méthode arbitraire, peu scientifique, qui procède du désir d'interpréter ingénieusement l'œuvre d'un auteur : elle implique le danger de substituer une opinion personnelle à la vérité des documents et des faits ; elle laisse les textes à la merci

(1) J'ai consulté principalement les ouvrages suivants :

P. Trahard, *Les Maitres de la sensibilité française au dix-huitième siècle*. Paris, Boivin, in-8°, t. I^{er}, 1931, et t. II, 1932.

A. Monglond, *Le Prémantisme français*. Grenoble, Arthaud, in-8°, 1930, 2 vol.

G. de Reynold, *Histoire littéraire de la Suisse au dix-huitième siècle*. Lausanne, Bridel, in-8°, 1909, t. I^{er}, *Le doyen Bridel*.

D. Mornet, *Le Sentiment de la nature de Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, Hachette, in-8°, 1907.

de celui qui les examine. La méthode que j'ai suivie s'efforce de respecter la réalité, de l'exposer sans détours, de faire parler l'auteur lui-même, d'avoir le souci scrupuleux et constant de s'appuyer sur des références solides pour étayer nos jugements.

La première partie de ma thèse est consacrée au « sentiment de la nature » chez Bridel, représentant du préromantisme vaudois. Les chapitres du début mettent en relief les fluctuations de sa sensibilité soumise à de multiples influences ; le dernier expose les recherches que j'ai entreprises pour découvrir le centre de son inspiration personnelle.

La seconde partie s'ouvre par l'examen des circonstances qui, en modifiant le sentiment de la nature des romantiques vaudois, poussent ceux-ci dans la voie d'un régionalisme étroit. Dans les chapitres II et III, je dégage, de leur œuvre complexe, deux aspects extrêmes, procédant de leur amour du sol et de leur penchant pour les chimères. Ensuite, j'aborde l'analyse du monde, mi-réalité, mi-songe que leur âme a créé, en montrant les diverses manières dont ils ont associé l'univers à leur vie sentimentale. Ainsi, je parviendrai à définir le propre de leur lyrisme (1).

(1) Je me fais un devoir d'exprimer au conservateur du Musée historiographique de Lausanne, M. Fréd.-Th. Dubois, ma vive reconnaissance pour les services qu'il m'a rendus. J'offre également ma profonde gratitude à M^{lle} Mathilde Mortier, qui a bien voulu se charger de revoir les épreuves de ma thèse.

PHILIPPE-SIRICE BRIDEL

CHAPITRE PREMIER

Amour superficiel de la nature ou influence du faux classicisme.

« Le livre d'un cœur sensible, c'est la nature. » Cette phrase, mise au-dessous de la vignette du frontispice des *Poésies helvétiques* de Bridel, ne doit-elle pas synthétiser son œuvre (1) ? Mais, étant donnée l'époque où ce poète écrivit, elle peut donner lieu à différentes interprétations : les pseudoclassiques et les préromantiques ont revendiqué l'expression « cœur sensible », pour traduire aussi bien la sensiblerie que la sensibilité (2). L'analyse des plaisirs et des émotions que Bridel a éprouvés devant la nature montrera jusqu'à quelle profondeur il a pénétré le sens de ce mot-là.

Ses vers sont pleins de « tendres abandons », de rêveries sentimentales, d'« aimables délices », de légers frissons ressentis dans des bocages discrets. Un coup d'œil sur l'*Epître au Jardinier de la grotte* le confirme (3). Il y évoque le souvenir des heures passées auprès de son « ami » nommé conventionnellement Ariste. La « douce fraîcheur » du jardin l'invite aux confidences. Un lien flatteur a fixé la jeunesse du poète auprès de ce « sage » compagnon, à qui il voue des sentiments de reconnaissance, car il lui doit des divertissements innocents. Ce sont des veillées rustiques :

Que j'ai passé de charmantes veilles,
Dessous ce chaume au fond de ton verger (4) !

(1) *Poésies helvétiques*. Lausanne, Mourer, in-8°, 1782.

(2) Sur la sensibilité rabaissée à la sensiblerie : cf. P. Trahard, *Les Maîtres de la sensibilité française au dix-huitième siècle*, ouvr. cité, t. II, chap. 1^{er}, p. 7-28, « Nivellement de la Chaussée ou la Sensiblerie larmoyante ».

(3) *Poésies helvétiques*, ouvr. cité, p. 66-72.

(4) *Ibid.*, p. 67.

s'écrie-t-il. Tous deux prennent un « repas sans apprêts » et jouissent en paix d'un « doux présent » qui s'appelle le « sentiment ». Au cours de leurs soirées, ils se laissent envahir par une « aimable folie » ; ou bien, ils quittent la chaumière pour s'étendre au pied d'un vieil arbre et pour s'absorber

... dans cette rêverie,
Dans ce tendre abandon, doux charme de la vie (1) ;

ou encore, assis sur une terrasse, ils se plongent dans de longues méditations, n'ayant pour témoin que l' « astre des nuits », et là, « sans se lasser jamais », ils contemplent la lune et son ondoyante image dans l'eau. C'est la nature aux lignes grandioses des environs du lac de Genève qui se prête aux songeries du « sensible » poète : il y goûte des plaisirs

D'autant plus doux qu'ils sont dans la nature (2).

Bridel aime les jardins : vêtu simplement, il arrose les plates-bandes ; son hôte le voit

...d'une main bienfaisante,
Que l'arrosoir sous son poids fait plier,
D'une onde claire humecter chaque plante (3).

« Goutte à goutte en cent canaux filtrées », les « vapeurs » tièdes

Vont rafraîchir les tiges altérées,
Et du soleil tempérer les ardeurs (4).

Sans doute, ces vers sont marqués d'une fausse élégance dans le goût de Delille et de ses disciples. Le préromantique vaudois se mêle aux discussions de ses contemporains sur l'art du jardinage. Il appelle « tyrannique » la main de celui qui, « pour arrondir des berceaux réguliers », doit

Courber le charme en pénible portique,
Ou tourmenter de jeunes églantiers (5).

(1) *Poésies helvétiennes*, *ouvr. cité*, p. 110, *Le Lac Léman*.

(2) *Ibid.*, p. 72, *Epître au Jardinier de la grotte*.

(3) *Ibid.*, p. 69.

(4) *Ibid.*, p. 69.

(5) *Ibid.*, p. 91, *L'Ermitage*.

Il se plaît à se promener dans l'enclos « romantique » d'Ariste ; c'est que

L'art, qui la gâte en voulant la parer,
N'a point ici déguisé la nature (1) :

le lierre et la « vigne sauvage » entrelacent les jeunes arbres et en rapprochent le branchage « sans le gêner » ; un ruisseau caresse un bord « dont il n'est point esclave » (2).

Amitié, veillées rustiques, songeries, attrait particulier pour la végétation, tout implique un amour superficiel de la nature conforme au talent des pseudoclassiques : Bridel admire Delille, qu'il nomme le « Virgile français » (3). Le seul fait de définir avec application l'art de faire croître les plantes démontre que la sensibilité romantique a déjà mis son empreinte sur lui.

* * *

Pour ses amours, il en est de même. Dans ses vers passionnés, il convoque, à l'heure du crépuscule et des clairs de lune, sa « bien-aimée » et ses « amies » aux bords des sources. Il voile ses confidences sous des formules mythologiques conventionnelles. Cela tient peut-être au caractère suisse, car, en Helvétie, on use d'une grande réserve quand on traduit le sentiment de l'amour, afin de ne causer aucune gêne ni à soi-même ni aux personnes dont on parle, ni au lecteur, qui, souvent, est tenté de prendre la franchise d'un auteur pour de l'orgueil ou un manque de tact. Bridel, jeune théoricien de la poésie nationale, a beau proscrire les « dieux d'Athènes et de Rome, qui ne sont point faits pour paraître dans nos Alpes » (4),

(1) *Poésies helvétiques*, *ouvr. cité*, p. 91.

(2) *Ibid.*, p. 91. — Bridel a consacré de nombreuses pages au Jardin d'Arlesheim, où fut amassé par les propriétaires tout ce que les traités sur le jardinage ont relaté de beau : parmi les piscines, les ermitages, les petits temples, mausolées, grottes, ruchers, etc. Cf. *Course de Bâle à Bienne*. Bâle, Serini, in-18, 1789, p. 21.

(3) *Coup d'œil sur une Contrée pastorale des Alpes*, dans *Le Conservateur suisse*. Lausanne, Knab, in-18, 1814, t. IV, p. 221.

(4) Cf. Bridel, *Question : Les Suisses ont-ils une poésie nationale, et quelle doit être cette poésie ?* Mémoires lus à Lausanne dans une Société de gens de lettres. Bibliothèque de la Société d'histoire de la Suisse romande, Lausanne : école de Vinet, in-fol. 254 pages dont 238 ms. — Cf. aussi : G. de Reynold, *Histoire littéraire de la Suisse au dix-huitième siècle*, *ouvr. cité*, t. 1^{er}, p. 501-508.

il ne rompt pas avec les Licidas et les Isis, et Vénus peut impunément quitter les « bosquets de Cythère » (1). Pense-t-il à *La nouvelle Héloïse*, lorsqu'il nomme « Julie » sa tendre amie ? En l'imaginant vertueuse, simple et naturelle, il imite Rousseau :

Détestant le masque mobile,
Les tons faussement affectés,
Les colifichets empruntés (2),

« elle » aimerait les anciennes mœurs.

Ces personnages conventionnels sont placés dans une nature champêtre qui sert de décor à leurs effusions :

...Je voudrais, au sein de mon village,
Loin de la mode et de son esclavage,
Ma flûte en main, célébrer tour à tour
Un bon ami, ma bergère et l'amour,

dit le poète (3). Le silence des belles soirées, des nuits claires et la solitude d'une cabane doivent se prêter aux épanchements du jeune amoureux :

Ah ! qu'il est doux, près du toit de ses pères,
Vers le retour des ombres passagères,

de s'épanouir à la voix d'une « amante » et de serrer contre son cœur la « main de l'amie » (4) ! « Glycère » chasse les soucis du « front trop austère » du soupirant, et une pastourelle, par ses caresses, rend le « doux espoir » à l'âme grave du galant (5).

En traduisant ses plaisirs rustiques, ses rêveries et ses amours, Bridel n'a ni profondément, ni sérieusement mêlé la nature à sa sensibilité. Au dire de M. de Reynold, « l'âme surtout est absente de ces premières tentatives d'une poésie qui reste élégiaque et n'a pas assez d'élan pour atteindre au lyrisme sincère » (6). Tous les vers cités, d'allure pseudoclassique, ne décèlent qu'une compréhension superficielle de la nature : la sensiblerie gâte, dans Bridel, la sensibilité.

(1) *Poésies helvétiques*, p. 9, *Justification*.

(2) *Ibid.*, p. 23, *Les Inconséquences de ma jeunesse*.

(3) *Ibid.*, p. 44, *Sentiments du Soir*.

(4) *Ibid.*, p. 49-50, *Fragments d'un poème intitulé : Les Rêveries d'automne*.

(5) *Ibid.*, p. 43, *Sentiments du Soir*.

(6) *Ouvr. cité*, p. 263.

CHAPITRE II

Le goût du sombre ou l'anglomanie.

Rousseau avait révélé le riant paysage vaudois, patrie de Bridel : bosquets de la Veveysse, vallée du Rhône, rivage du lac de Genève, ciel bleu qui se mire dans ses eaux limpides. Néanmoins, à une certaine époque de sa vie, Bridel donne à sa sensibilité d'autres aliments. Les paysages d'Ossian hantent son imagination : les brouillards et les vapeurs qui flottent sur les îles lointaines de la mer du Nord, les jours sombres, les nuits lugubres, le cri des chouettes, les tombes sur lesquelles déferlent les vagues de l'Océan courroucé, les fantômes qui s'éveillent au bruit des vents animés par la voix des morts (1).

Les Tombeaux, œuvre de sa jeunesse, sont, en effet, une adaptation des chants d'Hervey (2) ; le rimeur vaudois y met un peu de « couleur locale », en substituant aux noms anglais des noms suisses. Comme son modèle, il se plaît à méditer auprès des cimetières, dont il décrit la « sombre horreur ». Les traces de cette anglomanie se trouvent dans les *Poésies helvétiques* : les élégies, telles que *Le Cimetière*, *La Mort de Catherine*, *Le Mélancolique*, résument les sentiments que le versificateur novice essaie de traduire. Non loin du presbytère où il fut élevé, il voit les anciens murs de l'« asile des tombeaux », « enclos où habite la terreur » ; la « sombre verdure » des ormeaux renforce en lui cette impression. C'est là que Bridel, atteint par le *spleen*, verse des larmes de repentir sur le « gazon flétri ». Une voix sortant d'un tumulus l'entretient du « sort commun des humains » (3). Il s' imagine apercevoir, au milieu d'une forêt de

(1) Cf. A. Monglond, *ouvr. cité*, t. I^{er}, p. 27-46, « L'Épuisement des genres classiques et le recours à l'étranger ».

(2) *Les Tombeaux, poème en quatorze chants, imités d'Hervey*. Lausanne, Lacombe, in-8°, 1779.

(3) *Poésies helvétiques*, p. 1-4, *Le Cimetière*.

sapins, sa propre stèle, « étroite demeure », et son amie fidèle,
baignée de larmes,

Reculant la mousse et les buissons épais

pour en trouver le « chiffre effacé » (1). L'obscurité des cimetières
abandonnés inspire un sentiment d'effroi au jeune homme, qui, affectant une tristesse
il croit entendre

Les cris plaintifs du sinistre fantôme
Qu'on dit errer au bord des monuments (2).

Le « triste oiseau », messenger du malheur, accompagne les folles
courses nocturnes du jeune homme, qui, affectant une tristesse
peu profonde, va

Voir des ombres échevelées
Sortir en sa faveur du sein des mausolées,
Et, compagnon des loups garoux,
Des chats-huants et des hiboux,
Finir par s'enfermer au fond d'une mesure,
Et, de son chant lugubre attristant la nature,
Augmenter le nombre des fous (3).

Il renchérit sur la description des scènes qui font frémir ; ce
passage, tiré du *Lac Léman*, en est la preuve :

...L'airain,
Ebranlé coup sur coup, m'apprend qu'il est minuit.
L'oiseau de deuil, sortant du sein d'une mesure,
S'agite, bat de l'aile et pousse un long murmure,
Et le vent qui frémit dans un arbre entr'ouvert
Siffle... et se joint encore à ce triste concert...
C'est là, sur ces tombeaux et parmi ces décombres,
Que d'Young et d'Hervey j'interrogeai les ombres (4).

Ces vers démontrent que Bridel n'est pas lui-même ; il traverse
une période de tâtonnements, où il cherche sa voie. Sur ces entre-
faites, il utilise avec complaisance ce qu'il a lu, pour en faire parade :
son admiration excessive pour les poètes anglais le remplit de
sentiments conventionnels et faux.

(1) *Poésies helvétiques*, p. 55-59, *L'Horoscope de Caroline*.

(2) *Ibid.*, p. 42, *Sentiments du Soir*.

(3) *Ibid.*, p. 83, *L'Anniversaire*.

(4) *Ibid.*, p. 98.

CHAPITRE III

La nature et l'âme « romantique » de Bridel.

De temps à autre, Bridel fait effort pour atteindre à l'amour sincère. C'est le cas lorsqu'il éprouve le besoin de donner aux choses une âme qui souffre avec la sienne, car, parfois, il les croit intimement liées à sa destinée par une secrète sympathie. En étudiant ce penchant, on découvre le caractère *romantique* de l'œuvre du poète vaudois.

Lamartine a consacré au souvenir de Graziella ce beau vers :

De (*sic !*) l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour (1).

Or, par instants, Bridel est du nombre de ceux pour qui la nature prend les couleurs et les teintes de leurs désirs :

L'amour riant me peignait tout en beau (2),

avoue-t-il. Il prédit à la jeune Caroline qu'elle ne passerait pas toujours les nuits à verser des larmes, car le monde visible changerait d'expression toutes les fois que, dans le cœur, s'allumerait le « flambeau de l'amour », ou, ce qui, pour lui, revient au même, le « sentiment »,

...ce charme de la vie,
Par qui de l'univers la face est embellie (3).

L'âme *romantique* est la proie de la mélancolie ; celle de Bridel n'y échappe pas. Il devient éloquent et vrai lorsqu'il confie sa tristesse au paysage. Elle se présente à lui sous un double aspect : elle est tour à tour rassurante et douloureuse. La première est un

...sentiment doux qu'on ne peut définir (4).

(1) *Graziella*. Paris, Hachette. Les chefs-d'œuvre de Lamartine, in-12, 1924, p. 298, *Le premier Regret*.

(2) *Poésies helvétiques*, p. 49, *Les Rêveries d'automne*.

(3) *Ibid.*, p. 57, *L'Horoscope de Caroline*.

(4) *Ibid.*, p. 216, *Course dans les Alpes*, seconde partie des *Poésies helvétiques*.

Il en perçoit la « voix séduisante » au murmure des sapins et des ondes. Il en peint les merveilleux effets sur l'existence humaine :

O pouvoir enchanteur de la mélancolie,
Quel charme tu répands sur le cours de ma vie (1) !

Cet émoi délicat, écrit-il en précisant sa pensée,

...fait couler les larmes au plaisir,
Présente à nos regards la nature embellie,
Mêle le noir cyprès à la rose fleurie,
Contemple en souriant les débris d'un château,
Sourit au jeune enfant qui sommeille au berceau,
Et, sous ces vieux sapins que l'aquilon balance,
Au Dieu de l'univers rend l'hommage en silence (2).

Cet état d'esprit le jette dans les « délices du sentiment » (3). Au clair de lune, il contemple le spectacle de la nature alpestre, qui le ravit à un tel point qu'il n'a plus la conscience de son moi intime : « l'idée du présent » cesse de le hanter (4). Ce recueillement voluptueux lui fait oublier le « poids du corps » (5) ; affranchi des liens de la « terrestre argile », il s'écrie : Qu'il est doux

D'abandonner son âme au transport qui l'anime (6) !

Ces témoignages concordent avec ce que dit M. Mornet : « Bridel, qui est Suisse, mais qui aime Rousseau, se hausse jusqu'aux transports et aux délices qu'offrent montagnes et vallées pour l'homme mélancolique, les âmes fortes et les femmes » (7).

Le « sentiment » établit la communion de l'âme avec les choses ; Bridel relève certaines « correspondances » : dans *L'Ermilage*, il contemple un vieux saule qui, poussant un « jet plein de force »,

(1) *Poésies helvétiques*, p. 216.

(2) *Ibid.*

(3) Cf. D. Mornet, *Le Romantisme en France au dix-huitième siècle*. Paris, Hachette, in-12, 2^e édit., 1925, Le lyrisme romantique, p. 91.

(4) *Course dans les Alpes*, *ouvr. cité*, p. 214.

(5) *Poésies helvétiques*, p. 102, *Le Lac Léman*.

(6) *Ibid.*, p. 101.

(7) *Le Romantisme en France*, *ouvr. cité*, p. 47-48. — Le même auteur cite Bridel quatre fois dans le livre *Le Sentiment de la nature en France* ; cf. le chapitre *Promeneurs et voyageurs*.

ne vit plus que dans ce rejeton ; méditatif, il songe que, tel cet arbuste, l'homme survit à lui-même :

Par cette image, en captivant ma vue,
Cet arbre ainsi correspond à mon cœur (1).

La nature paraît parfois s'unir aux peines du poète ; il raconte :

Sur le rivage, un soir, j'errais à l'aventure ;
.....
Il semblait que le ciel, d'accord avec mon cœur,
Pour me plaire, empruntait les accents du malheur (2).

L'infortunée Daura, l'héroïne des *Chants de Selma*, est placée au milieu d'un décor de tristesse pénétrante : nuits obscures, rochers nus, brouillards, sapins secoués par l'ouragan (3). Dans *La Tombe d'Ismène*, le vent mugissant et le ciel couvert s'associent au sombre Licidas qui, tout en larmes, dépose une gerbe de fleurs sur le tombeau de sa maîtresse (4).

Enfin Bridel a éprouvé là « noirceur de la mélancolie » ; évoquant, dans *Le Spleen*, le souvenir des mauvais jours, il s'écrie :

Ah ! qu'il ne vienne plus, ce dégoût de la vie,
Des bords de la Tamise aux vallons d'Helvétie (5) !

Pour se débarrasser du « fatal présent » (6), il s'éloigne de la société lausannoise (7) et regagne sa petite patrie : c'est là qu'il devient « plus tranquille et moins sombre » (8), car

Le printemps créateur, de retour dans nos champs,
Me rappelle à la vie et ranime mes sens (9) ;

l'air frais et la bienfaisante solitude des « épaisses forêts » lui rendent le courage et la virilité.

(1) *Poésies helvétiques*, p. 92-93.

(2) *Ibid.*, p. 105-106.

(3) *Ibid.*, p. 134-155.

(4) *Ibid.*, p. 186-190.

(5) *Ibid.*, p. 30.

(6) Cf. D. Mornet, *Le Romantisme en France*, ouvr. cité, p. 127.

(7) Sur la société lausannoise : cf. G. de Reynold, ouvr. cité, p. 57-101.

(8) *Poésies helvétiques*, p. 27, *Les deux Extrêmes*.

(9) *Ibid.*, p. 32, *Le Spleen*.

CHAPITRE IV

La nature, inspiratrice de la vertu, ou l'influence moralisatrice de Gessner et du « biblisme sentimental ».

De talent médiocre, Bridel est le jouet de plusieurs influences. Il se rattache à l'école zurichoise : grande admiratrice de Rousseau, elle lui apprend à considérer la nature sous un aspect moral et biblique (1). « Quelle gloire, quelle satisfaction pour le poète national, s'écrie-t-il dans la préface des *Poésies helvétiques*, si, sur les pas de Gessner, il ramenait à la vertu par le sentiment ! Si, dans ce siècle égoïste et froidement raisonneur, il rappelait quelques cœurs égarés à l'innocence des premiers temps ! Si ses fidèles peintures ranimaient l'amour de la nature et cette sensibilité précieuse qui conduit à la vertu (2) !

Voilà le « rêve de l'âge d'or », qui, aux yeux du préromantique vaudois, ne se réalise qu'à la campagne : vivre dans les champs, c'est pratiquer le bon chemin ; habiter au-dessous des « toits dorés des palais », c'est croupir dans le vice.

Bridel répète ce que les maîtres ont dit : la simplicité est bonne conseillère, donc il faut se contenter

Du bien dont fut content le père (3) ;

les richesses ne s'acquièrent qu'au « prix de la tranquillité » (4) ; la « timide innocence » n'existe que dans l'« oubli » et ne vit que dans le « silence » (5). Il ose espérer que le souvenir des lieux où ses ancêtres ont vécu mettra un frein à son avidité : le « bon Ermite »

(1) Cf. G. de Reynold, *ouvr. cité*, t. I^{er}, chap. x, p. 372-393, Le Jura et le Plateau suisse comme préparation aux Alpes.

(2) *Ouvr. cité*, p. xv-xvi, Discours préliminaire.

(3) *Poésies helvétiques*, p. 36, *Ma Philosophie*.

(4) *Ibid.*, p. 35.

(5) *Ibid.*, p. 13, *Imitation*.

n'a trouvé que des ennuis au tourbillon des divertissements, enfin il sait

Jouir en paix de la fraîcheur du soir (1).

Il accuse de « folie » son ami, qui, « poursuivant la fortune volage », s'est enfermé dans les murs de Paris, car il risque de perdre sa « candeur » (2). La vie champêtre engendre le contentement de soi, l'innocence des mœurs et la quiétude d'esprit ; les plaisirs du « monde » écartent l'homme de la loi naturelle, et, par conséquent, du devoir, ils sont toujours suivis d'amertume. Aux villes habite la « paresse », et la « mollesse » se promène

A travers les routes trompeuses
D'un monde soumis à l'erreur (3) ;

c'est que le « bonheur nous vient des mains de la nature », celle-ci étant « d'accord avec la vérité » (4).

*
* *

En moraliste, il insiste sur cette façon de voir ; il a le goût des symboles. La « tempête » lui donne l'occasion de réfléchir sur les fautes de son existence. Au hasard de ses promenades, il trouve aisément des sujets de méditations sérieuses : instabilité du bonheur humain, brièveté du temps, mort, éternité. Une feuille arrachée par le vent et engloutie par les flots,

De tes destins, voilà la juste image (5) !

Les champs attristés, le ciel gris, les bois effeuillés et les « frimas précipités » lui montrent que tout est éphémère. La nature, rajeunie au printemps, lui fait croire en une renaissance éternelle. C'est surtout dans *Le Lac Léman* que Bridel trahit son attrait pour les allégories :

L'eau, partout, fait image, et s'il rentre en lui-même,
Chaque homme, de son sort, y trouve quelque emblème (6).

(1) *Poésies helvétiques*, p. 90, *L'Ermitage*.

(2) *Ibid.*, p. 70, *Epître au Jardinier de la grotte*.

(3) *Ibid.*, p. 35.

(4) *Ibid.*, p. 135, *Chants de Selma*.

(5) *Ibid.*, p. 49, *Les Rêveries d'automne*.

(6) *Ibid.*, p. 106.

Ces figures sont familières à tous les poètes qui n'ont pas l'expérience donnée par les années ; comme eux, Bridel s'en contente et s'y complaît, car il n'a pas encore fait l'analyse de ses propres sentiments et il ignore la science du cœur.

*
* *
*

Cette « sensibilité... le conduit à la vertu » ! Cédant à son penchant, Bridel insère, dans ses descriptions, l'idylle biblique. Il voit les temps innocents des « patriarches » se prolonger dans les tableaux de la vie rustique ; comme un « ancien », en priant et en bénissant, il parcourt une grande partie de l'Helvétie. La vue d'un campagnard zurichois, partageant sa gerbe de blé avec quelques glaneuses, évoque en lui le souvenir de Booz ; il écrit : « A l'aspect de cette scène, mon œil attendri se mouilla, une bénédiction s'élança de mon cœur vers cet autre Booz (1). » Il rencontre une « Rachel » qui court à Strasbourg donner les derniers soins à son vieux père mourant ; le chemin est long, escarpé ; le poète s'émeut devant tant d'effort et d'amour filial (2). Gravissant une colline de la Suisse intérieure, il relate ainsi la scène idyllique qui s'offre à ses yeux : « Le sommet était occupé, quand j'y arrivai, par un nombreux troupeau de chèvres ; au milieu, grimpé sur un roc, un jeune berger, beau comme l'Amour, et presque aussi nu que lui, leur chantait, avec lenteur et en se balançant, un air rustique de trois ou quatre notes au plus, qu'elles semblaient écouter avec plaisir, et qui ne me parut point désagréable (3). » Un autre jour, auprès d'une fontaine qui sort d'un rocher, Bridel a trouvé une femme « samaritaine » ; voici comment il raconte le dialogue naïf qui s'échange entre eux : « Je lui demande de l'eau, et elle ne m'en refuse point... ; mais, me tendant gracieusement le vase, elle me dit en souriant : « Pourquoi pas ? Rebecca donna bien autrefois à boire à Eliézer ! — » La belle enfant ! Je n'ai, comme le serviteur d'Abraham, ni » bracelets à vous donner, ni mari à vous offrir... Mais au moins je » boirai cette eau pure et limpide à la santé de l'innocence qui me » la présente. — Je voudrais avoir quelque chose de mieux à votre

(1) *Journal d'une course à pied dans l'intérieur de la Suisse*, 1790. Cf. *Le Conservateur suisse*, 1813. Lausanne, Knab, in-18, t. II, p. 194-195.

(2) *Le Conservateur suisse*, t. III, p. 233.

(3) *Journal d'une course à pied*, ouvr. cité, t. II, p. 220.

» service. — Et moi aussi, aimable fille, mais je n'ai qu'un vœu
» à votre bonheur. — C'est bien assez si le ciel l'exauce. » En même
temps, elle remplit sa cruche et reprit, légère, le chemin de son
habitation (1). » Voilà ce que Bridel entend par la sensibilité
vertueuse ! Il termine son récit en prévenant les lecteurs qu' « une
seule pensée contraire à la vertu profanerait cette scène d'hospita-
lité, troublerait la fontaine, et attristerait l'ange qui la garde et la
fait couler ». Langage onctueux qui trahit la familiarité du pasteur
avec les livres sacrés.

(1) *Promenade dans l'Argovie*, 1794. Cf. *Le Conservateur suisse*, t. III, p. 157-158.

CHAPITRE V

Divers goûts préromantiques.

Le mérite de Bridel consiste à avoir pénétré, l'un des premiers, dans l'intimité de la vie alpestre : « avant comme après tant de faux pittoresque et de faux romantisme, il nous en a, le premier aussi, révélé la douceur et le charme » (1). Or, avant d'entrer dans l'analyse de l'œuvre descriptive du préromantique vaudois, il faut examiner les raisons qui contribuèrent à former, chez lui, le goût de la nature pittoresque et accidentée. Il y en a trois : d'abord, il mêle à l'observation de la nature alpestre le point de vue utilitaire, les questions agricoles l'intéressent ; ensuite, il a des préoccupations scientifiques ; enfin, il est du nombre des « promeneurs et voyageurs » qui ont cherché dans les montagnes les émotions du cœur et les plaisirs des yeux (2).

Un des caractères du préromantisme est l'amour de la vie des champs. En résumant le chapitre sur les *Plaisirs rustiques*, M. Mornet dit que la vogue soudaine de l'agriculture explique en partie le retour sincère à la nature (3). Certes, en Suisse, où, à la fin du dix-huitième siècle, les villes avaient encore gardé leur aspect rural, les travaux de la campagne ont de tous temps mérité l'estime des gens ; c'est pourquoi on comprend ce jugement de M. de Reynold : « Le sentiment de la nature est l'un des caractères permanents du Suisse... Il n'y a pas d'interruption comme en France au dix-septième siècle (4). » Néanmoins, ce mouvement agricole, dont parle M. Mornet, rendit, en Helvétie, la vie champêtre plus appréciée : si, à l'étranger, on en relevait tant l'importance, il fallait que les écrivains du pays romand et alémanique missent leur plume au

(1) G. de Reynold, *ouvr. cité*, p. 407.

(2) Cf. Mornet, *Le Sentiment de la nature*, *ouvr. cité*, p. 42-64.

(3) *Le Sentiment de la nature*, *ouvr. cité*, p. 98-131.

(4) *Ouvr. cité*, p. 346.

service de cet engouement général. La *Société helvétique*, fondée en 1762, se chargea de propager les idées et les goûts nouveaux (1). Membre actif de cette institution et plein d'enthousiasme, Bridel eut l'occasion de les discuter aux réunions de Schinznach et d'Aarau ; il ne les y traitait pas comme les caprices d'une mode, mais il en reconnaissait la portée sociale et politique.

Quant « au retour à la terre », les opinions du Vaudois, éparses dans ses nombreux récits de voyages, se résument ainsi : l'agriculture est un fonds de richesses inépuisables ; un peuple qui s'y adonne demeure moralement sain, la liberté, les vertus nationales en découlent. Il déplore le service militaire de ses compatriotes à l'étranger, le dépeuplement de quelques vallons du Jura ; les voyageurs de diverses contrées, apportant dans les hautes montagnes de sa patrie, avec leur argent, des mœurs relâchées, portent atteinte à la santé morale du pays (2). Il combat l'erreur orgueilleuse de bon nombre de Vaudois qui considèrent l'état de cultivateur comme avilissant ; il semble, dit-il, que « pour les usages, les modes, la littérature, la façon de parler même, on soit devenu les imitateurs ou plutôt les singes de ses aimables et frivoles voisins » (3). « Non, non, proteste-t-il, ailleurs on ne se mésallie point en s'attachant à l'agriculture : les lettres de noblesse que donne la nature aux hommes... sont aussi respectables que celles d'un empereur (4) ! »

Si Bridel énumère les dangers qui résultent de l'abandon de la terre, il touche en même temps les cœurs par de belles anecdotes historiques qui servent de preuves à ses affirmations. Esprit pratique, il précise sa pensée ; ses notes, prises au cours de ses excursions, renferment maintes réflexions sur les moyens à employer pour améliorer l'exploitation des prairies : dans l'*Essai sur le Lac Léman*, il indique ce que pourraient devenir les beaux rivages du lac avec plus de soins et d'industrie (5). Ardent patriote, il puise dans son enthousiasme national les meilleurs arguments pour le « retour à la

(1) Sur l'esprit de la *Société helvétique* : cf. G. de Reynold, *ouvr. cité*, p. 159-186.

(2) *Course de Bâle à Bienne, en sept lettres*, *ouvr. cité*, p. 79-80, lettre II, et p. 152-153, lettre IV.

(3) *Ibid.*, p. 64, lettre II.

(4) *La Promenade dans l'Argovie*, en 1794 ; cf. *Le Conservateur suisse*, *ouvr. cité*, t. III, p. 159-160.

(5) *Le Conservateur suisse*, *ouvr. cité*, t. V, p. 89.

campagne » ; il assure que l'Helvétie, fondée par des agriculteurs, ne se maintiendra que par l'agriculture : « Il est indubitable que la vie campagnarde fait aimer sa patrie plus qu'aucun autre pays. Tout possesseur d'un bien-fonds tient par une profonde racine à la terre (1). » Bref, la vie simple des champs garantit, aux yeux de Bridel, l'amour du sol (2).

* * *

Au dix-huitième siècle s'est éveillé un intérêt puissant pour l'histoire naturelle, qui influa sur le sentiment de la nature et lui imprima la direction vers la sincérité en l'empêchant de dégénérer en fadeur (3).

Bridel doit à Haller, à Saussure et à Rousseau son goût de la minéralogie et de la botanique ; s'il quitte les routes frayées pour cueillir des fleurs, pour ramasser des silex, des fragments de cristal, des cailloux, il se souvient de l'exemple de ses illustres prédécesseurs. Dès sa jeunesse, il s'est plongé dans l'étude des livres de science naturelle :

L'été, je parcourais les écrits de Buffon,
Et l'hiver, en tâchant de pénétrer Newton...
J'attendais le printemps...

confie-t-il ingénument à son *Journal* (4). Avec son ami Gaudin, l'auteur de la *Flore helvétique*, il herborise, et avec Escher de la Linth il fait, moins par métier que par dilettantisme, des recherches géologiques (5). Dans un de ses essais, il s'arrête longuement à décrire « les phénomènes physiques » que les bords du lac de Genève offrent « à l'observateur dans les trois règnes animal, végétal et minéral » ; il consacre un chapitre à l'« hydrographie » du Léman, et, pour faire connaître la végétation de cette contrée, il énumère

(1) *Essai sur la nécessité de reprendre en Suisse les mœurs et le goût de la campagne* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. VI, p. 62-63.

(2) Grâce à cette insistance, il a préparé, jusqu'à un certain point, le mouvement régionaliste des romantiques vaudois ; cf. II^e partie de ce travail, chapitre premier.

(3) Cf. D. Mornet, *Les Sciences de la nature en France au dix-huitième siècle*. Paris, Colin, in-12, 1911, III^e partie, chapitre premier : Le Triomphe de l'histoire naturelle.

(4) *Mes Passetemps*, Journal inédit de Bridel ; cf. G. de Reynold, *ouvr. cité*, p. 491, Documents.

(5) Cf. G. de Reynold, *ouvr. cité*, p. 194.

150 plantes environ, en les désignant par leur terme latin et en indiquant le lieu exact où elles poussent (1).

* * *

Bridel préconise, dans ses écrits, l'agriculture, l'histoire naturelle ; il conte également ses voyages à pied, ses promenades à la montagne. Certes, il n'est pas un « alpiniste », ou un audacieux grimpeur ; les « conquérants » des Hautes-Alpes appartiennent au dix-neuvième siècle (2) : ce sont les vallées et les vallons de sa patrie montagnaise qui éveillent sa sensibilité. En 1780, il parcourt la Gruyère ; il en fait mention dans la *Course dans les Alpes*. Pasteur à l'Eglise française de Bâle, depuis 1786, il traverse à pied, en 1788, les défilés étroits du Jura ; en 1790, c'est le tour de l'Argovie, de Zurich et des Petits Cantons : il a relaté ses impressions dans la *Course de Bâle à Bienne* et dans la *Course à pied dans la Suisse intérieure*. De 1796 à 1805, il habite à Château-d'Oex et profite de ce séjour pour connaître à fond la nature alpestre. Pour les voyageurs français et anglais, qui ne passaient que peu de temps dans cette contrée, l'amour des excursions n'était qu'une mode créée par *La nouvelle Héloïse*, mais Bridel y trouvait une véritable conception de la vie, dont parlent ses récits intitulés : *Coup d'œil sur une contrée pastorale des Alpes* (3), *Promenade aux lacs de Liauson, d'Arnon et de la Lauwine* (4), *Coup d'œil sur les Alpes du canton de Vaud* (5), *Mélanges d'un voyageur dans les Alpes* (6) et enfin, *Quatre Lettres à un Anglais sur un genre de beautés particulières aux perspectives de montagnes* (7).

(1) *Essai sur le Lac Léman* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. V, p. 5-93. — Je ne crois pas devoir étendre mon sujet. Ce bref résumé des longues et opiniâtres recherches de M. G. de Reynold me paraît indispensable pour exposer les sentiments et les idées qui eurent une répercussion marquée sur l'œuvre de Bridel.

(2) *La Vie romantique au Pays romand*. Genève, Jullien, in-4°, 1930 ; cf. *Alpinisme et Romantisme*, par B. Grivel, p. 177-188.

(3) *Le Conservateur suisse*, *ouvr. cité*, t. IV, p. 170-284.

(4) *Ibid.*, t. V, p. 94-169.

(5) *Ibid.*, t. VI, p. 146-300.

(6) *Ibid.*, t. V, p. 170-230.

(7) *Ibid.*, t. IV, p. 81-114. — Sur le goût des voyages créé par *La nouvelle Héloïse* : cf. D. Mornet, *Le Sentiment de la nature*, *ouvr. cité*, p. 54-59, et A. Monglond, *ouvr. cité*, t. II, chap. 1^{er}, p. 40-48, Pèlerinages de Savoie et de Suisse.

Comme Rousseau, le préromantique vaudois aime les eaux ; il écrit : « Né ou élevé sur les bords ou dans la proximité de deux lacs bien différents, le lac Léman et le lac de Joux, j'ai tellement contracté l'habitude d'en voir que tout paysage qui n'en a point, tant riant soit-il, a peu de charmes pour moi et me paraît manquer de son plus bel ornement (1). » Si le premier demande aux spectacles de la nature sauvage de fortes émotions, le second y recherche de belles lignes et des formes pittoresques : « Le petit lac de Bienne est orné d'une île » ; aussi est-il, selon lui, d'un plus grand prix « aux yeux des dessinateurs et des amis de la belle nature » (2).

Dans son œuvre, Bridel peint, entre autres, les lacs de Genève, de Bienne, de Zurich, les lacs alpestres de Liauson, d'Arnon et de la Lauwine. Ces descriptions permettent de suivre l'évolution du goût de Philippe-Sirice, accomplie au cours d'une vingtaine d'années.

Le Lac Léman est un long poème de quatre cent cinquante alexandrins, datant de 1782 ; Bridel y trahit sa première manière de peindre un paysage. Les Alpes, le soleil, l'aurore, la nuit, les effets de la brume, tout est analysé avec soin ; un peu de géographie locale sert à faire connaître les alentours du lac. Pour éviter la monotonie, il coupe ses récits par des épisodes ; le chant du rossignol mérite quelques vers, et la variété, suprême loi chère au poète, l'incite à conter les impressions éprouvées au cours d'un orage, ou devant un clair de lune ; les cimetières lui parlent de fantômes et de morts. On devine que les aspirations esthétiques du paysagiste vaudois se rattachent à celles de Delille et de ses admirateurs, qui se plaisent à accumuler tableau sur tableau au détriment de l'unité de l'œuvre d'art (3).

En 1788, Bridel décrit le lac de Bienne : il met en relief l'île de Saint-Pierre en se souvenant de Jean-Jacques, qu'il cite (4). Deux ans plus tard, il fait la traversée du lac de Zurich. Son *Journal d'une course à pied dans l'intérieur de la Suisse* en donne une relation où l'idylle tient une large place : la nature et la gaie compagnie des touristes intéressent le voyageur vaudois en même temps ; il écrit : « Le fond de cale du bateau était jonché de paillasses et de couver-

(1) *La Promenade dans l'Argovie* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. III, p. 197-198.

(2) *Course de Bâle à Bienne*, ouvr. cité, p. 231-232.

(3) *Poésies helvétiques*, p. 93-113.

(4) *Course de Bâle à Bienne*, ouvr. cité, p. 244-247.

tures sur lesquelles une partie des passagers dormit durant le trajet ; les autres restèrent sur le pont à fumer, à jouer aux cartes, à causer avec intelligence et vivacité (1)... » A l'heure du débarquement, réveillés en sursaut par les sons d'un cornet, les paysans « sortent, en se frottant les yeux, de leur couche ténébreuse ; on aurait dit une résurrection » (2). Ce compte rendu, plein de vie, laisse reconnaître aisément l'humanité de la *Société helvétique*.

Enfin, en rédigeant ses impressions de la *Promenade aux lacs de Liauson, d'Arnon et de la Lauwine* de 1799, Bridel se débarrasse de toute imitation étrangère et se trouve lui-même. Il rend son mode de jouir de la nature sauvage dans cette page digne d'être retenue : « Aucun artiste, que je sache, n'est encore venu profiter des richesses variées de ce paysage, marqué au coin du plus grand caractère ; aucun poète n'y est encore venu recueillir des images et des pensées d'un genre neuf ; aucun amateur passionné de la nature n'y est encore venu jouir, avec l'admiration de l'enthousiasme, de cet ensemble majestueux et simple d'aspects gracieux et de sites sévères, de beautés mâles et effrayantes et de formes caressantes et adoucies, en un mot, d'un vrai temple pastoral sur la frontière des glaciers les plus formidables. Oh ! si j'étais maître de mon temps comme tant de personnes qui végètent tout l'été dans l'air des grandes villes, ou dans quelque maison de campagne, où l'art insultant à la nature rappelle partout le luxe et l'ennui des cités, je viendrais m'établir pour quelques semaines dans l'une des trois habitations qui avoisinent [le] lac : je voudrais y voir le lever et le coucher du soleil, les reflets d'une belle lune, une nuit étincelante d'étoiles, l'arrivée des brouillards des Alpes, une soirée orageuse et les croisements répétés des feux de l'éclair. Je voudrais y entendre les détonations du tonnerre, les sifflements d'un vent tempétueux, le bruit tumultueux des torrents débordés, et l'éclat effrayant de l'avalanche des glaciers. Je voudrais donner à mon âme la trempe forte et énergique qu'imprime la lutte des éléments, dans une contrée où tout est phénomène et impression profonde ; et rentrer ensuite dans le monde avec la provision d'idées et de souvenirs que j'y aurais rassemblés (3). »

(1) *Le Conservateur suisse, ouvr. cité*, t. II, p. 209.

(2) *Ibid.*, p. 211.

(3) *Ibid.*, t. V, p. 150-151.

CHAPITRE VI

Nature « où tout est phénomène et impression profonde ».

La curiosité du vrai, aiguillonnée, au dix-huitième siècle, par le triomphe de la science, révèle à Bridel le monde extérieur et lui donne le goût de l'analyse (1). Il est facile de le prouver, en se demandant comment le préromantique vaudois a su traduire la variété et la richesse des lignes et des formes, des couleurs, des lumières et des ombres, des bruits et des sons qu'il a saisis dans la nature alpestre de sa patrie.

Appartenant à la famille spirituelle de Bernardin de Saint-Pierre plutôt qu'à celle de Rousseau, il éprouve, comme l'auteur des *Etudes de la Nature*, le besoin de recourir à un vocabulaire pittoresque pour exprimer ce que le naturaliste français a nommé la *physionomie* d'un paysage (2). Voici la *Promenade aux lacs de Liauson, d'Arnon et de la Lauwine* et les *Mélanges d'un Voyageur dans les Alpes*, récits qui furent écrits par Bridel à un âge où la réflexion et l'expérience l'avaient mûri : son choix des épithètes, des métaphores et des comparaisons accuse des préoccupations scientifiques.

Certes, il y a là des lieux communs tels que : *belle* rivière, *glaces perpétuelles*, *plaine solitaire* ; ils se répètent souvent dans les expressions : *belle* verdure, *belles* plantes, *belles* cascades, etc., et les termes *solitaire* et *profond* reviennent plusieurs fois sous sa plume. Il en est d'autres dépourvus d'originalité, par exemple : ciel *variable et orageux*, rocs *inabordables*, *grande et populeuse* vallée, *humble* clocher, *rivages et vergers fleuris*. Mais, en général, Bridel, soucieux de rendre exactement ses sensations, choisit avec soin les épithètes :

(1) Cf. D. Mornet, *Les Sciences de la nature en France*, ouvr. cité, III^e partie, chapitre premier.

(2) Cf. A. Barine, *Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, Hachette, in-16, édit. 1922, *Voyage à l'Ile de France*, p. 47-48.

en les multipliant, il fait naître un contraste, tel que : « bâtiments groupés en hameaux ou isolés », « plaine moitié gazonnée, moitié inondée ». Il se sert de ce procédé pour fixer une double impression : « bruit lointain et sourd des cataractes » ; ou bien, pour décrire l'attitude précise des sapins « aux branches pendantes et toujours humectées » ; enfin, pour marquer des nuances : « formes riantes et adoucies », « eaux troubles et noirâtres », « eau fraîche et du meilleur goût ». Si Rousseau use de cette technique pour accentuer le rythme et la sonorité de ses phrases musicales, Bridel emploie successivement trois qualificatifs, qui font sentir la vivacité avec laquelle ses yeux saisissent les formes diverses du monde extérieur : « terreau noir, spongieux, percé de trous », « contrée sauvage, monotone, mélancolique », « pente herbeuse, boisée et rocailleuse » ; il aperçoit le Pillon, montagne « hérissée de pointes aiguës, déchirées dans ses flancs par des crevasses profondes, revêtue d'une robe de frimas que la canicule fait fondre, de tous côtés, en ruisseaux ». Les substantifs ont le même sort : Bridel descend au lac d'Arnon « par une côte sauvage, couverte de sapins, de mélèzes et d'haliers épais » et regarde la Sarine « s'échappant de son berceau à travers une éclaircie de sapins à moitié renversés, de saules penchés sur les eaux, d'aulnes au tremblant feuillage ». Pour rendre l'impression du mouvement, il emploie trois verbes : « les vagues de nos lacs montent, bouillonnent et s'entre-choquent », « les vapeurs se gonflent, se heurtent, s'élancent à une grande hauteur », « les teintes s'affaiblissent, s'effacent, s'éteignent » (1).

Bridel est fidèle, dans son style, aux métaphores usées de l'époque, par exemple : « astre du jour », « légers enfants de l'atmosphère » ; d'autres sont communes et sèches : « rideau de sapins », « plis d'une roche nébuleuse », « méandres des routes tortueuses des eaux », les nuages forment des « bandes », des « cordons » et des « nappes ». Son imagination, sous le coup d'une exaltation passagère, en arrive à rendre moins exact son talent d'observateur : apercevant le jeu des nuées, il imagine des « architectes invisibles » cintrant la voûte céleste ; il compare les sapins alignés sur un sommet à une « noire

(1) Tous ces exemples sont tirés des deux récits de voyages mentionnés ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. V, p. 94-169, et t. V, p. 170-230, sauf les trois derniers, qui se trouvent dans *Quatre Lettres à un Anglais* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. IV, p. 88 et p. 102.

garnison » destinée à défendre une « énorme citadelle bâtie dans les airs » (1).

Cependant, il retrouve ses qualités d'analyste, d'une vérité épurée, lorsqu'il traduit les aspects différents des montagnes. Voici quelques exemples tirés de son récit *Coup d'œil sur une contrée pastorale des Alpes* (2) : outre les « masses des montagnes » et les « rochers nus, calcaires, ruineux de toutes formes et grandeurs », il a aperçu des « escarpements taillés à pic », des « collines arrondies », des « rochers presque circulairement arrangés » et les « angles abattus ou émoussés des pentes qui ressemblent au glacis d'une forteresse » ; il parle d'éminences qui ont la forme d'un « cône parfait » et de « larges revêtements qui suivent en s'abaissant avec régularité les cours de plusieurs rivières ». Ces images émanent d'une vision exacte des choses, mais en même temps trahissent un défaut du style descriptif de Bridel : si vraies et précises que soient les expressions telles que « plan presque perpendiculaire », « régulièrement comme un cône parfait », « circulairement arrangé », elles sont empruntées à la géométrie et n'évoquent aucune figure concrète.

* * *

Bridel s'efforce de rendre avec précision la gamme des lumières et des ombres qui baignent les montagnes. Dans les *Quatre Lettres à un Anglais*, il se demande pourquoi on commence à se lasser des descriptions des Alpes ; « en les multipliant, on ne les a point assez diversifiées », répond-il (3). Pour voir et exprimer les « accidents » et les « moments pittoresques », il propose une nouvelle méthode : les « paysages » sont monotones parce que l'écrivain s'éloigne de la réalité : il faut s'arrêter et regarder les petits détails. Il dresse une liste de « tableaux sauvages » qui pourraient servir de modèles aux peintres : féerie du soleil couchant sur un glacier, prisme radieux d'un arc-en-ciel admiré dans les Alpes, etc. (4). Il leur conseille de noter les coloris observés « suivant les divers états de l'atmosphère et selon les différentes heures du jour et de

(1) *Le Conservateur suisse*, t. IV, p. 88 et p. 102.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 170-284.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 105.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 102 et p. 99.

la nuit » : « Tantôt, c'est une trace d'azur aussi pure que celui du ciel qui s'y reflète ; tantôt, si le soleil couchant rougit les vapeurs du soir, cette trace paraît enflammée telle qu'un ruisseau de feu qui coulerait dans la vallée ; quelquefois, quand l'astre du jour pompe les exhalaisons de la terre après une longue pluie, vous ne distinguez le torrent que par une fumée traînante qui indique son lit, et qui, ne le surpassant pas de cinquante pieds, laisse percer les vertes cimes des arbres dont il est bordé ; d'autres fois, on n'aperçoit son cours que comme une lisière blanche, lorsque ses eaux battues contre les écueils se cachent sous une écume sans cesse renaissante (1). »

Les yeux de Bridel sont sensibles à la variété des couleurs et même des nuances : dans les *Quatre Lettres à un Anglais*, dans la *Promenade aux lacs de Liauson, d'Arnon et de la Lauwine* et dans les *Mélanges d'un Voyageur dans les Alpes*, il se répète, employant le mot « blanc » onze fois, « noir » ou « noirâtre » sept, « vert » et « argenté » cinq, « azuré » et « jaune » trois, « verdoyant » et « bleu foncé » deux. Il découvre quelques teintes de rouge « pourpre », « rose », « rouge cuivré » ; il fait un effort pour atteindre l'image concrète dans les épithètes suivantes : « blanc de neige », « blanc argenté », « noir comme de l'encre », couleur « de lait » et « d'algue marine ».

Il aime voir l'illumination progressive de l'ombre par la clarté. Cet attrait lui suggère l'existence d'un monde nouveau, changeant et éphémère. Voici la manière dont il jouit en admirant, un jour, le lever du soleil dans les Alpes : « De tout côté scènes nouvelles, accidents variés et enchantement pour l'œil, qui, se promenant comme sur un tableau d'une étonnante mobilité, croit assister à une seconde création que l'astre du jour fait sortir des ténèbres du chaos (2). » Il contemple une cascade qui tombe dans un lac alpestre et fait cette fine analyse : « Ce qui nous frappa le plus, c'est un phénomène bien difficile à décrire. La grande cascade qui est au fond du bassin se peignait aussi sur [les] ondes. On voyait ses eaux se détacher du rocher, se diviser en filets écumeux, s'allonger en

(1) *Quatre Lettres à un Anglais* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. IV, p. 98.

(2) *Coup d'œil sur une contrée pastorale des Alpes* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. IV, p. 172.

fusée, se dissiper en vapeur mobile et ondoiyante, mais dans un sens inverse ; le point le plus haut de la cascade paraissait partir du pied même du spectateur, tandis que le point le plus bas touchait au bord opposé : on eût dit, en ne regardant que le lac, que la chute se faisait de bas en haut, remontait du rivage dans le vague de l'air, et se perdait enfin dans la vaste étendue de l'empyrée (1). »

Bridel aperçoit le contraste de plusieurs couleurs auprès d'un « lac argenté qui coupe la verdure des pâturages par l'écharpe bleue de ses eaux » (2). Pour traduire les reflets de la lumière, il emploie des mots qui, pour la plupart, sont communs : « clarté affaiblie », « brillants effets », « nuit étincelante d'étoiles », « eaux limpides », « doux et pâles rayons de la lune », « lumière incertaine » ; d'autres sont abstraits : « arbres confusément nuancés », « éclat diversement nuancé des massifs resplendissants des glaciers ». Il ne connaît pas l'art des *transpositions*, dont useront plus tard les grands peintres de la nature.

Voici enfin la description d'un coucher du soleil sur un glacier ; Bridel y a épuisé toutes ses ressources de style : épithètes, redoublements, entassements de substantifs et de superlatifs, juxtapositions de verbes : « Qui n'en a pas été témoin, ne peut se former aucune idée des tranches de toute nuance qui coupent les [glaciers], des divers reflets qui s'y combinent, de la douceur, de la délicatesse, du moelleux, qui caractérisent les rayons fugitifs dont ils sont éclairés. Alors ces froides et gigantesques masses se parent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'or le plus pur, le rouge le plus brillant, le pourpre le plus vif, toutes les teintes de l'émeraude, du rubis, du saphir, de l'opale s'y succèdent, s'y mélangent, s'y fondent ; et à mesure que l'astre qui les éclaire, baisse derrière l'horizon, elles s'affaiblissent, s'effacent, s'éteignent et sont remplacées par l'uniformité d'une éclatante blancheur (3). » Il faut reconnaître l'effort que Bridel fait pour triompher des difficultés d'une langue qu'il croit peu apte à donner naissance à un tableau touchant, harmonieux.

(1) *Promenade aux lacs de Liauson, d'Arnon et de la Lauwine* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. V, p. 148.

(2) *Coup d'œil sur une contrée pastorale des Alpes* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. IV, p. 229.

(3) *Quatre Lettres à un Anglais* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. IV, p. 102.

En réalité, ce qu'il saisit est en désaccord avec la manière dont il le décrit. Il se plaint de devoir se servir d'un instrument défectueux : « ...Daignez m'excuser, dit-il dans les *Quatre Lettres à un Anglais*, si mon expression est le plus souvent très inférieure à la chose que j'ai voulu exprimer et prenez-vous-en à la stérilité de notre langue, qui manque essentiellement de ces termes pittoresques dont la vôtre abonde, ou qu'elle sait créer au besoin... » (1). Puis il envie Homère, car le poète grec savait énoncer d'un seul mot telle image qui, pour être traduite en français, exige une phrase entière : ainsi « il ne lui fallait qu'une seule épithète également énergique et sonore pour dire de l'Olympe qu'il était *plein de vallons* et de l'Ida qu'il *abondait en sources pures* » (2). Il se voit donc obligé d'employer le même mot en des sens divers et la même image pour des effets « qui ne sont pas exactement semblables » (3). Le regret qu'il en éprouve paraît sincère, mais le préromantique vaudois est-il le premier à déplorer cette lacune ? On se demande s'il n'a pas lu le *Voyage à l'Ile de France*.

*
* *

Les sensations auditives jouent dans les récits de Bridel un rôle moins important que les sensations visuelles : il faut le génie souple de Victor Hugo pour bien traduire le monde des bruits et des sons confinant à la sphère immatérielle. Certes, la musique alpestre a touché vivement l'oreille et le cœur de Philippe-Sirice : un *ranz des vaches*, exécuté par des bergers, a fait sur lui une si profonde impression, qu'il s'en souvient « à quarante ans de distance » ; mais il se déclare impuissant à exprimer les émotions que cet air fit naître en lui (4).

Il a saisi de préférence le choc des éléments en lutte perpétuelle. Côtoyant le torrent de Geltenbach, il croit entendre les voix des « puissances primitives », qui rompent le silence des montagnes : « Un écho sourd ajoutait à une sévère monotonie, écrit-il ; un cri lugubre sortait de toute la montagne et se renforçait par intervalles ; quelques coups de vent éloignaient ou rapprochaient de nous ces

(1) *Le Conservateur suisse*, t. IV, p. 83.

(2) *Ibid.*, p. 83.

(3) *Ibid.*, t. VI, p. 220.

(4) Cf. G. de Reynold, *ouvr. cité*, p. 537, Documents.

accents de la nature parlant avec menaces du fond de ces sauvages déserts (1). » Puis, il évoque, auprès d'une chute d'eau, les « nymphes en fureur qui ne se plaisent qu'au milieu du conflit des éléments conjurés les uns contre les autres, qui ne se font entendre que par le fracas tumultueux de la confusion, qui ne se laissent voir qu'avec l'air de la menace ou sous l'aspect du bouleversement » (2). Il vibre intensément au sein de cette nature tourmentée, où, nuit et jour, se fait entendre « un mélange inexprimable de sons tous mélancoliques, tous du mode le plus triste comme le plus sublime » (3).

* * *

En général, les voyageurs étrangers ne parcourent avec plaisir que les grandes vallées de Suisse, ils n'aiment que les routes largement tracées. Au contraire, Bridel se borne à explorer les contrées isolées, « dont les noms, dit-il, sont à peine connus chez nous » (4). Ses « courses » l'intéressent d'autant plus qu'il lui semble aller « à la recherche d'un nouveau monde ». Sa curiosité du réel et sa vive sensibilité lui permettent de découvrir des images neuves et belles : il observe les « marmottes, qui, au sifflement de leur sentinelle, regagnent aussitôt leur terrier à double issue » ; il voit la belette se glisser sous les herbes, « sorte d'hermine de couleur blanchâtre à laquelle un long corps effilé et des jambes fort courtes donnent de loin l'apparence d'un serpent » (5). Sur un « buisson de rosage », il aperçoit un « Apollon aux ailes brillantes, à demi mort de froid » (6) ; il suit des yeux le « laemmergeyer » qui plane dans le ciel, et surprend « le chamois sautant de roc en roc avec une inexprimable agilité » (7). Les bords d'un lac alpestre l'enchantent ; en voici l'expression : « Le trèfle du marais croît abondamment sur le rivage, et le nénufar, élevant sa fleur blanche sur

(1) *Mélanges d'un Voyageur dans les Alpes* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. V, p. 189.

(2) *Ibid.*, p. 205.

(3) *Ibid.*, p. 191-192.

(4) *Coup d'œil sur une contrée pastorale des Alpes* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. IV, p. 170.

(5) *Excursion de Bex à Sion* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. II, p. 138.

(6) *Mélanges d'un Voyageur dans les Alpes*, p. 188.

(7) *Promenade aux lacs* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. V, p. 127.

la surface des eaux, les tapisse en plusieurs endroits de ses larges feuilles presque toujours en mouvement » (1).

En lisant l'œuvre de Bridel, on découvre des descriptions d'une grande puissance évocatrice : l'amour de la nature, l'observation exacte, le sentiment vif du rythme des choses concourent à les rendre fraîches et originales. Leur examen résout cette question posée par un critique suisse : d'où procède l'art du préromantique vaudois ? M. de Reynold l'attribue aux influences du milieu et du temps ; il l'explique ainsi : « Pour quiconque est un peu familiarisé avec les représentations graphiques des Alpes au dix-huitième siècle — gravures sur bois ou à l'eau forte, dessins, aquarelles, illustrations des manuels ou des récits de voyages, compositions de style, scènes champêtres — les tableaux du doyen apparaissent comme de charmantes transpositions d'art (2). » Mais l'appréciation qu'on vient de lire, n'est-elle pas contredite par cet aveu de Bridel : « Je tâche de peindre [les] paysages comme je les vois, et non comme les autres les voient... je cherche à exprimer mes sensations propres, telles que je les éprouve, et ce n'est pas ma faute si chacun ne sent et ne voit pas de la même manière (3). » Il trahit donc spontanément son *moi* intime en racontant ses voyages. Doué d'une sensibilité frémissante, avide d'impressions neuves et variées, il scrute de ses yeux observateurs les plus infimes détails : le paysage ne se découvre à lui que « graduellement ; tel serait l'effet d'une toile magique qui se déroulerait aux regards par un développement merveilleux » (4). Indifférent aux masses imposantes, mais inertes des montagnes, il les aime pour le drame sans cesse renouvelé de la force aveugle : tempêtes, torrents, lacs alpestres, brouillards, nuages, sons et bruits, lumières et ombres, voilà le spectacle de la nature qu'il contemple. Il s'y livre de tout son cœur et de tous ses sens, pour mieux comprendre et goûter la loi naturelle résumée par ces termes : tout est « mouvement, action et vie » (5).

(1) *Course dans l'intérieur de la Suisse* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. II, p. 230.

(2) *Ouvr. cité*, p. 418-419.

(3) *Mélanges d'un Voyageur dans les Alpes* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. V, p. 208.

(4) *Quatre Lettres à un Anglais* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. IV, p. 87.

(5) *Coup d'œil sur une contrée pastorale des Alpes* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. IV, p. 195.

JUSTE OLIVIER ET SES DISCIPLES

CHAPITRE PREMIER

« **Rester soi-même, être chez soi** ».

Le sentiment de la nature des romantiques vaudois s'est orienté vers un régionalisme étroit. Cette évolution s'est opérée sous l'emprise de certaines circonstances, qu'il est utile de connaître : l'éveil national, l'éducation des poètes, le mysticisme chrétien de Vinet, les beautés naturelles de la patrie vaudoise. Pourtant, il s'agit d'abord de discerner l'influence de Rousseau sur la sensibilité d'Olivier et de ses disciples.

C'est un honneur particulier pour eux de savoir que Jean-Jacques avait préféré leur pays à tout autre et l'avait immortalisé dans *La nouvelle Héloïse*. Avec un enthousiasme pieux ils devaient recueillir cet aveu tombé de la plume du maître : « Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce qui me fuit et pour laquelle j'étais né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au pays de Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes, qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac, et non pas d'un autre ; il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache, et un petit bateau (1). »

Rousseau fut-il leur initiateur ? Il y a, dans l'œuvre de Bridel, les reflets de ses tendances utilitaires reconnaissables à des réminiscences puisées dans le thème de l'« éducation par la nature ». Ainsi l'auteur des *Poésies helvétiques* recommande aux jeunes gens d'acquérir une notion exacte de leur pays par des « leçons de choses » : à cette fin, il leur trace un *Itinéraire*, dont ils devaient se

(1) Cf. *Les Confessions*. Paris, Fayard, Edit. *Les meilleurs Livres*, vol. I, livre IV, p. 95.

servir pour parcourir avec profit les différentes régions de la Suisse (1) ; mais, ardent patriote, il ne sépare pas le sentiment de la nature de l'amour de la patrie.

Certes, *L'Emile* et *La nouvelle Héloïse* avaient pénétré dans les familles vaudoises, et, sans doute, près des bosquets de Vevey, la génération romantique nourrissait les mêmes ardeurs que Saint-Preux et Julie : en dépit des siècles, qui passent, les instincts humains persistent. Mais décrire la passion à la manière de Rousseau était, aux yeux du plus grand nombre, profaner le secret du cœur. La première partie de *La nouvelle Héloïse* fut considérée comme dangereuse, car elle mettait en relief le désordre des transports brûlants. Les moralistes mirent en garde les lecteurs, les adjurant de ne pas cacher sous le nom de « faiblesse » « ces péchés honorés et caressés » du monde (2) ; ils condamnaient le sensualisme en littérature et essayaient d'épurer les aspirations sentimentales du public par le mysticisme de Lamartine.

Rousseau avait mis à la mode les maisons rustiques « avec les contrevents verts » (3). Bridel l'imita lorsqu'il décrivit, dans ses récits de voyages, ces foyers de paix où l'on respire, avec l'air frais de la montagne, le souffle de la liberté ; mais il n'oublie pas de mentionner que dans ces maisons se cachent parfois, sous des dehors rians, la goutte et les rhumatismes, convertissant en amertume les beaux rêves de solitude et de tranquillité (4). Dans ses poèmes, Juste Olivier fait aussi mention des *chalets* :

Voici le chalet, l'alpage,
Les bois, le torrent sauvage,
Doux abri,
Coin chéri,
Sous les monts, vert et fleuri (5) !

(1) *Discours sur la manière dont les jeunes Suisses doivent voyager dans leur patrie*, lu le 20 mai 1795 devant la *Société helvétique*, à Aarau ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. III, p. 243-272.

(2) Cf. *Le Semeur*, 1834. Paris-Lausanne, in-4°, p. 259 : article sur la *Volupté*, par Sainte-Beuve ; il n'est pas signé, mais l'auteur en est probablement Alexandre Vinet.

(3) Cf. *L'Emile*, livre IV.

(4) *Mélanges d'un Voyageur dans les Alpes* ; cf. *Le Conservateur suisse*, t. V, p. 208.

(5) *Œuvres choisies de Juste Olivier*. Lausanne, Bridel, 2 vol. in-16, 1879, t. II, p. 450.

En 1835, il écrivit à son ami Sainte-Beuve : « Nous possédons, dans une de ces hautes vallées, un chalet d'été : il est au milieu d'un beau pré avec le ruisseau à côté ; et, vis-à-vis, une fine cascade poudroie parmi les branches de la forêt escarpée (1)... » Voilà la « maison rustique sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée (2) ». Cependant, les Vaudois ne doivent pas à Rousseau leur goût pour les chalets ; bien au contraire, ce fut lui qui le contracta lors de son séjour sur les bords du lac de Genève : là, apercevant, sur les versants des montagnes, les nombreux *cottages* éparpillés dans les prairies où il portait son bonheur imaginaire, il les aima, et son seul mérite fut de les mêler à ses rêves champêtres et d'en parler avec dilection dans ses œuvres.

Pourtant, *La nouvelle Héloïse* a agi sur le sentiment de la nature des romantiques vaudois : elle attira de nombreux voyageurs, en pèlerinage, au pays de Vaud, gens « avides de sentir et de s'émouvoir », cherchant les frissons de Saint-Preux et Julie aux lieux mêmes qui furent les témoins des tendresses du couple amoureux. D'innombrables récits révélaient, après Rousseau, ce paysage, qui « devenait l'espoir des âmes sensibles et l'engouement des petits-mâîtres » (3). Cet attrait, éprouvé par une multitude de touristes étrangers, se communiqua aux indigènes et les tira de leur indifférence pour les sites grandioses. Parmi ses contemporains, Bridel fut le premier à s'écrier dans un accès d'indignation :

La nature a tout fait pour nous,
Mais nous négligeons la nature (4).

Français et Anglais exaltent sa petite patrie ; hélas !

Sur les bords du Léman, tout garde le silence (5).

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et M^{me} Juste Olivier*, publiées par M^{me} Bertrand. Paris, Société du Mercure de France, in-12, 1904, p. 13.

(2) Cf. *L'Emile*, livre IV.

(3) D. Mornet, *Le Romantisme en France, au dix-huitième siècle*, ouvr. cité, p. 43. — Cet auteur a étudié les traces de Rousseau dans les récits de voyages ; cf. *Le Sentiment de la nature*, ouvr. cité, chap. III, p. 259-292.

(4) *Question : Les Suisses ont-ils une poésie nationale, et quelle doit être cette poésie ?* Cf. G. de Reynold, ouvr. cité, p. 144 et p. 507. — Dans la *Lettre d'un Français au chevalier D... à Paris*, un voyageur étranger se plaint de la frivolité des habitants de Lausanne et de leur « indifférence à l'égard de la belle nature qui les entoure ». Cf. *Le Journal helvétique*. Neuchâtel, décembre 1770, p. 321-325.

(5) *Question : Les Suisses ont-ils une poésie nationale ?* ouvr. cité, p. 144.

A lui revient l'honneur d'avoir su entendre le premier la voix du « génie du lieu » (1).

* * *

Toutefois, ni Rousseau, ni Bridel, ni les admirateurs des bords du lac de Genève n'expliquent suffisamment l'acheminement des romantiques vaudois vers le régionalisme ; ce mouvement est la répercussion d'un événement qui, au commencement du dix-neuvième siècle, a marqué profondément son empreinte dans la pensée vaudoise : l'éveil national.

Pour Bridel, le gage de la liberté était l'unitarisme helvétique ; aussi manifeste-t-il, dans toute son œuvre, le désir de rapprocher la Suisse alémanique de la Suisse romande, de les unir dans une aspiration commune ; ses relations avec l'élite intellectuelle prouvent son sentiment de la solidarité. Imprégné de cet esprit, il voyage, ouvre les yeux aux beautés du Jura, admire les lignes douces et ondulées de l'Argovie, traverse de riches pâturages, et, témoin du bonheur des montagnards et de leur indifférence pour les questions politiques, il montre qu'il n'y a pas d'« incompatibilité d'humeur » entre les « Allemands » et les « Welches » (2).

Au temps où le pays de Vaud était encore sujet de Berne, Bridel osa écrire : « Libre dans sa personne et dans ses biens..., il ne manque peut-être à l'habitant que de bien connaître et sentir son bonheur (3). » Or la génération romantique eut honte d'entendre un tel langage d'un homme qui se disait libre, tandis qu'il devait reconnaître les droits de souverains étrangers et se contenter d'être « Suisse de seconde qualité » (4). Le joug bernois a pesé, semble-t-il, plus lourdement sur le dix-neuvième siècle que sur le dix-huitième, car, en 1828, Juste Olivier, se souvenant de la Déclaration des droits de l'homme, s'écrie :

Loin ! Loin de nous l'aride somnolence
D'un peuple éteint, de torpeur hébété,
Bœuf à l'engrais, qui rumine en silence
L'oubli honteux de sa virilité (5) !

(1) Ph. Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française*. Paris, Fischbacher, in-8°, 1890, p. 321.

(2) Ch. Burnier, *La Vie vaudoise et la Révolution*. Lausanne, Bridel, in-8°, 1902, p. 373.

(3) Bridel, *Discours préliminaire* ; cf. Ph. Godet, *ouvr. cité*, p. 324.

(4) Burnier, *ouvr. cité*, p. 373.

(5) *Les deux Voix*, *ouvr. cité*, p. 57-58, couplets adressés à M. Monnard, en 1828.

Les jeunes blâment la passivité des ancêtres, courbés sous l'autorité de « Leurs Excellences, les Souverains de Berne » : tous veulent être Vaudois de pur sang, nés de cette génération qui fouilla les archives pour faire valoir ses « privilèges imprescriptibles et sacrés » (1). Ils sont reconnaissants à Napoléon de leur avoir assuré, par l'*acte de médiation* de 1803, l'existence nationale, qui leur donna la liberté, et le droit de bourgeoisie. Le souvenir de cette émancipation exalte leur sensibilité, et leur amour de la patrie n'est autre chose qu'un respect presque religieux pour la nature et les mœurs indigènes (2).

* * *

On fait toujours du lieu où l'on vit, le centre de l'univers, disait un Vaudois déraciné, Benjamin Constant. Plusieurs poètes romantiques ont mis en honneur cet adage, et, en particulier, Juste Olivier, Durand et Monneron. Jusqu'à leur vingtième année, aucun d'eux ne quitta son village ; c'est là qu'ils recueillirent leurs premières impressions. Aussi, on devine aisément combien étaient étroits les liens qui s'établissaient entre eux et leur pays.

Les champs ont exercé leur charme sur l'imagination d'Olivier. Son enfance eut pour cadre Eysin, petit hameau situé sur une des hauteurs qui s'élèvent au-dessus de Nyon : les vignes, les arbres fruitiers y croissent à l'aise ; une vue admirable sur le lac de Genève et sur les Alpes lointaines réjouit les yeux. En compagnie de son frère, il courait pieds nus à travers les bois et les montagnes, jouait, s'ébattait dans les prés. Un bâton à la main, il gardait les bœufs ou faisait, avec son père, d'agréables promenades (3). Lorsqu'il fut en âge d'apprendre, il se rendit, chaque jour, à l'école, ce qui

(1) Cf. Ch. Burnier, *ouvr. cité*, Affaire de Morges, II^e partie : La Liberté.

(2) Les raisons psychologiques les unirent davantage. Reçus dans l'alliance des vingt-deux cantons suisses, ils eurent l'impression d'être considérés par « leurs chers et fidèles confédérés » comme des compatriotes « d'une catégorie inférieure », sorte de « fils adoptifs ». Dominé par ce sentiment, M. Burnier, en 1902, crut devoir défendre leur indépendance : « Nous sommes ici chez nous, écrit-il, et quels que soient nos défauts, nous entendons rester nous-mêmes, puisque, après cent ans de liberté proclamée, sinon toujours respectée, nous devons pourtant avoir pris quelque conscience de notre nationalité vaudoise. » (Ch. Burnier, *ouvr. cité*, p. 373).

(3) *Les Chansons lointaines*, *ouvr. cité*, p. 234-241, *Les Bœufs* ; p. 431-433, *Dans le Sillon*.

l'obligeait à franchir une longue distance à la faveur d'un chemin accidenté. Par la suite, dans ses vers, il chantera cette époque heureuse, ou insouciance :

Et du ravin nous franchissons
Le gai sentier qui dégringole,
Ainsi que nous, par les buissons (1).

Penché sur les eaux du lac, il rêve, cède à la tentation de faire l'école buissonnière. Plus tard, à Lausanne, de grands tourments l'assaillent, car il sent que la théologie n'est pas sa vocation. Cette peine intérieure le rend tour à tour triste et folâtre, grave et réfléchi. Lorsqu'il eut vingt-quatre ans, il se rendit à Paris, et là, aux *mercredis* d'Alfred de Vigny, il rencontra les chefs du romantisme. Très timide, il défendit néanmoins ses conceptions, parfois contraires à celles de ses illustres amis ; ainsi il n'est pas compris de Sainte-Beuve, lorsqu'il lui confie son ambition de devenir « le chantre de son pays natal » (2). L'ambiance parisienne ne le pénètre pas, car le souvenir de sa petite patrie, à laquelle il donna ses plaisirs et ses larmes d'enfant, où il éprouva ses passions d'adolescent, le rend invulnérable à toute influence étrangère. Déçu, il entendit, un jour, cette voix impérieuse : « Olivier, regagné bien vite ton village (3) ! » Sans hésiter, il obéit à cet ordre.

A son exemple, Durand et Monneron ont associé leurs joies et leurs chagrins à la vue quotidienne du lieu de leur naissance. « Humbles piétons », ils marchent sur les traces de Juste Olivier, qu'ils considèrent comme leur maître (4). Ils fréquentent son salon, où se donne rendez-vous l'élite vaudoise ; ils y respirent, selon l'expression de Rambert, « je ne sais quel air de campagne, une senteur d'herbe fleurie, de forêt et de rhododendron (5) ».

* * *

Isolés de la France par les longues chaînes du Jura, Olivier et

(1) Cf. Ph. Godet, *ouvr. cité*, p. 506.

(2) E. Rambert, *Notice biographique et littéraire de Juste Olivier*, insérée dans les *Œuvres choisies*, *ouvr. cité*, t. I^{er}, p. III.

(3) *Ibid.*, t. I^{er}, p. XLIII ; le passage est tiré du *Journal* d'Olivier, écrit pour sa fiancée.

(4) H. Durand, *Poésies*. Lausanne, Bridel, in-12, 1869, p. 135, A. M. Olivier.

(5) E. Rambert, *Ecrivains de la Suisse romande*. Lausanne, Rouge, in-16, 1889, p. 280.

ses disciples le furent davantage par leurs convictions religieuses. Certes, en lisant le chapitre de Godet sur Voltaire et Rousseau, on serait tenté de croire que la France et le pays de Vaud partageaient le même idéal, car avec « l'horloger de Genève, enfant du Refuge, dit l'auteur, le principe de la Réforme violemment extirpé de France rentre triomphalement dans la littérature française : Rousseau, c'est le protestantisme exilé reprenant possession de sa patrie (1) ». S'il en eût été ainsi, Olivier et ses amis parisiens eussent dû mieux se comprendre. Or ils n'y parviennent pas : certains écrits d'Olivier et de sa compagne, dont l'interprétation n'offrait aucune difficulté aux Calvinistes romands, provoquèrent les critiques de Sainte-Beuve. Le 15 novembre 1838, il adressa aux poètes des *Deux Voix* une lettre au sujet d'un conte qu'ils venaient de composer, et où il relevait d'une manière courtoise « quelques obscurités dues à l'habitude de théologie calviniste » (2).

Il en fut de même aux réunions présidées par Alfred de Vigny. Olivier se sentit bien souvent froissé par les conversations légères qu'il y entendait ; il pratiquait le christianisme de Vinet et s'appliquait à y demeurer fidèle, ce qui ne l'empêchait nullement d'examiner de bonne foi les croyances des hommes célèbres de son époque, et, au dire de Rambert, « le plus souvent, il est obligé de répondre comme le faisait Sainte-Beuve à propos de Lamartine en levant les bras : Il croit comme ça, comme ça... (3) ».

* * *

Le régionalisme des romantiques vaudois et leur amour de la terre s'expliquent aussi lorsqu'on sait de quel spectacle jouit celui qui visite cette contrée chère à leur cœur. Le Jura a paru « majestueux » à Rousseau (4). Aux yeux d'Olivier, cette chaîne de mon-

(1) Ph. Godet, *ouvr. cité*, p. 224-278.

(2) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et M^{me} Juste Olivier*, *ouvr. cité*, p. 114. — Ailleurs, Sainte-Beuve blâme Vinet de considérer la « charité » comme un principe de critique littéraire ; cf. Rambert, *Notice biographique et littéraire*, *ouvr. cité*, t. I^{er}, p. cxv.

(3) E. Rambert, *Notice biographique et littéraire de Juste Olivier*, *ouvr. cité*, t. I^{er}, p. LIII. — Pour éviter des redites, je préciserai plus loin l'influence de la pensée religieuse de Vinet sur le sentiment de la nature d'Olivier et de ses disciples.

(4) Cf. G. Charlier, *Le Sentiment de la nature chez les romantiques français*. Paris, Fontemoing, in-8°, 1912, p. 81, Les Procédés descriptifs de Rousseau.

tagnes qui « se laisse facilement vaincre » par les touristes a perdu de sa puissance (1) ; elle ne mérite pas, selon lui, l'épithète « majestueuse », car elle ne présente guère d'endroits inaccessibles : dénuée de lignes hardies, elle offre, dans les vallées, de riches pâturages arrosés par l'Orbe qui serpente le long des coteaux boisés. Certes, il admet que la région où l'obscur travail des eaux a formé un labyrinthe est agréablement pittoresque ; mais le sol y est graveleux, peu fertile ; le climat, âpre et froid, arrête la maturité des fruits ; les forêts sont les plus belles de l'Europe, mais gémissent sous les coups de hache des bûcherons : on y entend le bruit strident des scies infatigablement mises en action ; les sapins, en signe de deuil, s'enveloppent d'un noir mélancolique (2). Telle est la peinture brossée par Olivier ; il la complète en écrivant : « Qu'il m'est arrivé souvent de sentir ainsi (le Jura), lorsque, du haut de sa croupe arrondie, le dos tourné aux Alpes si vives, si éveillées, je suivais à l'occident les rangs des collines uniformes, s'assemblant avec ordre et en silence. Partout des bois noirs, des pentes sévères. Et si c'était en hiver, mêlée au lugubre feuillage des sapins, la neige elle-même n'avait plus qu'un demi-sourire, triste et retenu (3). »

Ce paysage, presque ossianique, est peu goûté de Durand, dont le caractère jeune et rieur ne s'attarde pas aux impressions tristes. Quant à Monneron, il l'a contemplé

A l'heure où le soleil, penché sur le Jura,
Dans les brouillards pourprés mollement flottera (4).

Au fond, il n'en est guère plus enthousiaste, car il nomme ce massif « l'humble Jura » (5). Au reste, on ne le gravit que pour mieux voir les hautes montagnes ; de là son principal titre de noblesse, qui est celui « d'être le spectateur des Alpes » (6). Si on lui compare ces chaînes grandioses, il perd tout son charme ; aussi, *Les deux Voix* et *Les Chansons lointaines* en parlent très peu ; il n'est pas fait pour inspirer les poètes ; l'imagination ne s'y éveille

(1) *Œuvres choisies*, ouvr. cité, t. 1^{er}, p. 133.

(2) Cf. L. Vulliemin, *Le Canton de Vaud*. Lausanne, Delafontaine, in-12, 1885, chap. v.

(3) *Œuvres choisies*, t. 1^{er}, p. 141.

(4) *Poésies*. Lausanne, Bridel, in-18, 1879, p. 180, *Davel*.

(5) *Ibid.*, p. 79, *Ignorance*.

(6) *Œuvres choisies*, t. 1^{er}, p. 143.

que lentement et ne peut pas se nourrir du sublime. Pour apprécier les détails charmeurs de cette région, il faut avoir les préoccupations scientifiques d'un Bridel, ce qui manque complètement à Olivier et à ses disciples ; la « muse » qu'ils y ont rencontrée est celle qui « chemine au petit pas, qui regarde autour d'elle, sait et voit beaucoup de choses, cause encore plus qu'elle ne chante et disserte volontiers » (1).

Dans son livre *Le Canton de Vaud*, Juste Olivier met en relief le charme de la campagne vaudoise. Mieux que nul autre il en a compris les moindres coins, et admiré la grâce harmonieuse de ces terrasses qui descendent par étages jusqu'au lac de Genève. Sur leurs pentes couvertes de bois et de vignes, sillonnées par plusieurs cours d'eau, embellies par de vieilles tours et de nombreux châteaux, partout on sent le travail des habitants. La sensibilité de certains poètes se trouve heurtée par ce réalisme utilitaire : témoin Durand, dont l'âme candide et pleine de Dieu détourne les yeux des instruments agraires : herses, cuves, qui, pour lui, trahissent les soucis constants des besoins matériels de l'homme. Il en est de même de Moñneron, dont l'esprit tourmenté ne trouve aucun apaisement au sein de l'activité.

Tous s'associent pour exalter les beautés incomparables du lac de Genève. Ils unissent avec ferveur leur admiration à celle de Rousseau, de Chateaubriand, de Lamartine, de Hugo, de Shelley, de Byron. En le contemplant, Lamartine a senti s'épanouir son âme : « Je m'incorporais, pour ainsi dire, à cette splendide nature par les yeux », dit-il (2). De Vevey, Victor Hugo écrit en 1839 : « J'ai devant moi un ciel d'été, le soleil, des coteaux couverts de vignes mûres, et cette magnifique émeraude du Léman, enchâssé dans des montagnes de neige comme dans une orfèvrerie d'argent (3). » En pèlerinage à Coppet, Chateaubriand jouit, devant le mur d'enceinte du château, du sublime spectacle : « Je tournais le dos à la France, note-t-il, et j'avais les yeux attachés tantôt sur la cime du Mont-Blanc, tantôt sur le lac de Genève. Les nuages d'or couvraient l'horizon derrière la ligne sombre du Jura : on eût dit

(1) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 143.

(2) Cf. E. Guillon et G. Bettex, *Le Léman dans la littérature et dans l'art*. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, in-8°, 1912, p. 112. (Lamartine, *Confidences*).

(3) *Ibid.*, p. 115. (Hugo, *Le Rhin*, t. II, lettre 39 et dernière).

d'une gloire qui s'élevait au-dessus d'un long cercueil (1). » Le doux murmure des eaux du lac a fait oublier à Shelley la durée éphémère de la vie ; il s'écrie : « J'aime le lac Léman et sa nappe de cristal, miroir où les étoiles et les montagnes voient reproduire leur image tranquille dans la profondeur de cette eau limpide qui reflète leurs formes et leur couleur (2). » Les touristes ont aimé Lausanne, « coiffée de sa cathédrale comme d'une tiare », Clarens, « séjour de solitude, d'enchantement et de mystère, où tout est suave : les sons, les parfums, les couleurs » (3), Chillon, où la « gloire de l'indépendance vole sur les ailes de tous les vents » (4). Sainte-Beuve ne cache pas son émotion en disant à ses amis vaudois :

...j'en comprends tout, je les aime, ces lieux ;
J'en recueille en mon cœur l'écho religieux (5)...

Voilà quelques-uns des témoignages de ceux qui n'ont joui que passagèrement des sites enchanteurs. Or, Olivier et ses disciples les revendiquent comme leur propriété, car ils y sont chez eux. Très souvent, le lac soulève leurs transports et provoque leurs élans lyriques. J'avais beau aimer le Jura, la campagne, écrit Olivier,

Mais mon regard, mon cœur et toutes mes pensées
Cherchaient surtout ce lac aux ondes nuancées,
Ce lac qu'en vain je veux chasser de mes tableaux,
Qui s'y glisse toujours avec des traits nouveaux :
Ce Léman sans pareil (6).

Le lac de Genève est indissolublement lié à la sensibilité des poètes vaudois, car leurs rêves flottent sur ses ondes transparentes ; ils participent à l'hymne des choses, à la majesté des cimes comme à la grâce des champs ; tout les invite à la contemplation silencieuse, où leur âme saisit les vibrations secrètes de la force naturelle.

Le sentiment de la nature alpestre, Olivier et ses disciples l'ont éprouvé dans toute son intensité, en faisant de fréquentes excursions

(1) Cf. E. Guillon et G. Bettex, *ouvr. cité*, p. 103-104. (Chateaubriand, *Mémoires*, t. V).

(2) *Ibid.*, p. 93.

(3) *Ibid.*, p. 87 et 88. (*Childe Harold*, chant III, strophe 104.)

(4) *Ibid.*

(5) Durand, *Poésies, ouvr. cité*, p. 86, *Réponse de M. Sainte-Beuve aux couplets chantés dans une sérénade donnée par les étudiants.*

(6) *Œuvres choisies*, t. II, p. 4, *Le Canton de Vaud.*

sur le versant méridional des montagnes vaudoises, parcourant le district d'Aigle jusqu'au pied de la Dent de Morcles. Ce paysage leur est cher parce qu'il était resté inconnu des touristes ; en 1835, Olivier écrivit à Sainte-Beuve : « Je vous introduirais dans [ces] Alpes romanes, les plus féroces de toutes, les moins connues et les plus belles, parce que la civilisation étrangère ne les a pas encore déshonorées comme l'Oberland bernois (1). » Il a passé de nombreux étés à Gryon, petit village situé non loin du glacier des Diablerets et de la vallée du Rhône. Plusieurs poètes en ont fait aussi leur lieu favori, car, au sein de ces montagnes, ils éprouvaient des impressions neuves ; ils jouissaient du spectacle de la nature riche en contrastes : dans le lointain, ils apercevaient la ligne uniforme du Jura, plus bas, les vertes collines de Montreux, tempérant la sévérité des noires pyramides et du sol aride des Alpes de Savoie ; à l'est et au sud-est, les Diablerets, ceints d'une couronne de vapeurs et de brouillards que l'imagination populaire confond avec toutes sortes de fantômes ; ensuite, les pâturages de Taveyannaz, où, au son du *ranz des vaches* et des grandes cloches des troupeaux se mêle le bruit des torrents ; enfin, les jolis chalets d'Anzeindaz, d'où l'Avençon se précipite de cascade en cascade dans la plaine du Rhône. Voilà la région alpestre qui, dans les vers des romantiques vaudois, suscite des sentiments de liberté, de paix et d'admiration : paysage, dont Olivier a osé dire : « Peu d'étrangers comprennent nos montagnes, et les Français, surtout, [y] sont dépaysés (2). »

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et M^{me} Juste Olivier*, publiée par M^{me} Bertrand, *ouvr. cité*, p. 11.

(2) *Ibid.*, p. 118. — Dans son livre *Le Canton de Vaud*, Olivier reproche à Chateaubriand d'« avoir employé son sublime génie à dénigrer les montagnes ». (*Œuvres choisies*, t. 1^{er}, p. 175).

CHAPITRE II

Le réalisme rustique.

Juste Olivier a médité sur le « profond sentiment de la réalité naturel à toutes les peuplades suisses » (1). M. de Reynold porte son attention sur le même sujet : l'esprit romand, dit-il, « est réaliste, et c'est vers le réalisme immédiatement que l'influence du romantisme le fait évoluer » (2). Il faut s'entendre sur les différentes significations du mot *réalisme* ; car il peut exprimer la réalité de la vie, ou la réalité de la matière ; il peut encore désigner un sentiment, ou une idée, enfin, la chose vue, le détail exact (3). On se demande dans quel sens il est permis d'admettre que les romantiques vaudois sont des « réalistes ».

Olivier est, par excellence, le chantre de la « vie », et, comme celle-ci « aime volontiers les champs » (4), il plaide éloquemment pour la vie rustique. L'humble existence des campagnards est pleine de poésie, parce qu'elle est proche de la vie même. Dans une superbe envolée, Olivier s'écrie : « Dites-nous, hameaux écartés, maisons isolées, racontez-nous tout ce que peuvent donner de grandeur à une vulgaire existence, de noblesse à des traits rustiques, de poésie à un front sans éclat, la satisfaction de l'obscur devoir accompli, du journalier labeur achevé et repris sans cesse, la douceur d'une indépendance occupée, le tranquille enchaînement des jours, l'ombre sereine des affections légitimes, le calme d'une destinée active qui, cheminant à petits pas, s'écoule au travers de la nature et apprendra peut-être à se verser dans le sein de Dieu (5). » Appré-

(1) *Œuvres choisies*, t. 1^{er}, p. 191.

(2) *La Vie romantique au pays romand*, ouvr. cité, p. 11, *Préface*.

(3) Cf. A. Grenier, *Le Génie romain*. Paris, La Renaissance du livre, petit in-8°, 1925, p. 358.

(4) *Œuvres choisies*, t. 1^{er}, p. 191.

(5) *Ibid.*, t. 1^{er}, p. 191.

ciation solide, où l'on sent l'élan d'une conviction éprouvée, « élan concentré », selon une de ses expressions familières (1).

Charmé de cette simplicité, il s'applique avec amour à en noter les détails. Les animaux comptent parmi ses amis : poules, chèvres, chevaux, bœufs et vaches animent le gracieux tableau qui s'offre à lui. Voici le chien, qui,

...au pied d'un noyer solitaire,
Non loin des travailleurs, surveillance avec mystère
Un grand panier couvert (2)...

gardant en même temps le bébé que la mère a mis sur le gazon ; il

Lèche dans les épis la petite main rose
Du bel enfant qui dort au frais (3).

Voici les poussins qui, « en gloussant », s'approchent de la fermière, pour picorer les grains jetés par elle sur le pavé (4). Le poète peint une aimable scène vécue sous ses yeux, alors qu'il se laissait bercer par une douce rêverie

Au murmure de l'eau tombant dans le bassin,
Fière de l'arbre qui se mire en son sein ;
Au caquet des poussins qui par-là vont et viennent ;
Aux joyeuses clameurs des vaches qui reviennent :
Les chars de blé pesants roulent à grand fracas
Au chemin sans pavé ; le laboureur, bien las,
Mais le cœur réjoui de sa simple richesse,
Suit avec son enfant que le vieux chien caresse (5).

Il remarque l'étonnement des troupeaux lorsque le « messenger » traverse le verger :

...Les vaches curieuses
Le regardent passer, graves, silencieuses,
Puis, à la fin, l'ayant contemplé longuement,
Sortant de leur stupeur, appellent en bramant (6).

Ces fines analyses jaillissent spontanément de la plume du poète, ami de plaisirs rustiques.

(1) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 196.

(2) *Les Chansons lointaines*, p. 528, *Les Campagnes*.

(3) *Ibid.*, p. 528.

(4) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 200.

(5) *Les deux Voix*, p. 220, *La Journée au village*.

(6) *Les Chansons lointaines*, p. 548, *Les Campagnes*.

A partir de 1800, un nouveau genre de description devint fort en vogue dans la Suisse alémanique, et, surtout, à Berne : on se plaisait à retracer la vie des paysans et des villageois (1). Olivier fut un fervent de la mode nouvelle : avec compassion, il observe la « vie sans bruit » du vigneron, du montagnard, du tâcheron vaudois ; il souligne leur effort dans l'accomplissement de l'austère travail : « lorsque le laboureur a laissé reposer sa charrue, il prend la route des montagnes, avec ses bœufs robustes ou son cheval accoutumé comme lui à gravir les chemins escarpés et pierreux. Des haches pendent, fixées à son char. Il s'enfonce dans les bois sombres et signale bientôt à l'oreille du passant le théâtre invisible de son nouveau labeur. Mettant bas son habit grossier, le col et les bras nus, il s'attaque aux troncs des plus vieux arbres, et, tout en sueur, fait voler en éclats leur bois résineux. L'écho retentit de coups sonores. Les sapins courbent leurs tailles élancées ; ils gémissent en tournoyant ; et, au milieu de la forêt, partout ailleurs silencieuse, un grand bruit de feuilles et de branches entrechoquées annonce seul qu'un de ces géants est couché par terre. Le bûcheron le contemple avec joie, s'assied sur celui qu'il a vaincu, fait là un frugal repas, et, reprenant sa cognée, il en frappe avec un enthousiasme sauvage les arbres centenaires, qui s'éclaircissent devant lui (2). »

Olivier excelle à présenter certains types de gens qu'on retrouve dans tous les villages. C'est le « messenger » bavard, qui

...cause avec chacun, à tout prend intérêt,
Et s'informe, à la fois curieux et discret,
De l'étable, des bœufs, du cheval, de la grange (3).

Monneron et Durand ne peuvent pas toujours se soustraire à cet exemple de vulgarisation. Ce dernier se rappelle les faneurs qui, « aux chansons des oiseaux réveillés »,

...s'étaient au travail dispersés sur les pentes,
En s'envoyant de loin leur salut matinal ;
Partout la faux grinçait dans les herbes pliantes ;
Le faucheur, à grand bruit, affilait son métal ;

(1) Cf. J. Nadler, *Von Art und Kunst der deutschen Schweiz*. Frauenfeld, Huber, in-18, 1922 ; Collection : *Die Schweiz im deutschen Geistesleben*, Band 7.

(2) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 162-163.

(3) *Les Chansons lointaines*, p. 549, *Les Campagnes*.

Puis, de nouveau cédant à la lame aiguisée,
La fleur des champs tombait, humide de rosée (1).

Il éprouve la même impression sereine en observant un berger travaillant dans le « chalet noirci » : « debout devant l'âtre », il

...plonge ses bras nus dans le lait écumant ;
Et ranimant le feu sous la cendre grisâtre,
Joyeux, il voit son lait déborder aujourd'hui
Dans ce vase qu'hier il vit déjà rempli (2).

Monneron a jeté un regard dans un refuge de montagne où

...les pâtres blonds, à la taille grossière,
Accroupis dans la cendre, autour de la chaudière,
Mélant un long silence au doux son de leur voix,
Travaillaient leurs cuillers ou leurs jattes de bois (3).

Ailleurs, il signale « le blond chevrier » qui,

...sous son chalet de pierre,
Du foyer, en sifflant, détournant la chaudière,
Aux lueurs du mélèze, odorant et fumeux,

fixe d'un œil satisfait le « lait écumeux » (4).

* * *

Le réalisme de Juste Olivier consiste aussi dans l'attachement à la vie de famille. Il a traduit le charme de la maison où tout le monde est appliqué à sa tâche : une jeune enfant « tricote auprès de la fenêtre », une autre « est au lavoir » ; les garçons, « grands » et « forts », mais à l'expression candide, labourent avec les bœufs. Olivier détaille les occupations de la mère empressée et du père « robuste » et « joyeux sous ses rides » (5). Assise auprès d'un fagot d'épines, la métayère a

...l'œil au dîner,
Aux marmites, qu'il faut tourner et retourner,
Secouer, retirer de la braise trop haute,
Afin que tout soit cuit bien à point et sans faute (6) ;

(1) *Poésies*, p. 192, *Les Chalets de la Vare*.

(2) *Ibid.*, p. 112, *Plan-Névé*.

(3) *Ibid.*, p. 193, *A Madame* ***.

(4) *Ibid.*, p. 99, *Les Alpes*.

(5) *Les Chansons lointaines*, p. 550, *Les Campagnes*.

(6) *Ibid.*, p. 550.

elle se livre à de « vils soins » ; sur son front « triste et doux », la vie a laissé de profondes marques (1). Elle a besoin d'une distraction et la trouve à la basse-cour : « Tout le jour, elle travaille, se fatigue et se tourmente : à la cuisine, à la laiterie, au four, au jardin, aux champs, à l'étable des porcs sans cesse affamés et grognants ; seules, ses poules ne lui coûtent aucune peine : heureuse encore si ces pillardes effarées ne lui attirent pas des plaintes et n'excitent pas de sinistres projets (2) ! » Le rêve, ordinairement puissant dans les descriptions d'Olivier, fait place au détail vu et senti dans ce beau portrait du père de famille vaudois : « De grand matin, [il] se lève... Souvent, l'aube n'a pas encore blanchi qu'il rôde déjà par sa demeure, passant du *poile* à la cuisine adjacente, descendant l'escalier de bois et la galerie rustique, et remuant tout dans la grange et dans l'étable. Il appelle ses gens, garnit les râteliers, et donne le coup d'œil du maître aux chevaux et aux bœufs. Surnuméraires de l'écurie, la chèvre et le mouton accourent à sa rencontre, en bêlant. Accroupi auprès des vaches ruminantes, il presse du pouce replié contre les doigts le pis gonflé. Le lait jaillit en sifflant dans le *seillon* bientôt couronné d'une tiède écume (3). »

On ne peut donner plus de précisions à ces traits empreints de vérité. Est-ce là ce qu'on appelle la « couleur locale » ? Olivier n'aime pas cette locution, car elle est ignorée du peuple ; son seul but est de mettre en relief le charme de la vie champêtre. Pour sa prose et ses vers, il a pris les exemples dans le monde des travailleurs, ces derniers, dit-il, ne visent « ni à l'effet grandiose, ni à l'effet pittoresque, ni même à l'effet d'esprit : ils ne visent qu'à être eux-mêmes tout bonnement » (4). Ce serait donc trop peu de prétendre que les descriptions réalistes de l'auteur du *Cantone de Vaud* ont de la « couleur locale », mais, avec lui, il faut affirmer que « c'est la nature même en chair et os » qui s'y révèle (5).

*
* *

Amour de la vie pastorale, sentiment de la famille, voilà ce qu'il faut entendre par le *réalisme* des romantiques vaudois. Mais ce

(1) *Les Chansons lointaines*, p. 550.

(2) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 200.

(3) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 198.

(4) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 233.

(5) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 233.

réalisme réside aussi dans le goût de la scène vécue. Dans un grand nombre de poèmes, Olivier évoque des souvenirs personnels, très simples sans être plats. Il décrit des paysans, qui, au dire de Rambert, ont les traits des êtres qui lui furent chers ; il les ressuscite dans leur intimité, dans leur existence étroitement liée au sol. On trouve chez lui des renseignements précieux sur la jeunesse du poète, mêlés à ce talent auquel Baudelaire fait allusion dans le vers célèbre :

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses (1).

C'est *La Journée au village* (2), *La Maison* (3), *La Visite* (4), *Les Bœufs* (5), enfin, l'enclos de la grand'mère avec les *Cerisiers* (6). Il conte que l'aïeule, « de tout son bien », ne retenait

Rien qu'un verger de quelques toises,
Borné, là, d'un buisson d'osiers,
Ici, d'un bouquet de framboises,
Mais planté de deux cerisiers (7).

Il n'oublie rien, pas même les objets : il parle de la table, où tant de fois il s'accoudait,

Non d'ais sculpté, mais vieille et de sapin,
Boiteuse même (8)...

Les passages cités suffisent à montrer que le réalisme des romantiques vaudois n'épouse en rien les thèmes que l'école réaliste française devait développer par la suite ; car, si le romantisme ne déforme pas toujours ce qui est, il s'intéresse au réel d'une manière fortuite, lorsque la sensibilité de ses adeptes s'émeut au contact des choses : si les romantiques aiment la vie champêtre, s'ils sont attachés à leur terre, à leur famille, ils n'apprécient ces biens que parce qu'ils font partie de leur propre existence ; Jules Lemaître aurait qualifié ce réalisme de « rustique ». Néanmoins, il est, au fond, lyrique, mais concentré, il n'ose se dévoiler pleinement que lorsqu'il est sûr d'être compris.

(1) *Les Fleurs du mal* ; cf. Anthologie des écrivains français, Poésie, t. II, dix-neuvième siècle. Paris, Larousse, p. 33, *Le Balcon*.

(2) *Les deux Voir*, p. 219-220.

(3) *Les Chansons lointaines*, p. 36-38.

(4) *Ibid.*, p. 33-35.

(5) *Ibid.*, p. 235-240.

(6) *Ibid.*, p. 124-127.

(7) *Ibid.*, p. 124.

(8) *Ibid.*, p. 37.

CHAPITRE III

La nature « déformée ».

Subjugués par l'intensité de leurs désirs, confiants en leur force, obéissant à l'impulsion donnée par le romantisme pour créer une poésie autochtone, Juste Olivier et ses disciples tentent une expérience conforme à celle qui fut faite par plusieurs écrivains préromantiques vers la fin du dix-huitième siècle. Une vague d'enthousiasme passe sur eux ; en l'accueillant avec une imprudence juvénile, ils se laissent emporter par elle loin du réel et vont s'égarer dans le domaine de l'imagination et de l'illusion (1). Chaque fois qu'ils ne mêlent pas à leurs descriptions des souvenirs personnels, ils finissent par traduire une nature « déformée » (2).

Par des exemples, Juste Olivier indique la raison pour laquelle les aspects du monde extérieur agissent faiblement sur lui. Un jour, en promenade sur les pentes dominatrices du lac de Genève, il interpellait avec véhémence Sainte-Beuve, qui l'accompagnait : « Quoi ! vous ne dites rien ! Comment, devant une telle beauté, pouvez-vous rester si tranquille ? » Et le grand critique de lui répondre : « Voyez !... » en lui montrant du doigt « la chaîne des Alpes de Savoie, si purement, si parfaitement répétée par les eaux transparentes qu'on eût dit deux chaînes exactement pareilles, mais réunies et soudées, l'une se dressant dans les airs, l'autre plongeant sous les flots, de sorte qu'elles figuraient ainsi comme un clocher gigantesque, tombé de quelque cathédrale, et à demi

(1) Cf. H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine*. Paris, Hachette, 13^e édit., 1885, t. I^{er}, p. 208. — Au dire de M. Monglond, « l'imprudence, l'illusion et l'imagination » sont les « vertus cardinales du romantisme ». *Ouvr. cité*, t. II, p. 479.

(2) En cela ils sont bien de l'époque. En appréciant le romantisme, « le plus souvent, dit M. Trahard, il déforme ». Université de Dijon, *En l'honneur du Romantisme*, conférences faites à la Faculté des lettres pendant la Quinzaine romantique, 26 mai-6 juin 1930. Paris, Editions Picard, in-8°, 1930, chap. VII, *Le Romantisme et la Bourgogne*, p. 133-163.

couché dans le lac ». Olivier continue : « Cet effet singulier et grandiose avait échappé à mon admiration plus expansive, mais non pas à la sienne, plus curieuse et réfléchie (1). »

Cette déduction est rationnelle, car celui qui sait observer considère « l'admiration expansive » comme nuisible : son exagération empêche l'objet de produire une forte impression sur les yeux. Durand tombe dans le même excès, et, selon la définition émouvante de Vinet, il éprouve « un amour naïf et religieux » devant les splendeurs du pays natal (2) ; mais, comme il n'a pas appris à « tenir les sentiments près de son cœur » (3), il s'exalte. M^{me} Olivier, plus circonspecte, ne s'attache pas plus que lui à goûter le côté pittoresque de ce qui frappe son regard. Le 9 mai 1841, elle envoie à l'auteur des *Lundis* une lettre où elle s'exprime ainsi : « Je sais bien que je ne suis pas encore assez ennuyeuse pour aimer à décrire, et vous pouvez tourner mes pages en paix (4). »

* * *

Après ces témoignages sincères, on entrevoit le genre auquel il faut rattacher les descriptions des romantiques vaudois. Vinet, en classant les nombreux poèmes des *Chansons lointaines*, remarque avec indulgence dans *Le Semeur* qu'Olivier a créé « quelque chose de nouveau » dans les lettres ; prévoyant qu'on attaquerait le talent de son compatriote, il s'érige d'avance en juge de l'inculpé, en avertissant le public ainsi : « Une certaine critique dira : Oui, vraiment le genre obscur ! Mais l'invention du *genre obscur* remonte beaucoup plus haut, et puis l'épithète serait injustement appliquée. *Fantastique* ne serait pas non plus, à l'ordinaire, le vrai mot ; c'est mystérieux, voilé qu'il faudrait dire (5). »

Pour se faire une idée de l'art descriptif des poètes, on n'a qu'à

(1) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 65-66, Souvenirs de Sainte-Beuve.

(2) H. Durand, *Poésies*, préface par A. Vinet, p. 7.

(3) Ce mot est de Joubert ; cité par M. Monglond, *ouvr. cité*, t. II, p. 465.

(4) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et M^{me} Juste Olivier*, *ouvr. cité*, p. 40.

(5) *Le Semeur*, 13 janvier 1847, Paris-Lausanne. — Cf. H. Perrochon, A. Vinet, *Littérature et Histoire suisses*. Recueil d'articles et d'essais divers, publiés d'après les éditions originales et les manuscrits. Lausanne, Payot, in-8°, 1932, p. 509.

lire le poème d'Olivier intitulé *Le Canton de Vaud*, car il résume la manière des autres ; en voici un passage :

Le soleil, entouré de paisibles nuages,
Illuminant partout leurs changeantes images,
Disparaissait, le front orné de ce bandeau,
Derrière le Jura, gigantesque rideau.
Quelques rayons encor, luisant par intervalle,
Jetaient furtivement leur clarté tiède et pâle,
Comme un adieu du soir au pays qu'ils aimaient.
De vieux oiseaux d'hiver tristement s'endormaient
Au sommet des noyers nus jusqu'en leur racine.
Et Lausanne, debout sur sa triple colline,
Ou se plongeant au fond de ses vallons obscurs,
Des feux de la veillée étoilait tous ses murs ;
Tandis que, dominant la vapeur fantastique,
Que la ville exhalait, comme une urne magique,
Où, sur le grand foyer de la terre et du temps,
Bouillonnait le sort des mortels inconstants,
Eclairée à demi, l'antique cathédrale
Dessinait vaguement sa taille colossale :
Se penchant sur les arcs, les ogives, les tours,
Dont une habile main parsema ses contours,
Elle semblait une ombre étrange, grave, austère,
Veillant sur la cité dont elle fut la mère (1).

Les traits caractéristiques du romantisme se détachent avec netteté dans ce tableau : penchant pour l'exagération, absence de concret, abus de métaphores. C'est qu'Olivier ne se borne pas à peindre exactement ce qu'il voit : il y mêle ce qu'il rêve ; il en résulte une vision imaginaire, qui renforce les sensations réelles en les altérant.

Il est intéressant de savoir ce qu'en pense un juge compétent dans l'art d'écrire, Sainte-Beuve. Dans une lettre du 28 juillet 1840, il donne à son ami vaudois ce conseil : « Ce style si fier, si ingénieux, si artiste n'a besoin pour nous que d'une chose : un peu plus d'espace et un tissu moins dru ; éluder et éclaircir. Il aura tout dès lors (2). » M^{me} Olivier, ayant fait paraître, dans la *Revue suisse*, un conte intitulé *L'Honneur de famille*, reçut le même avertissement : « La seule critique portera sur le style, par moments subtil et trop sauvage. Je ne voudrais rien ôter à la poésie, à la hardiesse, mais

(1) *Œuvres choisies*, t. II, p. 3-4.

(2) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et M^{me} Juste Olivier*, ouvr. cité, p. 366.

ajouter par endroits à la netteté (1). » Puis il recommande à tous deux la lecture de « Voltaire... pour apprendre à débrouiller ces écheveaux (2) ».

* * *

L'expression de la pensée n'est que le reflet de la vie intérieure ; lorsque celle-ci se complaît dans le vague, le flottant, elle ne peut créer que des sujets nébuleux. Olivier et ses disciples ne s'épanouissent pas au grand jour ; ils semblent ne goûter les paysages qu'à l' « heure douteuse ». Leurs yeux s'ouvrent, quand la grisaille du ciel et de la terre absorbe les couleurs :

Un souffle humide effeuille les rivages ;
Au front des eaux rampent quelques nuages,
Qui de Chillon rasant les blanches tours,
Ceignent les bois de leurs plis noirs et lourds ;
L'azur du lac se plombe ; les vallées
D'épais brouillards s'enveloppent sans bruit (3).

Ils préfèrent les lignes et les formes estompées. L'émotion, ressentie devant un beau crépuscule, répond au vague de leurs songeries :

L'éclat de la voile lointaine
Blanchit encor l'azur des eaux ;
Mais elle se dessine à peine
Sur les bords, où l'ombre incertaine
Vacille au penchant des coteaux (4).

Par un temps orageux, quand les brouillards « aux teintes étouffées » enveloppent les contours heurtés et angulaires des sommets, Durand a vu « les Alpes et le soleil » disparaître derrière « la nue longtemps amoncelée » (5). Monneron a admiré la « lune tendre et pâle », qui,

Sur le col âpre et froid, sa face encore voilée,
Errait comme un esquif dans la neige perlée,
Puis s'inclinant au fond du précipice obscur,
Y sillait sur un lac dans des ombres d'azur (6).

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et M^{me} Juste Olivier*, ouvr. cité, p. 113.

(2) *Ibid.*

(3) *Les deux Voix*, p. 139, *La Montagne en bonnet de nuit*.

(4) *Ibid.*, p. 87, *Le Crépuscule*.

(5) H. Durand, *Poésies*, p. 111, *Plan-Névé*.

(6) F. Monneron, *Poésies*, p. 97-98, *Les Alpes*.

Pour traduire leurs impressions, les romantiques vaudois emploient ordinairement des termes qui, loin de préciser les choses perçues, n'ont qu'une valeur verbale de rhétorique. Ils disent que les sommets sont « sourcilleux », « neigeux et décharnés », les cascades « plaintives », les nuages et les flots « orageux » ; la vallée est « morne », le roc « sombre ». Dans leurs vers abondent des expressions telles que « joyeuse aurore », « herbeuse crête », « humbles bords », « arbres muets et fleuris ». Ils surchargent les lignes d'épithètes clinquantes, qui rappellent les procédés descriptifs des pseudoclassiques ; par exemple : « diadème de la nuit », « aiguilles d'or », « neige plus blanche que l'albâtre » ; la « bouche du soleil » est « dorée » ; l'eau se creuse un « lit de cristal » ; les glaçons flottant sur le lac Liauson reluisent tel « un joyeux troupeau de cygnes éclatants ». Voilà comment ils rendent la luminosité incertaine de ce qui les entoure.

La tendance à prendre les mots au sens figuré entraîne Olivier à unir des idées qui impliquent une contradiction ; il s'exprime ainsi : la « masse écrasante des Alpes » répand sur le lac « leur majesté comme un manteau de pourpre aux plis étincelants » (1). Ils évoquent les cathédrales gothiques et les châteaux légendaires du moyen âge, pour rendre les sensations qu'ils éprouvent à la vue des hautes montagnes : Monneron nomme les Alpes les « blanches Babylones », et les compare à des « créneaux lugubres, désolés » ; son maître s'imagine y voir d' « informes donjons » et de « pâles cités aux dômes antiques » qu'ensevelit l'azur (2).

L'abus des périphrases ajoute au flou du paysage et à l'indécision du trait descriptif ; le plus souvent, elles sont banales, telles que « vieux oiseau d'hiver », « arbre d'amour » ; le matin ôte à la cime le « bonnet de nuit » ; le « front du Muverand » est couronné d'un « nuageux linceul » ; les « filles des airs » brodent des tapis de neige ; les torrents sont le « tribut écumeux » des sommets. Ces recherches d'expression sont regrettables, car elles sont de celles dont la subtilité complique les choses simples (3).

(1) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 97-98, *Les Alpes*.

(2) « C'est du pittoresque amusant », dit M. Grivel dans *La Vie romantique au pays romand*, *ouvr. cité*, Alpinisme et romantisme, p. 177-188.

(3) Cf. Ch. Berthoud, *Galerie suisse*. Lausanne, Bridel, in-8°, 1880, t. III, p. 433-449, article sur Juste Olivier, p. 448. — Les écrivains vaudois s'efforcent de rechercher dans le caractère de leur peuple ce qui est susceptible de donner

Lorsque l'auteur des *Méditations* peint son âme pleine d'émotions mystérieuses, il se plaît à rechercher au dehors les attributs de légèreté, de souplesse, de transparence, généralement admis pour rendre le spirituel (1) ; mais il a su mettre un frein au goût du vague. Bien au contraire, chez les romantiques vaudois, l'amour de l'estompé dégénère souvent en bizarrerie et en fantasmagorie.

Le jeu des vapeurs et des brouillards sur les monts est complètement transfiguré et rendu irréel dans ces vers de Monneron :

Des vaporeux danseurs la peuplade, là-bas,
Au pied des bruns rochers, sur de fraîches pelouses,
Glisse... et l'on dirait voir de nouvelles épouses,
Dans leurs folâtres jeux pressant leurs pas tremblants,
Sveltes, le front caché sous de longs voiles blancs (2).

Un sapin isolé prend, dans l'imagination du poète rêveur, l'air d'un pauvre dément, égaré dans le désert, réduit à l'état de squelette, et, à tout moment, prêt à s'affaïsser :

...Du pin sauvage
Fatigué de gravir par delà le nuage,
La grande pyramide aux flancs secs, dépouillés,
A l'abîme éperdu tend ses bras éraillés (3).

On se sent étreint par une impression douloureuse en songeant que ce symbole est devenu réalité pour le jeune homme tourmenté, dont la fin tragique glace d'horreur ceux qui l'ont aimé (4).

Dans les montagnes situées le long de la vallée du Rhône, Olivier aperçoit de préférence des lignes extravagantes et des formes

un sens à ce qu'ils nomment le « style mystérieux, voilé » : « On comprend, dit E. Rod, pourquoi le sens de la forme nous demeure étrange... Parmi nos écrivains, ceux qui cherchent la couleur ou la beauté sont toujours incompris ; non seulement on ne reconnaît pas qu'ils écrivent bien, mais on trouve qu'ils écrivent mal... Qu'ils se gardent surtout, pour plaire, de l'expression directe, simple, forte ; des périphrases seront toujours mieux accueillies. » (Discours sur l'esprit littéraire dans la Suisse romande.) Cf. *Gazette de Lausanne*, 6 juin 1906. — M. Giraud cite le même passage dans *Livres et Questions d'aujourd'hui*. Paris, Hachette, in-12, 1907, p. 275.

(1) Cf. L. Mabilleau, *Victor Hugo*. Paris, Hachette, in-16, 10^e édit., p. 125-126.

(2) *Poésies*, p. 92, *Les Alpes*.

(3) *Ibid.*, p. 111, *Les Alpes*.

(4) F. Monneron, *Poésies*, p. 57, notice biographique de Monneron par Juste Olivier. Ce dernier remarque que son disciple « s'était trop abandonné aux caprices de son imagination, qu'il en était venu au point de prendre pour des visions réelles les rêves de son esprit malade ».

fantastiques, et, à force de se suggestionner, il croit presque en la véracité de cette vision : « Ce sont des toits aigus, des galeries capricieusement dentelées, des dômes de cuivre, des tours vermeilles, des flèches effilées, des clochers fantastiques, d'où s'élancent des dragons armés de cornes menaçantes (1). » Cédant au même penchant, il arrête son attention sur des spectacles étranges, rares, qui peuvent tromper ses sens et l'affermir dans l'illusion. Il monte au sommet des Alpes vaudoises, d'où la vue découvre par endroits le lac de Genève étendu dans la plaine lointaine ; il en donne cette description : « Les sommités inférieures le partagent et lui font des golfes imaginaires, dont le rivage est dans les airs. Au ciel passent des nuages errants ; leurs ombres courent avec eux sur les longues pentes immensément fleuries, puis ils disparaissent comme de silencieux fantômes au tournant des rochers (2). »

Cette déformation du monde extérieur va jusqu'à la perception illusoire d'êtres fictifs. Ces esprits imaginatifs, exaltés, s'allient à un excès de « bonne foi poétique » ; la strophe où Durand dépeint un paysage nocturne est symptomatique de leur *manière* :

...les airs sont remplis
D'esprits légers flottant comme un léger nuage
Le long de la montagne et dans ses noirs replis.
Ils glissent sur le lac, ils volent au rivage.
Là, cette ombre l'effleure en rayant sur le flot
Un reflet de la lune ; une autre ici se penche
Et guide de la main une nacelle blanche,
Comme un céleste matelot.
Ce monde aérien que la nuit accompagne,
Hôtes mystérieux et du lac et des airs,
Tous ces sylphes légers, ces fantômes divers,
Sont les esprits de la montagne (3).

Perspectives flottantes, analyses vaporeuses, épithètes clinquantes, métaphores recherchées, usées, excès de périphrases, figures rêvées, apparitions feintes, voilà le résultat d'un enthousiasme sincère, mais qui n'est pas éclairé par la raison, ni guidé par l'expérience. La vraie sensibilité rend le cœur chaud et laisse la tête froide ; hélas ! l'œuvre descriptive des romantiques vaudois est loin d'accuser ces effets.

(1) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 178.

(2) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 174.

(3) *Poésies*, p. 46, *Le Lac Lioson*.

CHAPITRE IV

Les symboles dans la nature.

Le principal souci de l'esprit humain est de donner un sens aux événements. L'homme croyant est parfaitement qualifié pour l'exprimer. Dans l'œuvre de Juste et de Caroline Olivier, on sent intensément une manière de voir et de comprendre la nature où la sensibilité est entièrement au service de la foi. Vinet n'hésite pas à dire que, chez eux, « le sentiment religieux est le creuset où toutes les affections sont appelées avant de se produire au grand jour » (1).

Comme le Lamartine des *Méditations*, les romantiques vaudois croient que l'univers visible prouve d'une façon irréfutable l'existence de l'Être suprême :

« La nature s'empreint du Dieu qu'elle rappelle (2). » Il leur semble inconcevable qu'on puisse la considérer autrement ; c'est pourquoi Byron mérite ce reproche :

Pouvais-tu, sans un Dieu, comprendre la nature ?
A tes vagues pensées elle parla cent fois.
Toi qui la chérissais, tu méconnus sa voix (3) !

Ils s'associent à Lamartine pour prêter l'oreille aux mille voix de la terre, et ils découvrent que celle-ci chante le Créateur :

O notre Dieu, ton souffle éveille la nature
Et féconde son sein.
Le ciel s'épanouit, l'eau reprend son murmure,
Tout fleurit sous ta main (4) !

Ce Dieu, « roi de l'univers », qu'ils savent présent par l'amour en tout lieu, ils vont lui offrir, avec le psalmiste, un cantique de louanges. Ils n'ont pas besoin de grands spectacles et de sublimes

(1) *Le Semeur*, 1835, *ouvr. cité*, p. 147.

(2) *Les deux Voix*, p. 162, *Dimanche d'automne*.

(3) *Ibid.*, p. 30, *Lord Byron*.

(4) *Ibid.*, p. 130, *Chanson du soir*.

tableaux pour trouver ses traces, car les petits grains de gravier, aussi bien que les étoiles, signent son œuvre. Alors, tombant en adoration devant l' « Invisible », ils s'écrient :

Que tout rende gloire au Seigneur!
A lui la voûte murmurante
Où montera l'hymne vibrante,
Alleluia de l'univers.
A lui le pauvre grain de sable
Dont l'existence insaisissable
Se perd dans les divines mers (1) !

Dans le temple du monde, la brise du soir monte comme l'encens devant le trône du « Très-Haut », et c'est à la nuit que le poète confie ses « timides concerts »,

Qui dans les bruits du vent, ignorés, sur son aile
Arriveraient plus purs au Dieu de l'Univers (2).

Tout chante la bonté et l'amour divins.

On sent que cette interprétation spiritualiste s'apparente à celle de Lamartine. Cependant, le poète français mêle à la nature sa religiosité, son christianisme poétique : au comble de l'admiration, devant un gracieux paysage, il s'écrie :

O soleil, n'es-tu point un regard de ses yeux (3) ?

Or, les romantiques vaudois ne retrouvent jamais, sous des formes matérielles, les traits mêmes du Créateur (4) : au contraire, ces aspirations semblent panthéistes à Olivier, qui estime que tout christianisme doit se subordonner au dogme, la nature ne devant être qu'une « image » du « Tout-Puissant » :

J'aimerais ce que Dieu nous dit dans la nature,
Son image cachée en toute créature (5).

(1) *Les Chansons lointaines*, p. 102, *Le Torrent noir*.

(2) *Les deux Voix*, p. 106, *La Cloche du soir*.

(3) *Premières Méditations*, *Hymne au soleil*.

(4) Le panthéisme lamartinien fut mis en lumière par V. de Laprade. Chez l'auteur des *Méditations*, dit-il, le sentiment de la nature se confond avec le sentiment religieux ; cf. *Le Sentiment de la nature chez les modernes*. Paris, Perrin, in-16, 1867, p. 354. — Dans l'ouvrage de M. Joseph Hansen, intitulé *Le Sentiment de la nature dans la poésie de Lamartine*, on trouve les mêmes affirmations. (Diekirch, in-4°, 1901, chap. II, p. 27-53.) Ce critique eut l'obligeance de mettre sa thèse imprimée comme manuscrit à ma disposition ; je lui en exprime toute ma gratitude.

(5) *Les deux Voix*, p. 166, *Dimanche d'automne*.

Si étroits que soient leurs rapports mutuels, il existe entre Dieu et l'Univers un insondable abîme.

* * *

Ils doivent cette connaissance au maître de leur pensée religieuse, Vinet. Celui-ci, préférant la « grâce » à la sensibilité, leur dit que « la vie purement humaine » doit être « recueillie par la vie chrétienne » (1). Par conséquent, Olivier et ses disciples trouvent Dieu par la « foi », avant que les beautés de la nature le leur révèlent.

En vérité, la « Muse de Sion », qui, selon eux, est la clarté d'un rayon plus vivant que la « raison », pénètre davantage les merveilles de la création ; c'est par elle qu'ils savent que le monde est l'œuvre du « Verbe infini » :

Verbe infini, qui façonnas les mondes,
Qui dans le vide assemblas l'univers,
Et qui jetas à l'écume des ondes,
Comme des fleurs, les îles sur les mers,
Toujours la vie en toi se manifeste (2) !

Devant cette « lumière », les ombres mêmes d'un doute s'effacent. L'auteur des *Deux Voix* semble posséder la compréhension du mystère de la nature quand il reçoit du ciel les consolations spirituelles. Se souvenant de ces instants, il obéit à l'élan de son cœur palpitant d'espérance et pousse ce cri :

Nous reverrons le monde et les divins ouvrages,
Empreints d'immensité, d'unité, de splendeur,
Ombre sublime enfin de l'invisible Auteur (3).

Alors, les poètes songent à leur ami Sainte-Beuve plongé dans l'« esprit des ténèbres » et veulent espérer que l'illumination céleste raffermira la « sagesse incertaine » du sceptique et l'amènera à croire que

Dans la création sublime, solennelle,
Des grandeurs du Très-Haut un côté se révèle
Et réfléchit encore l'ombre de son amour,
Qui préside aux bienfaits de la nuit et du jour :

(1) Cf. Ph. Bridel, *Théologiens, Moralistes et Philosophes*, dans la *Vie romantique au pays romand*, ouvr. cité, chap. ix, p. 147-176.

(2) *Les Chansons lointaines*, p. 55, *Le Temps s'en va*.

(3) *Les deux Voix*, p. 154-155, *Poésie chrétienne*. (A. M. Charles S...).

La nature n'est plus, sous sa main aimée,
Une énigme sans mot, de matière formée,
Mais de l'ordre éternel harmonieux produit,
D'après d'immenses lois, elle crée et détruit (1).

Jean-Jacques Rousseau trouvait dans l'admiration de la nature la source toujours vive de ses sentiments religieux ; il en est autrement pour les romantiques vaudois, car leur lyrisme chrétien reste subordonné à la doctrine. De ce fait, si éloquent soit-il, il demeure froid et raisonneur : la nature est, à leurs yeux, un mécanisme qui décèle « le divin moteur de l'ordre universel » (2) ; il s'exprime en images abstraites : les mots courants employés pour le définir sont « unité », « équilibre », « ordonnance complète », « immensité », etc.

De plus, la pensée austère de Vinet leur inspire la défiance de la nature ; car, selon lui, elle est « déchue », flétrie par le péché, « haïssable comme le moi » ; s'y attacher, c'est s'exposer à la « tentation », c'est exalter une « poésie » qui est

Vaine enfant du néant, prisme de la matière,
Frivole séductrice et rose aventurière (3).

Parfois elle leur apparaît comme un attrait pour les sens, susceptible d'entraver les élans de l'âme vers l'au-delà, d'égarer l'imagination dans de troublantes voluptés, d'ébranler la sensibilité en pervertissant le jugement sain et droit. Tentatrice éternelle, elle souffle la passion profane ; sa beauté

...vit de fleurs, de parfums, d'ambroisie,
Caresse l'homme épris de ses illusions,
Et sème autour de lui de folles visions.
Sa voix molle et légère expire dans l'espace.
Sur les lits de gazon elle chante ; et sa place
Ne se trouve plus au tribunal de feu,
Quand viendra le grand jour et le règne de Dieu (4).

(1) *Les deux Voix*, p. 96, A. M. Sainte-Beuve. Ces vers répondent à ceux du grand critique sur Michel-Ange, dans *Les Consolations*. Voici l'allusion que l'auteur des *Lundis* a faite dans ses *Notes, Pensées et Confidences* : « En 1837, à Lausanne, j'ai côtoyé le calvinisme et le méthodisme, et j'ai dû m'efforcer à l'intéresser... je comprenais si bien les choses et les gens, que je donnais les plus grandes espérances aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. » (J. Calvet, *Morceaux choisis*. Paris, Gigord, in-8°, 1928, p. 821-822).

(2) *Les deux Voix*, p. 291, *L'Helvétie*.

(3) *Ibid.*, p. 154, *Poésie chrétienne*.

(4) *Ibid.*, p. 154.

Telle est aussi l'idée de Durand et de Monneron. L'éclat des choses séduit ce dernier : dans les premiers vers des *Préludes*, il s'écrie :

J'aimerais vous chanter l'eau blanche du torrent,
.....
Les chalets du val frais par la lune argentés,
Les flancs maigris des monts, monotones moraines,

mais il craint que la charmante vision n'ait trop d'emprise sur lui :

Où, nos bois et nos cieux sauraient m'enchanter,
Mais c'est l'âme et Dieu seuls que l'homme doit chanter (1) !

La « conscience », terme familier à Vinet, est intransigeante : elle exige que le poète évite le contact de la matière, sinon, il risque de perdre son « salut éternel » ; il conclut ainsi :

Laisse à l'oiseau des bois à fêter la nature ;
Il chante mieux que nous le monde d'ici-bas !
C'est sa seule patrie (2) !...

Durand partage cette manière de sentir, et, d'un ton résigné, il traduit ainsi sa pensée :

...marchons au milieu de ce monde
Sans nous laisser séduire à sa vaine beauté (3) !

En résumé, cette interprétation religieuse a éloigné les romantiques vaudois de l'amour vrai de la nature ; elle les incite à réprouver ce sentiment à cause de son origine « païenne », et à n'y trouver qu'un expédient susceptible de corroborer leur système chrétien.

*
* *
*

Cette disposition à considérer la nature comme une échelle grâce à laquelle on remonte à Dieu, diffère peu de celle qui consiste à exploiter le monde visible comme une source de symboles pour exprimer des idées morales.

Comme Bridel, Olivier et ses disciples prêtent le masque de l'allégorie aux sites de leur pays natal, aux montagnes, à la plaine, aux ondes, puis aux brouillards, aux heures du jour, au soleil, enfin aux scènes de la vie champêtre, à la moisson, aux pâtres,

(1) *Poésies*, p. 61.

(2) *Ibid.*, p. 66.

(3) *Poésies*, p. 36, *A mon Frère*, pour son dix-neuvième anniversaire.

et même à la maison paternelle ; ainsi Monneron dépouille le mot « plaine » de sa valeur pittoresque en lui attribuant un sens figuré, lorsque, soucieux des choses éternelles, il s'écrie : « Dans la plaine on expire » (1). Un profond dégoût de la vie l'envahit quand il entend les « bruits de la terre », car il croit y percevoir les voix

Des archanges tombés, pleurant dans la poussière (2).

Pour la même raison, les « sommets » deviennent, à leurs yeux, le symbole de l'élévation de l'âme : nombreux sont les « voyageurs » qui s'acheminent par de « rudes sentiers » pour s'aventurer aux « cimes » ; Olivier se plaint de ne jamais toucher au but :

Sur le plus haut des pics déserts
Je suis monté, mais dans les airs
Montent toujours les cieux ouverts...
Mes pas, mes pas
S'en vont toujours, n'arrivent pas (3).

Durand regarde d'un air pensif le « papillon », qui, pour jouir du paradis de ses rêves, fuit dans la solitude des hauteurs (4). Monneron avoue que « les cieux mêmes ont des tombeaux », car la « nuit » s'y ouvre « mugissante, insondable, obscure » (5). Une alouette prenant son vol dans le ciel lui devient l'image de l'âme ; toutes deux

Ont trop d'amour et trop de flamme
Pour demeurer en bas,
Hélas (6) !

Personne n'a poussé plus loin que lui cette transposition du monde extérieur ; la chose vue se réduit, dans son imagination, à quelques abstractions symboliques ; en voici un exemple :

...gravissons la colline ;
Là s'ouvre un horizon où la croix s'illumine ;
Là, sur les flots pressés d'un rivage éternel,
Dans les gouffres de l'être idéal et réel,

(1) *Poésies*, p. 96, *La Plainte du voyageur*.

(2) *Ibid.*, p. 113, *La Foi d'enfance*.

(3) *Les Chansons lointaines*, p. 428, *La Recherche*.

(4) *Poésies*, p. 75, *Le Papillon sur la montagne*.

(5) *Ibid.*, p. 71, *L'Alouette*.

(6) *Ibid.*, p. 70.

Dans l'abîme azuré de la pure lumière,
Où ne monte jamais aucun bruit de la terre,
Sous les plus frais cristaux de l'éternel matin,
Dieu nous consolera des longueurs du chemin (1).

Le même procédé se trahit dans les vers de Juste Olivier. La « maison » qu'il doit quitter, et à laquelle l'attachent les meilleurs souvenirs de son enfance, devient la

Maison du ciel, invisible demeure,
Où n'entre rien de souillé ni d'impur (2).

Un humble pâtre qui, au son de la cloche, rassemble son troupeau dans la prairie est, à ses yeux, « Celui qui appelle dans la nuit », celle-ci étant « le monde idolâtre » (3). Dans la fête d'un « jour de terrestre beauté », il voit celle de « l'éternité » (4) ; il trouve aisément un sens biblique aux prés émaillés de fleurs, aux moissons luxuriantes (5).

Si belles et si précises qu'elles soient, certaines descriptions perdent de leur fraîcheur, parce que le poète ne peut s'abstenir d'y enfermer une moralité ; plusieurs poèmes trahissent ce souci, tels que *La Barque du bonheur* (6), *Le Torrent noir* (7), *La Plainte des feuilles* (8). Cette forme particulière, à laquelle on ne s'attend pas en lisant les premiers vers, puisqu'elle y est absente, se retrouve dans la strophe finale, et, de ce fait, enlève aux autres leur valeur concrète.

Au point de vue du sentiment de la nature, il ne faut pas attribuer une grande importance à ces allégories, car elles reposent sur une connaissance superficielle des choses ; elles sont peu poétiques, car elles ne saisissent guère les subtils rapports entre l'homme et la nature ; elles sont conventionnelles : le lyrisme religieux en a toujours usé. Cette manière de transposer le monde des sens s'appuie sur l'effort voulu d'un raisonnement, qui brise les élans de l'âme.

(1) *Poésies*, p. 166-167, *La Foi d'enfance*.

(2) *Les Chansons lointaines*, p. 37, *La Maison*.

(3) *Ibid.*, p. 38.

(4) *Ibid.*, p. 88, *Lettre écrite de la Montagne*.

(5) *Les deux Voix*, p. 179, *Chansons pour la Fête du père*.

(6) *Les Chansons lointaines*, p. 395.

(7) *Ibid.*, p. 99.

(8) *Ibid.*, p. 398.

CHAPITRE V

La nature et l'âme sensible.

En adhérant au christianisme orthodoxe et sévère de Vinet, et en adoptant le mode de l'interprétation symbolique du monde visible, les romantiques vaudois se sont emparés de la nature pour l'asservir à leurs fins. Or leur amour ne se développe qu'au fur et à mesure qu'ils unissent leurs sentiments profanes au spectacle des choses. Ils s'en approchent avec réserve, pour y découvrir un beau décor aux effusions de leur vie sentimentale.

« Le romantisme, ce sont les émotions légères et douces qui furent chères à Saint-Preux, c'est le cœur qui s'ouvre aux « tristesses délicieuses », c'est la vie secrète des solitudes et du silence, c'est la rêverie et la mélancolie (1). » Si, déjà, le préromantique Bridel se plut à se dire une « âme sensible », les romantiques vaudois purent se rendre le même témoignage à plus juste titre : ils ne feignent pas l'émotion, ils l'éprouvent.

Comment cette sensibilité se manifeste-t-elle chez eux ? Ils recherchent les jouissances sentimentales, source de félicités enivrantes ; les belles soirées d'été les plongent dans un ravissement attendri :

Heure délicieuse,
Ravissement du soir,
Où l'âme, sérieuse,
N'a pas besoin d'espoir,
Et trouve un divin charme
A vivre d'une larme,
Que nul œil ne peut voir (2) !

Sa femme vibre de même : une aube printanière lui fait goûter les « délices du sentiment » ; elle évoque le souvenir de sa jeu-

(1) D. Mornet, *Le Romantisme en France au dix-huitième siècle*, ouvr. cité, p. 111.

(2) *Les deux Voix*, p. 313-314, *Le Proscrit*.

nesse, âge heureux et accompagné de vagues désirs, où, dit-elle,

Je m'éveillais dans l'air embaumé ;
Puis, dans les prés, seule, émue et ravie,
Je m'égarais sans but (1)...

Tous deux ne peuvent résister à l'attrait du ciel étoilé, à l'ivresse des heures crépusculaires, et ils jouissent ensemble de la paix,

Que la nature accorde au jour qui s'évapore (2).

Le soir, assis sur un banc devant sa maison, le mari ressent un émoi « triste et doux », en songeant au bonheur d'avoir un « gîte » (3).

Pensées frêles, immatérielles ! la manière dont elles sont traduites prouve que les romantiques vaudois mettent pleinement en pratique la spiritualité de leur maître, Vinet. Fidèles à sa direction, ils acceptent la « félicité » qu'ils trouvent au contact des choses comme un don de la main de Dieu :

Ces heures sans mélange et ces fraîches couronnes,
Cette félicité, c'est toi qui nous les donnes (4).

Pour amplifier la vie du cœur, il faut du silence ; toutes les âmes tendres sont amies de la solitude ; le bruit des villes les importune « comme un cri d'épervier quand chantent les oiseaux » (5). Le poète, sachant que la « nature sacrée, profonde et muette » peut lui donner le « sentiment », se demande :

N'est-il point, dites-moi, quelque secret asile ?
Un vieux chêne qu'arrose une eau claire et tranquille,
De fraîches violettes un gazon émaillé (6) ?

Il trouve le calme dans les prés et les bosquets, et s'y réfugie ; il note ainsi son impression :

Le silence est au bois qui verdit la colline
D'un feuillage naissant ;
Nulle abeille sonore, autour de l'aubépine,
Ne bourdonne en passant ;

(1) *Les deux Voix*, p. 309, *Les deux Hivers*.

(2) *Ibid.*, p. 105, *La Cloche du soir*.

(3) *Ibid.*, p. 140, *La Montagne*.

(4) *Ibid.*, p. 123, *Promenade*.

(5) *Ibid.*, p. 162, *Dimanche d'Automne*.

(6) *Ibid.*, p. 63, *A Caroline R.*

Nul cerisier, dans l'ombre, au fond de la prairie,
Sur le bord du ruisseau,
Ne sent trembler sa robe odorante et fleurie
Sous le vol d'un oiseau (1).

La vue d'un sapin isolé imprègne Durand d'une profonde gravité ; comme cet arbre, il voudrait se « voiler d'un feuillage austère » (2) ; Olivier, en revanche, a la conviction que la solitude est assez puissante pour ouvrir le cœur le plus timide, qui n'ose se deviner lui-même : ainsi, auprès d'un « pan de mur qu'embrasse un lierre frais », il eût tout confié à *Isabelle A...* : « tristesse, gaîté folle et fugitifs plaisirs », projets « souvent remplis d'audace, mais mourant inconnus » (3).

Le « désert tout peuplé de mystères » est propice aux songeries rassérénantes (4). Au sein de la nature sauvage, Monneron oublie

Le temps que Dieu mesure aux pas du genre humain (5) ;

ailleurs, il écrit qu'à la tombée de la nuit les « âmes voyageuses » vont jouer au gré de la brise rafraîchissante (6). Un jour, Olivier s'attarde sur le rivage du Léman,

Jusqu'à l'heure où, soudain, la falaise opposée
Des reflets du couchant resplendit embrasée
Et dore au loin les eaux (7).

De pareilles visions ramènent un « souffle plus léger » dans son cœur oppressé (8). Pour se délivrer de tous « brûlants pensers », il fait une promenade nocturne (9) ; par une belle soirée de mars, contemplant le large horizon, il croit entrevoir, derrière les nues lumineuses, d'ineffables retraites,

Où vivre doit être si doux (10).

Assise sur la grève, son épouse Caroline aime à plonger « de rêve

(1) *Les deux Voix*, p. 205-206, *A Toi*.

(2) *Poésies*, p. 164, *Sous le Sapin*.

(3) *Les deux Voix*, p. 33.

(4) *Ibid.*, p. 163, *Dimanche d'Automne*.

(5) *Poésies*, p. 107, *Les Alpes*.

(6) *Ibid.*, p. 163, *A Vous*.

(7) *Les deux Voix*, p. 122-123, *Promenade*.

(8) *Ibid.*, p. 105, *La Cloche du soir*.

(9) *Les Chansons lointaines*, p. 29, *Promenade de nuit*.

(10) *Les deux Voix*, p. 18, *Soirée de Mars*.

en rêve » dans l'espace azuré (1). Enfin, s'abandonnant au hasard des sentiers, tous deux suivent seuls, oublieux du monde, leurs « visions chéries » (2).

*
* *

La nature est l'apanage des âmes tendres, elle l'est aussi des âmes tourmentées. En effet, les orages du cœur, la mélancolie douloureuse, le pessimisme exalté ne tardèrent pas à obscurcir le sentiment de la nature éprouvé par Olivier et ses amis. Ce qui donne à leur « malaise romantique » un caractère particulier, c'est qu'ils partagent, en vrais disciples, les souffrances de leur chef, Alexandre Vinet. Il est essentiel de les signaler ; Rey les a notées ainsi : « Vinet appartient à la famille des Pascal et des Haller, des âmes agitées, anxieuses, auxquelles la foi n'a pas donné la sérénité... En lui, le moraliste et le théologien étaient aux prises, l'homme de la conscience et de la liberté se heurtait contre le dogmatiste ; l'artiste, épris du beau, se débattait contre l'ascète à l'âme contrite et mortifiée. Sa vue perçante découvrait partout la résistance de l'homme naturel à l'Évangile. Cette infidélité universelle le navrait (3). »

On a dit que les romantiques vaudois ressentirent peu la violence des passions. « Les ouragans ne s'appesantissent guère » sur eux, affirme M. Clerc dans *La Vie romantique au pays romand*, et « les passions de l'amour perdent ici quelque chose de leur fureur. Aucun de nos romantiques n'en fut proprement dévoré (4) ». Cette réflexion est juste quand on pense à l'existence mouvementée de Benjamin Constant, de Nodier, de Sénancour ; elle est encore vraie si le mot « passion » peut être attribué uniquement à l'amour que l'on éprouve pour les femmes. D'autre part, il ne faut pas rabaisser les tourments du cœur en proie aux suggestions d'une sensibilité par instants malade, dont quelques romantiques furent victimes : témoin Monneron qui, suivant l'exemple de Werther, mit fin tragiquement à ses jours (5). En ce qui concerne son ami Olivier, Rambert a porté

(1) *Les deux Voix*, p. 13, *Les deux Voix*.

(2) *Ibid.*, p. 161. *Dimanche d'Automne*.

(3) R. Rey, *Genève et les Rives du Léman*. Genève, Georg, in-16, 1868, p. 327-329.

(4) *Ouvr. cité*, p. 235, *La Littérature romantique*, p. 229-240.

(5) Cf. *L'Introduction* à ce travail : notice biographique, p. 8.

ce jugement sur lui : « Prédestiné à vivement jouir et à vivement souffrir, Olivier n'était pas de ceux dont on fait les gens heureux (1). » Sa fiancée, M^{lle} Ruchet, l'appelait « l'homme orageux » (2). Lui-même avoue qu'en lui « tout tourne en passion, même l'amitié » (3). Dans *Les Chansons lointaines*, il n'hésite pas à déclarer à son épouse :

Pour te conter mes sombres vœux,
Il me faudrait faire un gros livre (4).

Il connaît le sort des âmes ardentes, qui, aspirant, avec exagération, au bonheur, le rendent impossible à jamais. Au fond de son être brûle une flamme indomptable, et c'est en vain qu'il se répète les sages conseils de Vinet : si tu veux ici-bas attacher le « désir » en complice « aux courts plaisirs d'un jour »,

Tu te verras jouet de son fantôme avide,
Et jeté çà et là comme une forme vide
Vers le bord ténébreux (5).

Son cœur ressemble à un volcan, qui ne s'éteint jamais, sa « voix » reste une

Haleine moins féconde en beaux jours qu'en tempêtes (6).

Dans sa vie, les heures fatales reviennent par intervalles réguliers ; elles plongent son esprit dans le « noir océan des choses ». M^{me} Olivier, malgré ses efforts, ne parvient pas à ramener au rivage serein « l'âme vagabonde » du mari, lui se laisse aller où l'entraîne son tempérament :

...ancienne compagne,
La tempête, un moment,
Me soulève, me gagne,
M'arrache à la montagne,
Et veut que je regagne
Le mobile élément (7).

(1) *Notice biographique et littéraire* de Juste Olivier, dans les *Œuvres choisies*, *ouvr. cité*, p. xxxviii.

(2) *Ibid.*, p. xxxv.

(3) *Ibid.*

(4) *Ouvr. cité*, p. 82, *Pensées d'Orage*.

(5) *Les deux Voix*, p. 66-67, *Besoin de Bonheur*.

(6) *Ibid.*, p. 61, *A Caroline R...*

(7) *Les Chansons lointaines*, p. 83, *Pensées d'Orage*.

Comme Byron, il sent alors l'âpre sympathie des choses, et tout « désordre effrayant » semble être d'accord avec ses vœux, car

Le trouble et le malheur aiment l'ombre des nuits,
Le silence des bois qu'interrompt le tonnerre,
Le souffle des antans qui fait trembler la terre (1).

Il arrive que son front se déride à la vue d'un agreste paysage (2) ; mais, ordinairement, la fréquentation de la nature sauvage est impuissante à le délivrer de sa dévorante anxiété : il cherche vainement l'oubli du « mal rêveur toujours attaché à l'âme du poète » (3), et constate avec un cri de douleur

...que l'horizon s'abaisse,
Que, froidement, il clôt son cercle redouté (4).

Alors, le murmure des vents, le gazouillement des oiseaux, le lac chéri et le ciel azuré ne peuvent plus endormir son tourment ; il le dit lui-même dans la *Lettre écrite de la Montagne* :

De ces fleurs dont le miel enivra ma jeunesse,
Il ne me vient qu'un suc de doute et de tristesse (5).

Que doit-il faire quand « l'effroi le plus profond » le saisit ? A l'instar de Vinet, il se met à prier :

Eloigne de moi les combats de mon âme ébranlée (6) !

Malgré la supplication de tout son être, il succombe au « mal » ; c'est qu'il désire avec trop d'ardeur « secouer les traits du péché de sa forme grossière », et s'élancer de la « poussière » (7). Ce qui le condamne à être « bizarre et malheureux », c'est l'indiscrétion de ses vœux, procédant de l'injuste mépris des corps. Il faut qu'il se décourage à force de lutter contre le destin qu'il croit invincible, et ses sens en révolte lui arrachent ce cri :

Ah ! je veux rejeter de ce poids qui m'opprime,
Le stérile fardeau ;

(1) *Les deux Voix*, p. 31, *Lord Byron*.

(2) *Les Chansons lointaines*, p. 61, *Les vieux Chênes*.

(3) *Les deux Voix*, p. 194, *Envoi*. A M^{me} Pauline de G...

(4) *Les Chansons lointaines*, p. 150, *Sonnet*.

(5) *Ibid.*, p. 86-87.

(6) *Les deux Voix*, p. 102, *Epanchement*.

(7) *Ibid.*, p. 20, *Soirée de Mars*.

Boire à longs traits l'amour, la vie et la jeunesse,
Et marcher follement, guidé par mon ivresse...
Le chemin est si beau (1) !

Dans le récit du « fou » promenant son trouble sur la grève, il paraît avoir tracé le portrait de son propre drame intérieur ; en voici une strophe :

Au travers des monts et des bois,
Voilés par le brouillard qui traîne,
Je vois quelqu'un qui mord ses doigts,
Là-bas, sur la plage lointaine.
Voilà bien ce regard distrait,
Ce front qu'obscurcit un regret,
Ces yeux dont la flamme incertaine
Sur la terre s'arrête à peine (2).

S'identifiant, par instants, avec ceux qui, dans un accès de désespoir, maudissent l'existence, Olivier ose dire à sa femme :

Ne me suis pas ! J'aime l'enfer,
Le bruit de ses portes de fer,
Le cri de sa rage profonde (3).

Alors, il devient celui qui se complaît à voir son âme « roulée et engloutie par les flots » ; il s'écrie :

Débattez-vous, flots sans espoir ;
Dans votre gouffre vide et noir,
Faites bondir votre esclavage (4) !

Après de tels aveux, est-il exact de dire : « On est mélancolique, mais non pas désespéré, ni maudit (5) ? » Juste Olivier déclare :

Je plains la vie et connais la tempête (6).

Il faut respecter le sens propre du vers.

Certes, les romantiques vaudois n'ont pas recherché eux-mêmes la « tempête » : le goût du sombre pour le sombre se perd vite chez les hommes qui ont la trempe de Vinet et d'Olivier. Devant la pensée terrible de sa responsabilité, ce dernier abjure les jouissances

(1) *Les deux Voix*, p. 167, *Soulagement*.

(2) *Ibid.*, p. 75, *Le Songeur*.

(3) *Les Chansons lointaines*, p. 82, *Pensées d'orage*.

(4) *Ibid.*

(5) Cf. *La Vie romantique au pays romand*, ouvr. cité, p. 234.

(6) *Les deux Voix*, p. 194, *Envoi*.

du « beau triste », du « sombre majestueux », et du « mal délicieux » (1) ; c'est pourquoi, dans ses poésies, le rapprochement entre le monde extérieur et l'âme tourmentée est faible.

Les tortures spirituelles éloignent les hommes de l'amour superficiel. Dans *Les Chansons lointaines*, Olivier critique d'une manière bienveillante, mais impitoyable, l'attitude exempte de sincérité dont plusieurs des jeunes romantiques se vantent : c'est « jeunesse, chimère, fantaisie, idéal et volupté » que de

Gémir, crier, pleurer comme on pleure au bel âge,
Comme un ciel de printemps verse l'ondée en fleurs ;
Debout, cheveux au vent, affronter sur la plage
La vague qui répond aux flots grondants du cœur ;

Défier les torrents ; dire : « Viens ! » à l'orage ;
Accueillir de l'éclair la sinistre pâleur,
Et sonder du regard, avec un cri sauvage,
L'abîme où le néant dort dans la profondeur (2).

Il a horreur du faux romantisme, qui se plaît à faire état de sentiments outrés, de frémissements, d'égarements factices, de courses folles, de gestes de possédés. Souffrant intensément, il n'a pas le temps de mêler, par le moyen d'un artifice, son âme agitée au désordre des éléments déchaînés : au contraire, il se replie davantage en lui-même et endure son martyre moral sans dire mot.

(1) D. Mornet, *Le Romantisme en France*, ouvr. cité, p. 25.

(2) *Ouvr. cité*, p. 149.

CHAPITRE VI

Le mirage du cœur.

« Un paysage est un état d'âme » ; cet adage est cher aux romantiques (1). Sénancour le fit sien lorsqu'il écrivit : « La nature sentie n'est que dans les rapports humains, et l'éloquence des choses n'est rien que l'éloquence de l'homme. La terre féconde, les cieux immenses, les eaux passagères ne sont rien qu'une expression des rapports que nos cœurs produisent et contiennent (2). » Or, si la nature est comme un miroir qui reflète les humeurs de l'écrivain, les romantiques vaudois communiquent, eux aussi, aux paysages qu'ils décrivent le caractère ondoyant et divers de leur vie intérieure. Juste Olivier est un être fantasque : il a « des moments dans lesquels il s'absorbe tout entier, et qui se détachent en force, sombres ou lumineux, sur la teinte plus pâle du fond de l'existence » (3) ; parfois il sent son génie captif d'une légère impression. En lui, tout est contradictions, mais il a toujours une puissance particulière à jouir et à souffrir ; il est le jouet de multiples états d'esprit disparates : amour, tristesse, doute, ironie, qui ne manquent pas de rendre à ses yeux le visage du monde extérieur tour à tour gai et morne, indifférent et haïssable. Ainsi, en les faisant participer à la vie du cœur, les romantiques vaudois donnent aux choses une interprétation humaine.

De tous les sentiments qui réclament la complicité de la nature, l'amour a la primauté. Certes, ce sentiment n'a rien qui puisse troubler Olivier, car il ne fait naître en lui aucun délire brutal. Non, « l'Eros des romantiques vaudois, remarque M. Clerc, n'est pas armé d'un couteau, pas plus qu'il ne s'amuse à diriger sur nous les flèches

(1) Cf. P. Trahard, *Le Romantisme et la Bourgogne*, conférence citée, p. 134-135.

(2) Cf. J. Merlant, *Sénancour*. Paris, Fischbacher, in-8°, 1907, p. 112.

(3) Cf. E. Rambert, *Notice biographique et littéraire*, dans les *Œuvres choisies* de Juste Olivier, *ouvr. cité*, t. 1^{er}, p. CXLIX-CL.

empoisonnées » (1). Le poète des *Deux Voix* a délicatement traduit l'amour pur, discret et fidèle, qui unit deux époux, dont les cœurs s'épanchent à la faveur des clartés de l'aube comme à la douceur du crépuscule :

Il semble que le soir d'une plus tiède haleine,
Sous les monts azurés,
Rouvre pour nous les fleurs qui dorment dans la plaine,
Parmi l'herbe des prés (2).

Juste s' imagine que la fraîcheur et la pureté dont il est imprégné se transmettent aux feuilles ; il demande à sa jeune femme :

As-tu vu le feuillage,
Aux arbres du rivage,
Poindre si frais (3) ?

Lorsqu'il traverse les prairies, il croit voir « les rustiques fleurs » s'empresse de ceindre d'une couronne le « front calme et sans tache » de sa femme aimée ; il surprend « l'oiseau qui se cache » et « chante sous un buisson » : il lui semble qu'il module un air plus suave qu'à l'ordinaire quand il est témoin de la tendresse des jeunes mariés (4). Bras dessus bras dessous, ils glissent doucement sur l'herbe fraîche, apercevant, sous les haies d'égantiers, la pervenche « timide et sans épines » (5). Ils pensent que c'est pour eux que la plaine « s'émaille et rit sous une tiède haleine » (6). « Nul sentier n'est mauvais », quand ils font ensemble des excursions à la montagne (7). Les arbres ne s'unissent-ils pas à leur bonheur ? Olivier le fait remarquer à sa femme sous la forme d'une peureuse mais touchante interrogation :

Ce chêne où tu t'appuies,
Cette onde, ces prairies,
Ne sont-ils pas heureux,
Heureux avec nous deux (8) ?

Le rêve mystique où ils sont plongés rend leur amour à la fois naïf et subtil. Aux heures les plus passionnées, le poète croit que

(1) *La Vie romantique au pays romand*, ouvr. cité, p. 236.

(2) *Les deux Voix*, p. 205, *A Toi*.

(3) *Ibid.*, p. 129, *Chanson du soir*.

(4) *Ibid.*, p. 112, *Promenade*.

(5) *Ibid.*, p. 168, *Soulagement*.

(6) *Ibid.*, p. 122.

(7) *Les Chansons lointaines*, p. 310, *De la Montagne à la plaine*.

(8) *Ibid.*, p. 39, *Amour simple et pur*.

Dieu, invisible ami, sourit à leurs épanchements, qu'il se complaît à regarder le couple amoureux « courir parmi les fleurs » (1) ; éternellement présent aux ébats de leurs « courses empressées », il les reconduit le soir chez eux (2).

Autour d'Olivier, tout est suavité. Pour lui, la nature est en fête, car le grondement du tonnerre, la fureur des vents, l'horreur des forêts ténébreuses, tout ce courroux est complice des folles amours. Pour sa femme aimée et pour lui, tout est sérénité, harmonie : ils gardent toujours leur équilibre intérieur, comme les choses qui les environnent.

Une seule fois, ils donnent l'impression d'une attitude, lorsque la femme d'Olivier, se grisant légèrement au clair-obscur d'une nuit étoilée, traduit les circonstances d'une promenade « près du torrent au tournoyant dédale » :

Nous allons : plus bercés par l'onde qui soupire,
Que les saules du bord ;
Plus émus que la cloche où l'Angelus expire,
Plus vibrants qu'un accord ;

Plus rêveurs que l'étoile écartant, trop pressée,
Les voiles de la nuit,
Par le blanc crépuscule un moment repoussée,
Mais qui persiste et luit (3).

Caroline transmet d'abord à la strophe une allure impétueuse, qui s'arrête brusquement ; puis se laissant porter par un rythme nonchalant, la strophe finit par traîner dans les deux dernières lignes : un instant, elle a l'air de « déraisonner » et de se livrer à la « sainte ivresse », dont Alfred de Musset a établi, en 1842, le nouveau canon poétique (4).

(1) *Les deux Voix*, p. 121, *Promenade* ; p. 206, *A Toi*.

(2) *Ibid.*, p. 207, *A Toi*.

(3) *Les Chansons lointaines*, p. 157-158, *Les Poètes*.

(4) *Après une Lecture* ; cf. J. Calvet, *Morceaux choisis*, ouvr. cité, p. 738 :

Mon premier point sera qu'il faut déraisonner.
Celui qui ne sait pas, quand la brise étouffée
Soupire au fond du bois son tendre et long chagrin,
Sortir seul, au hasard, chantant quelque refrain,
Plus fou qu'Orphélia de romarin coiffée,
Plus étourdi qu'un page amoureux d'une lée,
Sur son chapeau cassé jouant du tambourin...
Grand homme, si l'on veut ; mais poète, non pas...

* * *

La nature est toujours disposée à s'allier aux désirs de l'homme : il semble qu'il y ait en elle, dit un critique, quelque chose qui répond à toutes les situations de notre âme, aux phases les plus diverses de nos passions, aux figures les plus insaisissables de nos rêves (1). Elle devient de ce fait triste ou mélancolique, selon l'humeur du poète.

Olivier s'est plu à développer successivement les sujets familiers à la poésie lyrique : chute des feuilles en automne, épouvantes inspirées par les nuits de décembre (2). Parfois il associe son affliction à ce cadre extérieur d'une manière spéciale, où l'on sent à nouveau l'influence de Vinet. Il voit qu'à certaines heures la nature est chagrine comme lui ; mais il n'y découvre pas une corrélation complète avec ses pensées, car, si le deuil hivernal se pare « d'une monotone teinture », il est « triste et funèbre en sa grandeur » (3), puisque la nature est vierge de toute faute et ne peut verser les pleurs du « coupable » : ne sens-tu pas

Que sa muette voix proclame et fait sentir
Qu'elle ignore le mal ? Qu'il est un repentir
Que ne connaissent point l'astre, ni la montagne,
Ni l'eau qui tourbillonne où le vent l'accompagne (4) ?

Au contraire, dans toutes les peines humaines, il y a la misère du « pécheur ». Et si les choses doivent disparaître comme lui, elles n'ont pas une fin tragique comme la sienne, car

...la flamme et la fleur, la poussière et l'oiseau,
Sans trouble d'avenir, se penchent au tombeau (5) ;

elles participent à la divine insouciance dont jouit tout ce qui se soumet sans révolte aux règles immuables de l'univers : en périssant,

(1) J. Hansen, *ouvr. cité*, p. 13.

(2) Cf. *Les deux Voix* : *Premières Journées d'hiver*, p. 23-27 ; *Tristesse*, p. 245-247 ; *Feuilles mortes*, p. 255-258 ; *Impressions d'Automne*, p. 337-340 ; *Les Chansons lointaines* : *La Nuit*, p. 75-80 ; *Chansons d'Hiver*, p. 300-310. — H. Durand, *Poésies : Les Pleurs du poète*, p. 71-72.

(3) *Les deux Voix*, p. 147, *La Jacinthe en hiver*.

(4) *Ibid.*, p. 147, A M. Sainte-Beuve.

(5) *Ibid.*

elles subissent les « immenses lois » d'après lesquelles la nature « crée et détruit » (1) ; c'est ce qui les décore d'une beauté sublime au moment même de leur anéantissement ; elles ne sont pas agitées par ce « délire d'orgueil » dont le poète croit souffrir, et dont il s'efforce vainement de s'évader. Il se rend compte que les êtres inférieurs réalisent parfaitement « l'ordre harmonieux ». Hélas ! pour lui, il n'en est pas ainsi, et cette constatation humiliante devient un remords pour la délicatesse de sa conscience.

*
* *

Le sentiment du « péché » suggère à Olivier d'effrayantes visions. Va-t-il donc se renfermer dans un stoïcisme farouche comme Alfred de Vigny, ou dans le pessimisme amer de M^{me} Ackermann ? Comme elle, proférera-t-il cette imprécation :

Sois maudite, ô marâtre, en tes œuvres immenses,
Oui, maudite à ta source et dans tes éléments,
Pour tous tes abandons, tes oublis, tes démenes,
Aussi pour tes avortements (2) ?

Comme l'auteur de *La Maison du berger*, prêterait-il à la nature une voix humaine qui lui proclame :

Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs, à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel de muets spectateurs (3) ?

Non, Olivier ne tombe pas dans ces exagérations ; disciple fidèle de Vinet, il doit croire au « jour de la grâce », qui apportera à son esprit tourmenté les « clartés pures » d'en haut (4). Maudire la création, c'eût été, à ses yeux, maudire l'œuvre de la divinité.

Devant ce qui semble le trahir, Juste Olivier manifeste de la résignation, mais à cette résignation se mêle parfois une teinte d'ironie, car il se souvient qu'un jour Sainte-Beuve lui écrivit :

(1) *Les deux Voix*, p. 96.

(2) *L'Homme à la nature* ; cf. A. Angellier, *Etude sur Robert Burns*. Paris, Hachette, 2 vol. in-8°, 1892, t. II, p. 379.

(3) Cité par A. Angellier, *ibid.*

(4) *Les deux Voix*, p. 102-103, *Epanchement*.

« L'ironie [est la] seule vérité après Dieu (1). » Il y joint un peu de la « raillerie qui ne rit pas » ; car cette raillerie exprime « quelque chose de plus saisissant que les larmes, de plus vrai que la gaieté, de plus attachant que l'esprit, de plus triste que la plainte » (2). Les hommes sont impuissants à modifier l'inexorable marche des événements ; la nature ne le peut pas davantage. Olivier développe cette pensée dans *Les Chansons lointaines*, qui sont l'écho douloureux de son existence pleine de déceptions, et jettent l'ombre du doute sur le mysticisme ardent des *Deux Voix*.

La nature semble, par instants, s'unir au poète dans le même « cri suivi d'un ris farouche » (3) ; tous deux entonnent la triste chanson de la vie sur le même air moqueur :

Tout est miné, rien ne résiste :
Partout un serpent sous le pié (4).

Le même sentiment est traduit dans les vers où Olivier fait dire au lutin :

Je ris de voir le chien se tordre
Vers sa queue, et la vouloir mordre,
Moi qui la tire, et vais toujours
Tournant, invisible, à rebours (5).

Un matin, le poète, « triste et folâtre », traverse un champ fleuri de bruyère ; il s'arrête devant un chêne, et voit un écureuil sauter sur les rameaux : le vif animal sonde le tronc creux et y découvre un vieux nid d'oiseaux, la mue d'une couleuvre, et, tout en bas, un petit ver qui ronge l'arbre vermoulu ; alors il s'écrie avec amertume :

O gloire vaine !
O vain labeur !
C'est du grand chêne,
C'est le vainqueur :
Le ver moqueur (6) !

(1) Cf. E. Rambert, *Notice biographique et littéraire*, dans les *Œuvres choisies*, *ouvr. cité*, t. 1^{er}, p. xciv.

(2) *Œuvres choisies*, t. 1^{er}, p. 239, *La Poésie populaire vaudoise*.

(3) *Les Chansons lointaines*, p. 144, *La Chanson des vivants et des morts*.

(4) *Ibid.*, p. 272, *Le Luth sauvage*.

(5) *Ibid.*, p. 280, *Le Servant*.

(6) *Ibid.*, p. 249, *L'Ecureuil*.

Autrefois, il croyait que la nature ignorait le mal ; se serait-il trompé ? Abattu par ce doute amer, il conclut :

Partout germe le mal ; la Mort, le mal suprême,
Serpent de l'univers, ronge le ciel même (1).

* * *

La nature est le mirage du cœur humain ; les romantiques vaudois le savent, lorsqu'ils éprouvent le besoin d'éterniser les jours heureux de leur vie, en prenant le lac, les forêts et les montagnes de leur pays natal pour confidentes de leurs impressions. Cette manière de mêler le monde visible à la sensibilité humaine plaît surtout à l'auteur des *Premières Méditations*.

On a dit que le *lamartinisme* « correspond à tout le côté sentimental de l'esprit romand » (2). M. Perrochon, dans son étude sur *Le Romantisme dans le canton de Vaud*, apporte un précieux témoignage à l'appui de cette assertion ; il écrit : [Les dames de Montreux], « qui allaient elles-mêmes effeuiller les vignes, emportaient, dans leur hotte, un volume de Lamartine et lisaient en dînant le *Lac* ou l'*Automne* » (3). A cet engouement général pour le poète de Milly, ni Olivier ni Monneron ne peuvent se soustraire ; mais en prétendant que la nature, moins sujette que le cœur humain à d'incessantes métamorphoses, garde frais et pur le souvenir des belles heures vécues auprès d'elle, ils ne font que répéter ce qui fut traduit d'une manière immortelle dans *Le Lac*. Tenter d'imiter ce chef-d'œuvre est maladroit, et on souffre d'entendre Olivier s'écrier :

Forêt amie, et vous, ô montagnes fidèles,
Quand me reposerai-je à l'ombre de vos ailes ?
Gardez l'image au moins de ma jeune saison !
Qu'elle vienne avec vous me luire à l'horizon (4) !

Il en est de même lorsqu'il arrache quelques confidences aux rives du petit lac de Saint-Bernard :

(1) *Les Chansons lointaines*, p. 87, *Lettre écrite de la Montagne*.

(2) *La Vie romantique au pays romand*, ouvr. cité, p. 11, *Préface* par M. G. de Reynold.

(3) *Revue historique vaudoise*, janvier 1928 ; tirage à part, Lausanne, Imprimerie de la Société suisse de publicité, 1928, p. 4.

(4) *Les deux Voirs*, p. 370, *Jeunesse*.

O flot grave et pensif ! redis-nous les paroles
Qu'à ton bord rocailleux vient jeter le passant (1) !

Ces vers ont un son creux, qu'on retrouve dans la phrase suivante, où le poète se fait suppliant : « O lacs des montagnes, si dormants et si frais, répétez-moi votre sourire (2) ! » Monneron tombe dans le même travers : il compose une *Elégie* de vingt et une strophes, et rend les sapins, l'onde et la lune complices de ses soupirs amoureux (3) ; l'inspiration et la forme sont calquées sur les plus belles envolées des *Méditations*.

* * *

La partie impersonnelle de l'œuvre poétique de Juste Olivier souligne l'importance qu'il attribue au goût de mêler les choses à la peinture du cœur humain.

Dans le poème *Les Campagnes*, il choisit les sites, les heures, les saisons, qui s'accordent le mieux à la douleur de son héroïne, jeune paysanne, atteinte d'un mal « qui se ramasse promptement » (4). On y remarque, entre autres, la douce et riante scène vue auprès du *Nant de l'Ayselet* (5), où la jeune fille, lasse des durs travaux agricoles, s'étend sur le gazon et sommeille. Un rapprochement unit le ruisseau et le repos de l'adolescente ; aux pieds de celle-ci

...le ruisseau lentement s'en allait,
Comme s'il eût tremblé qu'une marche écumeuse
Ne l'éloignât trop tôt de la belle dormeuse (6).

Répondant à l'appel du murmure de l'eau, un frêne, « en s'inclinant parfois », projette sur elle

Le voile fugitif de son ombre sereine,
Qui tremble au souffle d'un beau jour (7).

Malgré les caresses de la nature, la pauvre poitrinaire devient

(1) *Les deux Voix*, p. 235, *Le Saint-Bernard*.

(2) *Les Chansons lointaines*, p. 301, *Chansons d'Hiver*.

(3) *Poésies*, p. 150-154.

(4) *Les deux Voix*, p. 341-367, et *Les Chansons lointaines*, p. 527-558, avec quelques variantes de la première édition.

(5) *Les Chansons lointaines*, p. 532-538.

(6) *Ibid.*, p. 533.

(7) *Ibid.*, p. 527, *La Fleur dans les blés*.

craintive. Tout l'effraye, car elle discerne quelques sombres présages : elle regarde la cheminée, où le bois résineux flambe, se consume ; dans la crépitation joyeuse des flammes, elle entend une « chanson de mort » :

Le feu plaintif fait crier le bois vert.
Aux gais refrains tressaille la malade (1).

La malheureuse sait que les épis peuvent parfois trahir un secret, car les anciens du hameau le lui ont dit ; alors elle plonge sa tête dans la gerbe et disparaît sous le « morne tapis »,

... et les tiges penchées,
Par ce jour calme et chaud, s'étonnèrent de voir
Des gouttes humecter leurs pailles desséchées,
Sans que le ciel les fit pleuvoir (2).

Un paysage d'automne annonce sa fin à l'infortunée paysanne : les arbres se préparent à recevoir le « messenger de deuil » :

Partout les cerisiers rougissent leurs feuillages ;
Le hêtre prend la pourpre et le noyer jaunit,
Dévoilant à son faite un reste de vieux nid (3) ;

l'herbe « s'est résignée » ; en tombant, un gland « fait sonner un morceau de bois mort » : tout comme eux, la jeune agonisante doit s'incliner devant la destinée (4). Les choses prennent un air de compassion pour celle qu'on va enterrer : la terre « froide et sourde » et les Alpes aux « grands manteaux de neige » semblent avoir conscience de l'heure inéluctable ; se renfermant dans le silence, elles témoignent plus de respect à la trépassée que les personnes qui prennent part à ses funérailles (5). Un oiseau, se balançant au-dessus de la tombe fraîche, et les « livides cieux qu'aucun souffle n'allège », font la veillée funèbre, tandis que les « assistants », convoqués au « splendide festin », où la cave doit donner « le meilleur de son vin », font « quelques phrases faciles » sur la mort (6).

(1) *Les Chansons lointaines*, p. 539, *La Veillée*.

(2) *Ibid.*, p. 529, *La Fleur dans les blés*.

(3) *Ibid.*, p. 547, *Le Messenger*.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, p. 554-555, *Le Festin*.

(6) *Ibid.*

Cieux, montagnes, terre, oiseau, est-ce par « pitié franche ou vite consolée » qu'ils prennent le deuil ? Le poète n'ose plus répondre, car il constate que la neige vient effacer les traces des « tombeaux anciens » et de la « fosse nouvelle », couvrant « d'un linceul, toile bientôt filée », l'agreste nécropole (1). La nature demeure mystérieuse comme le cœur.

(1) *Les Chansons lointaines*, p. 557, *Le Festin*.

CHAPITRE VII

Le « chant » des choses et de l'âme ou la « vie universelle ».

Rechercher la nature pour les douceurs du sentiment, du silence et du rêve, lui prêter les orages des passions, l'amour, la tristesse, le doute et l'ironie, découvrir, entre elle et la vie intérieure, certaines correspondances, cela prouve que les romantiques vaudois aiment à vivre dans cet

Univers recréé par l'âme et les sens

que célèbre un poète moderne. C'est peut-être une manière de voir démontrée scientifiquement inexacte ; elle fut même qualifiée de « superstition naturelle du cœur humain » (1) ; mais, qu'importe ! Plus fort que le souci du réel est, chez Olivier et ses disciples, l'attrait du beau romantisme palpitant, plein de poésie et d'amertume.

Leur mode de sentir le monde visible implique une particularité, qu'on ne trouve guère dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau. « Aux jours des destins trop pesants », Saint-Preux avait goûté « l'amère volupté des impressions douces et tristes » (2), mais, au sein du pays de Vaud, où les couleurs claires se marient aux lignes calmes et paisibles, il n'a jamais pressenti une « âme mystérieuse » (3) : c'est à Olivier et à ses disciples que revient l'honneur de la révéler ; ils possèdent, à un haut degré, le « sens du mystère » (4), par l'intermédiaire duquel ils estiment pouvoir s'unir à la nature sans courir le risque d'être ses dupes.

(1) A. Angellier, *ouvr. cité*, t. II, p. 368.

(2) D. Mornet, *Le Romantisme en France au dix-huitième siècle, ouvr. cité*, p. 118. — Cf. P. Van Tieghem, *Ossian en France*. Thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, 1917, p. 210, *Le paysage ossianique*.

(3) *Ibid.*

(4) Cf. L. Mabilleau, *Victor Hugo*. Paris, Hachette, in-16, 10^e édit., 1930, p. 171.

Dans les livres de Juste et de ses amis, on sent l'influence d'Ossian, qui, le premier, révéla, dans la littérature moderne, la part du « mystère » contenue dans les phénomènes. Ce mystère, il l'a trouvé dans les scènes lugubres et sauvages des tempêtes, de la mer furieuse, dans les mugissements du vent, ou bien aux lueurs tremblantes et incertaines de la lune, aux vapeurs, à la brume, qui estompent les horizons. Les vers d'Olivier trahissent cet « ossianisme » :

Pâle comme un fantôme en son croissant douteux,
La lune, veuve encor de lumière et de feux,
Eleva, froide et terne, à côté du grand chêne,
Sa corne au flanc étroit que le jour souffre à peine (1).

A cette vue, il frissonne. Monneron veut s'enfuir dans les montagnes, où il aura pour « flambeaux »

Les murmurants mystères des abîmes voilés (2).

Le « pic géant », nu, indompté, irrité contre l'homme qui veut le vaincre, garde de « dangereux secrets » dans les échos qui l'entourent (3). Durand sait qu'aux murs du château de Chillon les vagues déferlent, chuchotant d'étranges choses (4).

Cependant, contrairement aux préromantiques, qui demandent aux paysages enveloppés de brouillards de satisfaire leur « appétit de mystère ou d'infini » (5), Olivier s'évertue à l'assouvir dans la sérénité des coins champêtres. Il sent que tout a une âme : il écoute religieusement la voix des « brises nocturnes » et celle de l'oiseau qui « chante sous les hêtres » ; il devine les « êtres incertains qui glissent dans les clairières » (6), et il tressaille d'un chaste émoi en percevant les « balsamiques soupirs » des fleurs (7), car sa sensibilité frémissante lui suggère cette pensée frêle : la rose peut souffrir, elle exhale une plainte qui, « sur les ailes du mystère », défie le pouvoir des sens (8).

(1) *Les deux Voix*, p. 163, *Dimanche d'Automne*.

(2) *Poésies*, p. 192, *A Madame ****.

(3) *Les deux Voix*, p. 302, *Le Muveran*.

(4) *Poésies*, p. 61, *Chillon*.

(5) Cf. A. Monglond, *ouvr. cité*, t. I^{er}, p. 128, *Le Paysage préromantique*.

(6) *Les deux Voix*, p. 73, *A mon Ami W. E...*

(7) *Ibid.*, p. 301, *Le Muveran*.

(8) *Ibid.*, p. 82, *La Fleur*.

* * *

Cette préférence met les romantiques vaudois en contact avec les palpitations de la vie universelle : en sentir la force secrète dans toutes ses manifestations fut leur grande passion. A cet égard, ils n'ont rien à envier aux admirateurs les plus enthousiastes de la nature que l'époque romantique a vu naître. Rambert leur rend ce témoignage : « Si Victor Hugo l'emporte par le déploiement d'un art plus puissant, Olivier a toujours quelque cri plus profond (1). »

Un « globe sans âme », selon le mot de Juste, n'existe que pour les « mornes esprits », qui ont l' « horreur de toute flamme » (2), et qui, par leur travail d'analyste, brisent les élans du cœur. Les choses ayant une vie diverse, il faut les saisir, par une sorte de compréhension intuitive, dans leurs rapports avec l'ensemble : le savant a beau sonder l' « onde et l'azur », « retourner son nid » (3), la vie lui échappe au fur et à mesure qu'il l'approche, l'œil et l'oreille ne pouvant atteindre que les phénomènes matériels, physiques et mécaniques ; il a besoin d'une faculté particulière pour entendre la « vivante parole » qui nourrit l'univers (4). La familiarité avec le « grand mystère » se cherche vainement au dehors. Dans l'effort pour le saisir, les sens jouent un rôle secondaire : il faut éveiller et exercer les vertus secrètes que chacun porte en soi, car

L'âme et l'amour ont un regard
Qui franchit mieux que l'hirondelle
L'espace ouvert de toute part (5).

Aux heures des « suaves visions », une force inconnue pénètre dans la sensibilité de Caroline Olivier et lui donne la certitude que l' « espace inhabité » n'est pas une « prison » où s'épuise « sans fruit la sève de la vie » (6).

(1) *Notice biographique et littéraire*, dans les *Œuvres choisies* de Juste Olivier, *ouvr. cité*, t. I^{er}, p. CLII.

(2) *Les Chansons lointaines*, p. 78-79, *La Nuit*.

(3) *Ibid.*, p. 162, *Les Poètes*.

(4) *Ibid.*, p. 159.

(5) *Ibid.*, p. 520-521, *Le Fou d'amour*.

(6) *Les deux Voix*, p. 152, *Poésie chrétienne*.

* * *

Ce qui frappe l'ouïe est particulièrement apte à transmettre les vibrations universelles : Diderot se rend compte de la puissance que l'oreille a sur l'âme (1) ; Sénancour remarque que c'est dans les sons que la nature a placé la plus forte expression du caractère romantique (2) ; puis, il fait cette observation : « C'est surtout la mélodie des sons qui, réunissant l'étendue sans limites à un mouvement sensible mais vague, donne à l'âme ce sentiment de l'infini qu'elle croit posséder en durée et en étendue (3). »

En préférant les sensations auditives aux autres, Olivier et ses disciples se rapprochent de la manière de sentir de leurs contemporains. Ils affirment ce penchant par les titres mêmes qu'ils donnent à leurs recueils de vers : *Les deux Voix*, *Les Chansons lointaines*. Des paysages entiers jaillissent sous leur plume comme un seul hymne ; la prédilection d'Olivier se manifeste clairement dans cette page : « La forêt se rangeait autour de la cascade demi-voilée. Les sapins y plongeaient leurs branches velues. Le hêtre et l'érable entrelaçaient à l'infini les flots de leur feuillage, cascade de ramée qui descend dans la plaine. Les grappes du cytise parfumaient le torrent. Toute la forêt était remplie de légers murmures, doucement cadencés. L'oiseau que nous avons connu, que nous avons aimé, sautillait de branche en branche, à petits cris joyeux. Le pivert heurtait à la porte d'écorce du Génie des arbres ; je ne sais quoi de sonore lui répondait. Ce concert de bruits, qui tous avaient quelque chose d'aimable et de doux, formait un chant d'une grâce infinie. De loin ou de près, il vous environnait comme l'air qu'on respire et le silence même le faisait entendre encore. Qu'il effleurât ou qu'il sillonnât mon âme, elle tressaillait, elle

(1) Cf. P. Trahard, *Les Maîtres de la sensibilité française au dix-huitième siècle*, ouvr. cité, t. II, p. 252.

(2) *Obermann*, édit. de 1804, t. I^{er}, p. 262.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 113. — Cf. G. Charlier, *ouvr. cité*, chap. VI, Le Sentiment de la nature chez les solitaires. — Dans le livre *La Psychologie du beau et de l'Art*, M. Pilo remarque que, de tous les sens, l'ouïe est « le plus récent et le plus exclusif chez les êtres supérieurs, celui auquel nous sommes redevables des impressions les plus profondes, les plus délicates et les plus vraiment humaines ». (Traduction Dietrich, Paris, Alcan, in-16, 1895, p. 10 ; cité par G. Charlier, p. 216.)

résonnait profondément. Mais nul de ces murmures ne plaisait à mon cœur autant que celui d'une petite feuille que ne ménageaient pas les vents. Elle rendait un son doux clair qui montait au ciel (1). »

Si les bruits violents agissent puissamment sur l'oreille de Victor Hugo (2), ce sont les « murmures doucement cadencés » qui arrivent le mieux à celle de Juste Olivier et correspondent à son élan vers l'insaisissable. Le premier retient du monde sonore ce qui manifeste la force, l'éclat, le fracas ; le second perçoit les sons mélodieux : plus ils semblent s'envoler dans un souffle imperceptible, plus il en jouit. Même dans le silence, il croit saisir une palpitation ; alors son âme s'éveille et devine une infinité de vibrations : elle répond au babil des fontaines, elle entend l'« appel harmonieux » du vent qui frôle les feuilles (3).

Mouvement continu soit de l'eau soit des haleines matinales, tonalités liées et fluides du chant des oiseaux, c'est ce qui charme le poète vaudois. Les bruits rauques, secs, stridents, sont-ils rebelles au rythme vital ? Ou bien, s'ils y participent, est-ce à un degré moindre ? Olivier paraît le dire.

Craquements des glaciers, avalanches soudaines,
Rocs à pas de géants descendant dans les moraines,
Ni le mugissement, lent et profond, des bois,
Ni le torrent qui fouette, en grondant, ses parois,
Rien n'étouffe le chant de la douce cascade
Qui, de sa haute source, et d'arcade en arcade,
Sur sa couche de marbre inclinée et dormant,
Laisse tomber un bruit fugitif et charmant (4).

Vagues qui clapotent, pentes se prolongeant en ondulations, brise embaumant les prairies, bosquets animés par les oiseaux, voilà ce qui trahit l'effort que fait la nature pour « parler ». On finit par penser que le mot propre à exprimer la vie est palpitations ; en ce sens, Olivier écrit :

J'aime à suivre le son qui murmure et qui fuit (5).

Il peint cet état d'esprit en décrivant un paysage perdu dans la

(1) *Les Chansons lointaines*, p. 300-301, *Chansons d'Hiver*.

(2) Cf. L. Mabillean, *ouvr. cité*, chap. iv, *Les Mouvements et les sons*, p. 136-144.

(3) *Les deux Voix*, p. 257, *Feuilles mortes*.

(4) *Ibid.*, p. 61, *A Caroline R...*

(5) *Ibid.*, p. 107, *La Cloche du soir*.

fraîche solitude des montagnes natales : « Une brise délicieuse baigne ses ailes dans l'eau profonde et bleue du lac... et les parfume en jouant avec les gazons des pâturages inclinés... Parfaitement pure et nette, l'eau repose son azur foncé sur un lit de noirs cailloux. Des lames argentées détachent leurs écailles sur ce liquide acier : elles résonnent doucement autour des fleurs joyeuses, qui s'inclinent et se balancent, comme la tête d'un enfant vers la lèvre de sa mère. Les pentes vertes, légèrement entremêlées du gris des rochers, se prolongent en ondulant vers leurs sommets aigus, semblables à des tentes qui tremblent encore au moment où on vient de les dresser pour le soir. Des mille haies gazouillant entre deux mottes fleuries sort un murmure harmonieux. Ces bruits paisibles qui, s'entrelaçant comme des clochettes sans nombre, se mêlent à celles des troupeaux paissants sur le bord ; ces flots qui nous arrivent aussi purs qu'un souffle, et ces ondes suaves de la brise, toute cette amoureuse et mélodieuse vie nous tient un bien doux langage, et, pendant que nous sommes couchés à demi, les pieds pendants sur les eaux, n'est-ce pas elle qui nous dit et nous répète : ô jeunesse ! ô matin ! ô printemps ! (1) ? »

* * *

L'attrait des bruits légers, des mélodies douces et vagues entraîne les romantiques vaudois à voir les choses sous un aspect particulier, où se mêlent le réel et le songe, et, sans effort, ils arrivent au comble du lyrisme.

Dans la préface des *Voix intérieures*, Victor Hugo donne aux lecteurs ce judicieux avertissement : « La Porcia de Shakespeare parle quelque part de cette *musique que tout homme a en soi* ; « Malheur, dit-elle, à qui ne l'entend pas (2) ! » Diderot estime que « le vrai type de la mélodie est au fond du cœur » (3). Or, Olivier et ses disciples, dans leurs écrits, ne font-ils pas écho à cette pensée quand ils relèvent les beautés du « chant de l'âme » (4) et de l'« idéale musique en nos cœurs répandue » (5) ? Ils les attribuent

(1) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 175-176.

(2) Edition Ollendorf, Paris, in-8°, 1906.

(3) P. Trahard, *Les Maîtres de la sensibilité française au dix-huitième siècle*, ouvr. cité, t. II, p. 250.

(4) *Les Chansons lointaines*, p. 307, *Chansons d'Hiver*.

(5) Monneron, *Poésies*, p. 123, A. M. Olivier.

au rythme complexe de la force naturelle, qui se communique aux hommes comme aux choses. Monneron, désireux d'éprouver le vertige des hautes montagnes, fait dire à l' « esprit de la nature » :

Ne vous disais-je pas qu'un barde a nos amours,
Qu'au chant de la nature il s'attendrit toujours,
Que toute poésie est un pacte avec elle,
Et que, chez nous, son âme y resterait fidèle (1) ?

A son tour, Olivier offre cette image annonciatrice :

Des hauts cieux, voilés d'azur,
Il vient un chant vague et pur (2).

Il faut y chercher autre chose qu'un symbole poétique usé. Ces tournures de langage ne procèdent-elles pas du constant souci qu'ont les poètes de jeter un regard sur la structure intérieure de la nature ? Soulevés par l'imagination et le lyrisme, ils pressentent l'existence de forces vives qui régissent les mouvements apparents des êtres. Aimant passionnément la musique, ils traduisent ce jeu des agents moteurs infiniment petits et puissants par le mot *harmonie*, cher à Bernardin de Saint-Pierre et à Lamartine ; celui-ci désigne ainsi les centres d'énergie qui portent l'empreinte vitale, et celui-là, « l'accord organique et les convenances réciproques des éléments » (3). Les romantiques vaudois confondent le sens de ces deux interprétations, auxquelles ils donnent une signification tantôt mécaniste, tantôt vitaliste mêlée de spiritualisme.

L'existence des « harmonies » ne se révèle qu'à ceux qui ont le cœur pur. Joubert conçoit ainsi le romantisme intérieur, mais il ajoute que c'est par l'effort constant vers le mieux que l'homme arrive à vaincre ses passions, malgré les orages intérieurs qui le secouent, et qu'ainsi il réalise cette unité de l'être rêvée par les

(1) *Poésies*, p. 121, *Les Alpes*.

(2) *Les deux Voix*, p. 287, *Chant de Paix*.

(3) Cf. J. Hansen, *ouvr. cité*, p. 48 : « Pour Lamartine le mot *harmonie* ne conserve rien de la signification abstraite que lui donne Bernardin ; il ne s'agit pas de l'accord organique et des convenances réciproques des éléments, mais de la cadence mélodieuse et du rythme musical qui préside à la vie de tous les êtres. » Puis il cite cette strophe :

*Une âme mélodieuse
Anime tout l'univers ;
Chaque être a son harmonie,
Chaque élément ses concerts.*

(*Harmonies poétiques, Désir.*)

romantiques (1). Monneron déplore la marche des années qui l'éloigne fatalement du berceau et dépose en lui l'amer souvenir du sort heureux et toujours envié de l'enfance, car

La nature avec lui secrètement unie,
De tout lui fait sentir l'idée et l'harmonie (2).

Juste Olivier, aspirant à élever son regard au-dessus des formes matérielles, ne manque pas de découvrir, dans le spectacle du monde extérieur, l'activité des « puissances de l'être ». Elles paraissent avancer dans le « temps » pour accomplir une œuvre infinie (3) ; elles dispensent leur fécondité à la terre qui

...plus ardemment soupire,
Et devient mère au sein du tourbillon (4) ;

elles communiquent leur force au grave élan des vents, au bruissement sonore des ondes, au « choc dont retentit le bord » (5), et répandent un air de splendeur et un « luxe de vie » sur toutes choses (6). Le matin, elles semblent chasser des sommets les ombres et jeter des « gerbes de flamme rose dans l'air pur » (7) ; aux heures chaudes, un « frémissement confus de lumière » irradie le moindre arbrisseau (8). Olivier se rappelle les heures où ces énergies secrètes ont remué la surface du lac de Genève :

J'ai vu le soir tomber, dernier sourire
Que le soleil à ton sein qui respire
Laisse en fuyant ; et je t'ai vu rougir
Comme la rose, et d'amour t'embellir (9).

S'il aime à contempler la nuit silencieuse, c'est que

Toujours un souffle inspirateur
Couve sous ses feux taciturnes :
Toujours un esprit créateur
Erre et chante aux brises nocturnes (10).

(1) Cf. A. Monglond, *ouvr. cité*, t. II, p. 488. (Chap. VII, *La Guérison de l'Âme sensible*.)

(2) *Poésies*, p. 156, *La Foi d'enfance*.

(3) *Les deux Voix*, p. 198, A. M. Vinet.

(4) *Les Chansons lointaines*, p. 217, *Pardonnons-nous*.

(5) *Les deux Voix*, p. 210, *Le Léman*.

(6) *Ibid.*, p. 320, ***.

(7) *Les Chansons lointaines*, p. 213, *La grande Aurore*.

(8) *Ibid.*, p. 537, *Les Campagnes*.

(9) *Les deux Voix*, p. 210, *Le Léman*.

(10) *Les Chansons lointaines*, p. 77, *La Nuit*.

La nature luxuriante est l'œuvre des forces cachées, qui animent le repli le plus ignoré de la terre ; elles versent partout le « charme », l' « enchantement ». Le lac de Genève, « toujours grand, toujours beau », reçoit d'elles sa « grâce fascinante et suprême » (1). Les ténèbres se parent de « pures voluptés », et tel paysage alpestre paraît, aux yeux de Durand, un « Eden enchanteur », où il se trouve transporté par « quelque magie » (2).

« L'âme mélodieuse » de la nature fait monter au cœur des romantiques vaudois le sentiment respectueux de la solennité des choses : « sublimes » sont les heures, le vent, qui « sur la colline roule en fureur sa voix » (3), le « sapin exilé »

N'aimant que l'aigle de l'abîme,
Le soleil, la neige et les cieux (4).

A mesure que s'éteint le jour, un « souffle de recueillement » passe dans la vallée du Rhône (5) ; les « sombres voiles » de la nuit apportent l' « oubli » (6), et, sur les hauteurs glacées des Diablerets, s'étend le « silence solennel » (7).

Issues du même principe d'existence, les « puissances de l'être » transmettent aux sens l' « amour » et la « joie » : amoureux est le « chant qui descend des collines », la « douce haleine du soir », porteuse de songes ; amoureux, le clapotis des vagues frissonnant de lumière « au baiser du soleil » (8). Monneron communie dans cette admiration : il a vu les Alpes et les « cieux » s'entretenir au loin « d'un mutuel amour » (9).

A de certains moments, la terre paraît en fête ; alors ressentant le bonheur exaltant des choses, Olivier s'écrie :

Nature et vie ! ô joie immense !
Les fleurs ombragent le chemin ;
Un plaisir fuit, l'autre commence ;
La terre n'est qu'un grand festin (10).

(1) *Les deux Voix*, p. 210, *Le Léman*.

(2) *Poésies*, p. 45, *Le Lac Léman*.

(3) *Les deux Voix*, p. 157, *La Voix du vent*.

(4) *Ibid.*, p. 126, *Le Sapin*.

(5) *Œuvres choisies*, t. 1^{er}, p. 179.

(6) *Les deux Voix*, p. 263, *Le Poète suisse*.

(7) *Œuvres choisies*, t. 1^{er}, p. 177.

(8) *Les deux Voix*, p. 337, *Impressions d'Automne*.

(9) *Poésies*, p. 192, *A Madame ****.

(10) *Les Chansons lointaines*, p. 215, *La grande Aurore*.

* * *

Allégresse du monde extérieur et du monde intérieur, voilà ce que l'analyse démontre. Ne s'est-elle pas égarée ? Le romantisme ne consiste-t-il pas en soupirs oppressés, en gémissements, en alarmes ? Ses adeptes n'ont-ils pas tous la nostalgie de l'éternité ? D'où vient ce contraste ? De deux raisons : d'abord, du sentiment religieux, puis de l'expérience poétique. Alternativement, l'un l'emporte sur l'autre, et l'artiste obtient ainsi des effets opposés. Le sentiment religieux, chez Olivier, est hanté par la crainte du péché, ce qui paralyse son chant intérieur et le maintient dans la tristesse, celle-ci le jetant à genoux devant le crucifix où couve une espérance tremblante. L'expérience poétique revêt pour lui un caractère bienfaisant, agit sur son tempérament timide par la confiance, source de tout progrès. Alors il sent qu'il ne faut pas s'approcher avec appréhension de la nature, car on ne peut y puiser que ce qu'on trouve en soi-même.

Qui met tout en doute pense au moins que son acte est légitime : il est naturel à l'homme de croire à quelque chose. Donc, quel que soit son mobile, la douleur ou le plaisir, le sage cède magnaniment

...à l'effort éternel

De la beauté qui cherche à s'exprimer pour vivre (1).

Dans cet abandon, Olivier a déployé une force qui l'enchanter et le libère de lui-même ; il en parle dans la page où il traduit ses impressions à la vue du château de Chillon : « Quelle perfection ! Quelle pureté de lignes et quelle suavité d'harmonie ! Ah ! disons tout : quelle beauté bien-aimée ! Dans ce golfe que l'on dirait échappé du lac comme une pensée d'amour, dans ce manoir éclos du sein des ondes avec ses tours dentelées, feuilles épanouies d'une noble fleur, dans cet embrassement des montagnes et ces aiguilles blanches ou roses qui les tiennent enlacées, *il y a quelque chose qui vous arrête, vous ravit à soi, et, pour achever l'enchantement, vous force à l'aimer* (2). »

(1) Cf. P. Trahard, *Le Cycle des chimères*, ouvr. cité, p. 157, Florence.

(2) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 305 ; la fin de la phrase n'est pas soulignée dans le texte.

CHAPITRE VIII

La « mystérieuse sympathie ».

Traitant de la « guérison de l'âme sensible », M. Monglond a essayé de démontrer que le vrai romantisme tend à abolir le *moi* encombrant, en le purifiant (1). Plus l'homme se détache de lui-même, plus il s'apparente à la meilleure nature ; c'est à quoi Diderot a peut-être pensé lorsqu'il s'écrie : « Nous sommes l'univers entier (2) ! »

Or cette expérience intérieure est ignorée de celui qui s'efforce de réduire la vie de l'âme à un « clair mécanisme » (3), car il la rend stérile en voulant simplifier une chose complexe ; mais il la développe au fur et à mesure qu'il arrive à saisir et à produire au dehors les forces secrètes qui le conduisent. Vinet partage cette opinion ; il souligne que la « vraie source du talent descriptif n'est autre qu'une communion mystérieuse de l'âme avec la nature intime de la vie universelle, je ne sais quelle sympathie qui fait retentir en nous tous ses phénomènes » (4). En effet, l'idée que les romantiques vaudois se font du « chant des choses et de l'âme » devrait être considérée comme une fiction émanée d'un monde imaginaire, si l'on ne tenait pas compte de cette « mystérieuse sympathie » qui, pour leur maître et pour eux, devient une réalité profondément sentie.

Rien n'était susceptible de les unir plus étroitement au romantisme que ce sentiment nouveau ; ensemble, ils s'appliquent à l'exprimer. Durand associe sa pensée à celle de Lamartine en

(1) *Ouvr. cité*, t. II, p. 488.

(2) *Œuvres complètes* de Diderot, édit. J. Assézat. Paris, Garnier, 20 vol. in-8°, 1875, t. XVIII, p. 224.

(3) La formule est de M. Monglond, *ouvr. cité*, t. II, p. 447.

(4) *Le Semeur*, 13 mai 1835, Paris-Lausanne ; cf. aussi Alexandre Vinet, *Recueil d'articles et d'essais divers publiés d'après les éditions originales et les manuscrits*, par Henri Perrochon. Lausanne, Payot, in-8°, 1932, p. 104-114.

disant que l'amour a, pour parler aux cœurs, une « indicible voix » (1); il croit timidement que l'âme a des « chaînes secrètes », et que

De la sympathie il est pour nous des lois (2).

Tel est le langage de tous les amants, telle est la conviction d'Olivier et de Monneron, épris de la splendeur du pays natal. Pour celui-ci, la « sympathie » semble être l'« esprit » même de la nature, qui, de temps à autre, vient ranimer « l'âme qui sommeille », en l'épanouissant d'un « amour infini » (3). Quant à Olivier, à la suite d'une méditation sur la subtile correspondance des parfums et du souvenir, il se demande si la « sympathie » est soumise aux lois destructrices qui régissent la création, ou si elle est revêtue d'un caractère immortel :

Mystérieuse sympathie
Des parfums et du souvenir,
De notre âme fais-tu partie ?
Dois-tu, par la mort engloutie,
Quitter notre saint avenir ?

Est-il une de ces puissances,
Une de ces intelligences
Dont brille notre être ici-bas,
.....
Ou bien, au lieu de se dissoudre,
Avec nous vont-elles s'absoudre
Sous la croix qui ne périt pas (4) ?

Peut-être les sons ont-ils aussi la vertu de réveiller en nous des « voix indéfinies », qui, à leur tour, communiquent leurs vibrations aux « harmonies » dont résonne le « monde des cieux » (5) : M^{me} Olivier ose croire qu'aux forces étrangères de l'espace les choses ne résistent pas :

(1) *Poésies*, p. 53. Cf. Lamartine, *Les premières Méditations*, Dieu.

Dieu fit pour les esprits deux langages divers :
En sons articulés l'un vole dans les airs ;
.....
L'autre, éternel, sublime, universel, immense,
Est le langage inné de toute intelligence.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 104, *Les Alpes*.

(4) *Les deux Voix*, p. 148-149, *La Jacinthe en hiver*.

(5) *Ibid.*, p. 149.

Qui sait quelle haleine bénie,
Ou quelle enivrante harmonie

berce parfois les sapins dans leur sommeil (1) !

Si les romantiques vaudois restent dans le vague en ce qui concerne la nature intime des puissances sympathiques, ils précisent l'action qu'elles exercent sur les cœurs. Du haut des sommets jurassiens, Olivier contemple les Alpes : alors il sent une vertu envahir son âme et l'entraîner avec elle dans l'immense univers : « Nous voici, déclare-t-il, comme des oiseaux que l'espace attire, et qui, longtemps penchés sur lui, ouvrant et retenant leurs ailes, s'y précipitent enfin, hautes retraites, bleus abîmes (2) ! » Il éprouve le même sentiment à la faveur d'une nuit lumineuse, sur le lac de Genève, se laissant aller au gré de sa barque et des ondes : « O nuit suave et brillante, ô pure douceur du lac caressant, haleines embaumées, harmonieux silence où la nature et les âmes se parlent sans bruit, vous comblez nos cœurs plus satisfaits que de la réalité d'un songe (3) ! » Couché dans l'herbe, les yeux tournés vers le ciel, il rêve de s'unir au croissant lunaire,

...astre pur qui monte à l'horizon,
Qui me sourit comme un œil vif et tendre
Et cherche, ici, le mien dans le gazon (4).

Le regard fraternel des « scintillantes étoiles » se mêle au sien et lui fait éprouver le doux émoi de la sympathie universelle ; dans un désir éperdu de son être extasié, il voudrait les atteindre, et, de concert,

Sur le front blanc des roches mi-voilées,
Nous glisserions balancés mollement ;
Puis, envolés au fond du firmament,
Baignant nos feux aux grands lacs des vallées,

D'un seul rayon, anneau mystérieux,
Nous unirions et la terre et les cieux (5).

Il s'exalte à la vue des torrents qui se précipitent du glacier des Diablerets dans la vallée du Rhône : « Ah ! si je pouvais, dit l'âme

(1) *Les deux Voix*, p. 128, *Le Sapin*.

(2) *Œuvres choisies*, t. 1^{er}, p. 172.

(3) *Ibid.*, t. 1^{er}, p. 180.

(4) *Les deux Voix*, p. 264, *Le Poète suisse*.

(5) *Ibid.*, p. 264.

qui cherche des ailes, si je pouvais descendre la montagne comme une cascade, m'élancer, glisser, bondir et m'envoler en poussière (1) ! » Enfin, il écrit qu'au souffle printanier son « âme languissante » a plié comme un jonc (2). Elle a été en proie aux « élans secrets » : témoin cette strophe où il conte l'expérience d'une heure sacrée, faite sur le rivage du lac de Genève, auquel il s'adresse ainsi :

Ah ! quand d'un mont que le ciel favorise,
Sous les reflets de la lune surprise,
Je contemplais tes changeantes couleurs,
Parfois j'ai cru sentir ton âme, ailleurs,
Porter la mienne, à son vol entraînée ;
J'ai cru te voir gonfler tes eaux sans bruit,
Et m'élevant dans la paix de la nuit,
Quitter la terre et remplir la nuée (3).

De son côté, Monneron fait dire au « chasseur » que le « sublime élan », entraînement passionné dont l'âme est saisie par instants, est un don prodigué aux mortels par « l'esprit de la nature » : il faut le recevoir avec reconnaissance (4).

Ce mode de sentir diffère de celui qu'éprouvent d'autres poètes lyriques, Shelley par exemple, en ce que le « délire sacré » y est presque absent. Le poète anglais, qui, lui aussi, a vécu sur le bord du Léman, se laisse dominer par la rêverie, plongeant son être entier dans une paresse voluptueuse : il lui arrive de s'identifier avec les choses, de sentir qu'il est une force même de la nature dépourvue d'existence individuelle. Ainsi il dit au vent d'ouest qui secoue les arbres du sol natal : « Sois, ô esprit farouche, mon propre esprit, sois moi-même, ô impétueux (5) ! » Il est exceptionnel qu'Olivier s'abîme dans l'inertie intellectuelle et désire disparaître dans les

(1) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 174.

(2) *Les deux Voix*, p. 245-246, *Tristesse*.

(3) *Ibid.*, p. 211, *Le Léman*.

(4) *Poésies*, p. 114, *Les Alpes*.

(5) Cf. A. Angellier, *ouvr. cité*, t. II, p. 380-381. — Il paraît que ce critique se livre lui-même à un délire poétique lorsqu'il écrit que « l'âme (de Shelley) est descendue plus bas que les existences déjà individualisées des plantes ou des animaux ; la folie aérienne de l'alouette ou la tristesse pensive de la plante sensitive sont encore trop concrètes. Elle a pénétré jusqu'aux existences plus vagues, plus diffuses, plus rudimentaires. Elle est redevenue primitive, antérieure à toute forme, elle s'est faite semblable aux éléments... Elle a été le crépuscule, la nuit, l'éclair, la neige que les rayons des étoiles bleuissent sur les sommets silencieux des monts », etc. (*Ibid.*).

enfoncements des glaciers « sans y laisser de trace » (1). Ordinairement, son âme reste étrangère aux mille métamorphoses rêvées par Shelley. C'est qu'il voue, d'un cœur partagé, un culte à la vie et à la beauté : il craint de s'évader de l'« ordre harmonieux » en s'aimant éperdument dans les choses ; il appréhende d'offenser ainsi le Dieu de sa foi. Pour tout concilier, il imagine une union avec la nature, qui ne gênerait pas son égotisme chrétien ; en voici la curieuse expression poétique :

Ah ! puissé-je une fois, puissé-je une heure encore,
Quand le jour lentement, tristement s'évapore,
Que tout remonte aux cieux, et les élans secrets,
Et les soupirs de l'âme, et le chant des forêts,
Et le parfum des fleurs, et le pourpre des cimes,
Qui vient de réjouir un moment les abîmes,
Et l'opale et l'azur de l'occident vermeil,
Et le flottant nuage à la rose pareil ;
Ah ! puissé-je, en un coin, près d'une eau solitaire,
Me replonger au fond de l'infini mystère,
Vivre non plus des sens, mais vivre au sein de tout,
Gravir le seuil du monde, et m'y sentir debout (2) !

Juste Olivier demande au transport de l'âme de le faire pénétrer au cœur de la nature, non pas pour s'oublier complètement, car cela impliquerait le désordre des appétits sensuels, mais pour se soustraire aux influences hostiles du dehors et participer à l'allégresse universelle, sans que la sensualité s'y mêle.

*
* * *

Les dons spontanés de la « sympathie » font goûter à l'homme une jouissance rare. Il est à craindre que le désir de la renouveler l'empêche de distinguer ce qui s'opère naturellement dans l'âme d'avec ce que le souvenir des minutes précieuses y laisse. Par un effort de volonté, il peut évoquer les réminiscences qu'elles lui suggèrent, mais il ne réussira jamais à suspendre la marche de l'émotion même pour la posséder arbitrairement, les vertus sympathiques agissant librement. Ce manque de contrôle a éloigné les romantiques vaudois des vraies sources de la sensibilité : ils finissent par se complaire dans une création mi-réelle, mi-chimérique, issue de leur imagination.

(1) *Les deux Voix*, p. 338, *Impressions d'Automne*.

(2) *Ibid.*, p. 371, *Jeunesse*.

Ainsi, aimant à songer aux forces naturelles, ils leur attribuent des modes d'existence qu'elles n'ont pas. Olivier croit à un « génie » ou à une infinité de « lutins » différents les uns des autres, se mêlant aux éléments et aux actions humaines :

Un génie est caché dans tous ces lieux que j'aime,
Jusqu'au jour fortuné qui le dévoilera.
.....
Jadis, on le voyait errer de cime en cime,
Depuis, abandonnant sa demeure sublime,
Il dort dans quelque grotte au penchant d'un abîme (1) ;

il habite parmi les torrents et les « forêts plaintives » des montagnes ; « il ne faut ni un esprit vulgaire, ni un petit effort... », pour se dresser devant lui, « pour le soumettre à sa pensée et se l'approprier » (2). Lui arracher son secret, en être l'interprète, toujours docile et fidèle, tel est le constant souci du poète vaudois ; il dit : « J'ai cherché obstinément ce génie et tâché de le faire parler (3). »

Aux heures d'exaltation succèdent des jours où Olivier recouvre son sang-froid. Alors, instinctivement, il essaie de dépouiller sa pensée de ce qu'elle a de superstitieux, ou d'in vraisemblable ; substituant au « Sylphe » des puissances dépourvues d'individualité, il plaide ardemment la théorie des « mystérieuses influences de la terre sur l'homme » (4).

Comme plusieurs de leurs contemporains (5), les romantiques vaudois croient que la nature extérieure agit sur eux par des voies secrètes. Ne s'en rendent-ils pas compte d'une manière particulière lorsqu'ils sont éloignés du pays natal ? Ils n'échappent pas au charme douloureux des lieux qu'ils ne voient plus. En 1839, Durand fit des études en Allemagne, et subit les atteintes de la nostalgie. Pour soulager son cœur malade, il chante une romance de Millevoie, en remplaçant les mots « gens de la chaumière » par « gens de ma patrie ». Il entrevoit la cause de cette souffrance : « Ce n'est pas le mal du pays, au moins, je vous le jure ; ou si ce l'est, ce ne l'est qu'indirectement », écrit-il à ses parents (6). On sent, dans ces

(1) *Œuvres choisies*, t. II, p. 7-8, *Le Canton de Vaud*.

(2) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 144.

(3) *Ibid.*, t. I^{er}, p. iv, E. Rambert, *Notice biographique et littéraire*.

(4) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 168.

(5) Cf. H. Bochet, *ouvr. cité*, p. 109, *Les Ecrivains et les œuvres romantiques*.

(6) *Poésies*, p. 139.

lignes, un accent de légère humiliation. Juste Olivier éprouve le même amer frisson, en évoquant le lac de Genève dans le poème *L'Absent*, composé durant un séjour à Neuchâtel ; il révèle l'état de son « âme éperdue » : le lac lointain obsède sa pensée et la rend captive :

Entre les monts, beau lac, toi qui reposes,
Calme et brillant, tu m'apparais ici !
.....

Est-ce, ô Léman, est-ce ta voix, hélas !
Qui tout à coup murmure à mon oreille :
Chez nous c'est fête, et l'on ne t'y voit pas (1) ?

La prosopopée est un procédé souvent employé par Olivier pour exprimer son lyrisme ; mais il est permis de craindre qu'il soit le jeu de son imagination. Il a de la peine à discerner les perceptions vraies des perceptions fictives ; il doit faire un effort constant pour ne pas céder à l'entraînement et perdre ainsi l'équilibre entre le monde des sens et les bouillonnements intérieurs de son *moi* passionné. N'est-ce pas cette appréhension qui lui fait dire :

Mais, si l'écho que la grotte prolonge,
Te laisse ouïr des sons demi formés,
N'approche point ! crains le pouvoir du songe,
Qui fait mourir pour des monts trop aimés.

De ce simple air la puissante magie
Peut éveiller un souvenir fatal,
Dans le lointain perdant son énergie,
Qu'il te rappelle un chant du sol natal (2) ?

En l'occurrence, il voit clair malgré lui. Il sait que le mal dont il souffre ne procède pas des « mystérieuses influences » du dehors ; il sent que la cause véritable en est « le songe qui fait mourir ». Mais il ne paraît pas jouir pleinement de cette lumière, car un certain respect l'arrête, de sorte qu'il n'ose formuler un jugement avisé sur ce que Vinet a nommé l'inspiration (3).

(1) *Les deux Voix*, p. 282.

(2) *Ibid.*, p. 113-114.

(3) Voici comment Vinet décrit l'inspiration : « Il y a des moments mystérieux, (où l'homme) dit plus qu'il ne sait, où il fait plus qu'il ne peut, où il devient plus qu'il n'est, où il cesse de se comprendre, où il se prend à respecter, non pas en lui-même, mais dans la parole qu'il vient de prononcer, ou dans l'acte qu'il vient d'accomplir, où, peut-être, il a peur de la hauteur imprévue où cet élan l'a placé, parce qu'il sait bien que sa propre force ne saurait l'y

* * *

Cette impression prend corps lorsqu'on entend Olivier s'exprimer ainsi : « Qu'on ne nie point ces mystérieuses influences de la terre sur l'homme, ni les affinités qui les lient, ou qu'on explique comment il se fait que l'homme et la terre se ressemblent toujours (1). » Avec une partie de ses contemporains, il admet donc fermement que le sol recèle des forces qui auraient un caractère moral, qu'elles communiquent d'abord au paysage, ensuite aux habitants. Pour les sonder, il revient aux analogies empruntées à la vie. Voici une page où il s'efforce de dégager cet « élément moral » des montagnes vaudoises : « Les Alpes sont debout, la tête haute ; elles se dressent sur leurs pieds rapides et chevauchent au loin la terre. Auprès d'elles, le Jura semble assis, ou, s'il se lève, il marche paisiblement, sans fracas et sans bonds, pour fournir sa carrière d'une façon gracieuse et courtoise, mais sans éclat sublime. Il se présente avec simplicité, se distingue avec clarté et une sorte de prudence. Rien d'inattendu, d'exubérant, de folâtre, de magnifiquement inutile, comme celles que nous lui comparons. Au contraire, un maintien bien réglé, une austérité calme et digne, même un peu sombre ; un air morne et froid... La blanche neige rend les Alpes joyeuses ; c'est leur manteau virginal, brodé de vert et d'azur. Quand le matin, pour elles, a devancé le jour, elles semblent chanter gaîment leur réveil et leur jeunesse ; un hymne de lumière flotte en haut sur leurs têtes, et se répète en échos de joie et d'amour dans les cœurs des mortels. Le soir elles fument comme l'encens, et, s'inclinant sous le ciel qui se ferme, elles offrent alors je ne sais quelle attrayante image de prière et de mélancolie. De loin, le Jura écoute comme un songeur qui poursuit son chemin, il s'enfonce dans les ténèbres (2). »

Personne n'a poussé plus loin ce talent d'interprétation et de

soutenir. » Cf. A. Vinet, *Etudes sur la Littérature française au dix-neuvième siècle*. Paris, Fischbacher, 1849-1851, t. II, p. 319. — Il faut distinguer le respect qui consiste dans la crainte de l'inconnu et le respect qui résulte de l'admiration de la chose comprise ; le premier précède l'analyse, le second la suit.

(1) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 168.

(2) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 141-142.

personnification de la nature. C'est l'avis de Rambert : « A force de se dresser devant nous, dit-il, les objets prennent un air de spectres, de fantômes, et l'on finit par soupirer après un paysage qui ne soit qu'un paysage et ne vous poursuive pas de ses regards (1). »

Or, il reste à déterminer quelle valeur il faut attribuer à l'explication du monde extérieur par les analogies dont se sert l'écrivain : traduisent-elles le paysage tel qu'il est ? Ou seulement tel que l'auteur le sent ? Olivier prétend que l'« âme » doit être partout, sinon, affirme-t-il, « on peut douter qu'elle ne soit nulle part » (2). Cette assertion est due à celui qui, accablé d'une surabondance de vie, se livre à la contemplation habituelle des choses : illusion d'autant plus difficile à abandonner qu'elle flatte l'amour-propre, car personne n'aime à répudier les croyances liées à de chers souvenirs. Un poète contemporain a admirablement analysé cet état d'esprit lorsqu'il écrit :

...à l'ombre des javelles
On entend la pensée, on suit le rêve, on croit.

Cependant, M. Angellier blâmerait cette proposition en soutenant qu'il y a un « anthropomorphisme inévitable », « une catégorie par laquelle passent toutes nos notions », et qu'on serait autorisé à l'employer « pour traduire les relations des choses avec nous » (3). Cela dit, il est sage d'examiner le problème sous son vrai jour, et non pas de le poser à rebours. Il s'agit des relations de l'homme avec le monde extérieur, et non pas des relations du monde extérieur avec l'homme. On ne peut pas s'écarter raisonnablement de cette base. Le point de départ est toujours l'homme : il consume son énergie en alimentant sa sensibilité, ce qui le rend susceptible de communier sympathiquement, au dehors et au dedans, avec la matière et l'esprit. D'instinct, il se mêle à toute connaissance ; c'est pourquoi Rousseau a pu dire avec finesse : « C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la nature ; pour le voir, il faut le sentir (4). » L'aveu de Jean-Jacques, qui ne manque pas de franchise, est complété par ce mot profond de Diderot : « Les

(1) *Notice biographique et littéraire*, dans les *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. LXXVII-LXXVIII.

(2) *Ibid.*, p. LXXVI.

(3) Cf. A. Angellier, *Etude sur Burns*, *ouvr. cité*, t. II, p. 374.

(4) *Œuvres de Rousseau*. Paris, Hachette, 13 vol. in-12, 1902, t. II, p. 139.

choses ne sont rien en elles-mêmes. Elles n'ont ni douceur ni amertume réelles : ce qui les fait ce qu'elles sont, c'est notre âme (1)... »

Toutefois, il serait douloureux de discuter les conceptions d'Olivier à ce sujet, car il a gardé fidèlement sa conviction toute sa vie. De plus, il est sincère en affirmant qu'un paysage a une expression qui lui est propre, et qu'il coopère ainsi lentement à l'éducation de l'homme. Il développe sa pensée ; la voici : le Jura présente une « ligne uniforme » et des « vallées plates » ; subissant tous les changements de la nature, il n'a rien de « mystérieux », ni de « sacré » (2) ; les spectacles dont on jouit de ses hauteurs sont des « vues d'ensemble », ayant le caractère de quelque chose d'abstrait : aussi les habitants de cette région ont-ils un penchant pour les « classifications rigoureuses » et pour les « généralisations » ; ils sont destinés, par la nature, à la « vie industrielle », qui est une « vie abstraite » (3). Au contraire, les Alpes aux « fronts éclatants », à la « taille hardie », sublimes, fières, sévères avec leurs têtes glacées », ont l'air de ne vivre que pour elles : à leur image, le montagnard est « récalcitrant, d'une sauvage grandeur, d'une dignité naturelle », et, dans les « subtiles détours des sentiers » serpentant le long des précipices, il voit sa « souplesse calculée », sa « finesse » et sa « demi-ruse » (4).

De toutes ces « observations », Olivier déduit que le paysage « préfigure » ceux qui doivent l'habiter. A l'appui de sa thèse, il parle du plateau vaudois « englouti entre le Jura et les Alpes », sorte de « fosse profonde, ouverte, que les monts s'apprêtent à recouvrir », et dont l'aspect mélancolique explique la disposition du campagnard à la rêverie et à la contemplation (5). Néanmoins, il lui reconnaît aussi un penchant à la « matérialité », qu'il attribue au sol du plateau « généralement fertile », engendrant « la facilité et les jouissances de la vie » (6).

C'est de la science faite avec le cœur, donc de la science fragile.

(1) *Lettres à S. Volland*. Paris, Gallimard, 3 vol., in-8°, 1931, t. I^{er}, p. 42.

(2) *Œuvres choisies*, t. I^{er}, p. 134.

(3) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 138.

(4) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 135.

(5) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 158.

(6) *Ibid.*, t. I^{er}, p. 154.

Elle repose sur une indiscrète généralisation. « L'homme et la terre se ressemblent toujours » : ce rapport s'impose tellement à Juste Olivier qu'il croit importun de le soumettre à l'examen de l'esprit. Par amour du rêve, le héraut du « génie caché » de la terre vaudoise confond la nature et les modes de la sentir et de la décrire : telle est la subtile erreur du romantisme vaudois.

CONCLUSION

En quoi consiste le préromantisme de Bridel ? D'abord, il confond la sensibilité avec la sensiblerie ; il exprime ses impressions en obéissant à ses premiers maîtres, les pseudo-classiques français. Comme eux, il traduit des sentiments superficiels, qui ne réclament qu'une compréhension hâtive de la nature : amitiés, veillées rustiques, méditations rêveuses au clair de lune, plaisir du jardinage, amours peu profondes. De plus, l'aveugle admiration qu'il voue aux poètes anglais Ossian, Young et Hervey, oblitère en lui tout élan sincère. Par un effort méritoire, il secoue cette emprise et prend rang dans le cortège des âmes sensibles ; avec elles, il éprouve l'attrait de la mélancolie sereine, qui le fait communier avec le monde extérieur. En cela il est un préromantique, et il le demeure, bien qu'il s'évade du lyrisme et tombe dans le mode moralisateur en honneur à cette époque. Il prêche le retour aux vertus champêtres ; sa méthode est conforme à celle de Gessner ; il s'inspire des scènes attendrissantes de la Bible. Ensuite, il s'occupe d'agriculture, de botanique, de minéralogie, et prouve ainsi qu'il a fait sienne la prédilection de Rousseau pour le côté utilitaire de la nature. Enfin, le goût des voyages et des excursions alpestres l'affranchit de la tyrannie des influences que son tempérament mobile a subies. En même temps que sa personnalité se raffermi, et qu'il se retrouve lui-même, il trahit, dans ses récits descriptifs, une finesse d'observation très vive, qui prend sa source au cœur intime de la sensibilité frémissante du voyageur préromantique, et lui permet de saisir les jeux subtils des lignes, des lumières, des couleurs et des sons, et d'en jouir intensément.

Le romantisme d'Olivier et de ses disciples se résume en ce mot d'ordre : « Vivons de notre vie ! » Aussi veulent-ils se frayer un chemin vers le but qu'ils se sont assigné, et cette initiative constitue un des traits caractéristiques de leur mouvement. Leurs aspirations spiritualistes, éveillées par leur éducation religieuse renforcée par Vinet, les rendent inaptes à s'allier au *naturisme* de Rousseau. Ils aiment ardemment la beauté de leur pays ; l'enthousiasme, suscité par la conquête de la liberté nationale, leur inspire une confiance inébranlable en eux-mêmes ; ils se croient assez puissants pour réagir contre les influences étrangères, et maintenir en face d'elles leur génie propre.

Or, celui-ci offre un contraste singulier. « Vivre sa vie » signifie participer au bon sens de la race, s'attacher fidèlement au sol, à la vie rustique. Mais cela n'exclut pas l'exaltation juvénile de leur imagination toujours en éveil, qui les entraîne à fuir le contact du monde des sens et à se jeter dans celui du bizarre, du fantasque. A ces deux états d'esprit extrêmes il faut en joindre un troisième, que M^{me} Olivier a exprimé dans ce vers :

Entre l'âme et les sens effleurons le chemin (1) !

Subordonnant leur sensibilité à leur conviction religieuse, ils voient dans l'univers de multiples symboles. Ils y cherchent avidement les traces du Créateur, et s'appliquent à dégager de tout événement une déduction morale. Mais cette insistance les égare dans un intellectualisme outré, qui paralyse les libres élans de leur cœur. Amis d'émotions légères et douces, ils associent à leurs rêveries le silence de la solitude. Frères de Werther, ils ont une âme tumultueuse et les orages du cœur s'abattent sur eux.

Nous avons eu notre part de souffrance,
Notre nuage avant d'avoir la nuit (2),

gémit Juste Olivier. Hantés par l'incertitude de l'avenir obscur, ils souffrent comme tous ceux qui, poussés par une curiosité innée, veulent percer le mystère de ce qui n'est pas encore révolu. Devant l'illusion, grande magicienne, ils s'inclinent et finissent par en être

(1) *Les Chansons lointaines*, p. 74, *Les Voix du printemps*.

(2) *Ibid.*, p. 63, *Les vieux Chênes*.

les dupes : rendent-ils la nature témoin de leur amour ? Aussitôt ils la voient radieuse comme eux. Sont-ils, au contraire, opprésés par la crainte du péché et par la tristesse ? La sincérité des choses les exaspère. Mais, aux heures de doute et de désespoir, ils croient entendre un appel fraternel de la nature qu'ils scrutent, et qu'ils s'imaginent affligée du même « mal » qu'eux. Ce rapprochement entre le monde intérieur et le monde extérieur donne lieu à de nombreuses contradictions.

Quand ils jettent le regard de l'âme et de l'amour sur l'univers, ils se trouvent partout devant l'inconnu. Leur grande passion est de saisir la « vie » dans toutes ses manifestations ; ils la pressentent surtout dans les bruits et les sons. Le chant des choses et celui de l'âme se font écho : amour, beauté, joie, tout jaillit du jeu caché des « harmonies », qu'ils considèrent, par instants, comme des vertus au sens propre du mot.

« Gravissant le seuil du monde », ils devinent la « mystérieuse sympathie », force primitive, qui préside à la communion des êtres. Pour le cœur, cette « sympathie » est une réalité, mais non pour l'esprit d'examen, auquel elle échappe. Lorsqu'ils s'efforcent de l'y associer, ils ne font que poursuivre un mirage ; il faut avoir la tête froide pour ne pas tomber dans l'erreur de croire que cette « puissance » peut mener une vie indépendante de l'existence humaine, et qu'elle marque son empreinte sur la terre et les habitants.

Bridel, dans son âge mûr, incarne l'esprit équilibré : loin d'entretenir des conflits intérieurs, il jouit, tant bien que mal, du don de la vie. Olivier et ses disciples appartiennent à la lignée des âmes tourmentées par la douloureuse dualité du cœur et de la raison ; leur crise religieuse en est la preuve. Ils désirent fondre l'un et l'autre en une harmonieuse unité ; mais ils se condamnent à rendre leur effort vain, car, avec un excès de bonne foi, ils s'asservissent à un maître. Se croyant obligés en conscience de soumettre leurs conceptions au « mysticisme chrétien » de Vinet, ils finissent par fuir la pensée pure. Ils demeurent prisonniers des sens, lorsqu'ils attribuent la raison de leur dignité personnelle à un être qu'ils estiment habiter en dehors d'eux-mêmes et au-dessus des choses. Plus ils s'en approchent, plus ils sont angoissés. Leur inquiétude est mal fondée, car ce qui sonne l'alarme en eux, c'est leur sensibilité

saine : elle les prévient du danger qu'ils courent s'ils se laissent aller au charme fatal du « rêve sublime ». Ils se méprennent sur le rôle de l'illusion et de l'intelligence, enchanteresses de vie humaine, et restent les témoins malheureux de la génération romantique, préoccupée du secret de s'affermir en évoluant.

FIN

Vu :

*Le Doyen de la Faculté
des Lettres,*

Pierre TRAHARD.

Dijon, le 5 juillet 1933.

Vu ET PERMIS D'IMPRIMER :

Dijon, le 6 juillet 1933.

Le Recteur,

Jean-Edouard SPENLÉ.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie ne comprend que les ouvrages dont je me suis servi.

Dictionnaires.

Abrégé du Dictionnaire de l'Académie française, par M. P. Lorain. Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, in-8°, 1862.

Petit Dictionnaire de style, par A. Reum. Leipzig, J.-J. Weber, in-4°, 1910.

La Ponctuation en français, par H. Sensine. Paris, Payot, in-12, 1930.

La Clarté française, par Antonin Vannier. Paris, Librairie classique Fernand Nathan, in-16, 10^e édit., 1931.

Philippe-Sirice Bridel.

Œuvres.

Les Tombeaux, poème en quatorze chants, imités d'Hervey. Lausanne, Lacombe, in-8°, 1779.

Poésies helvétiques. Lausanne, Mourer, in-8°, 1782.

Course dans les Alpes, 1780. Seconde partie des *Poésies helvétiques*, p. 204-244.

Course de Bâle à Bienne, en sept lettres. Bâle, Serini, in-18, 1789.

Le Conservateur suisse. Lausanne, Knab, in-18, t. II, 1813, *Excursion de Bex à Sion*, en 1786, p. 127-176.

Ibid., t. II, *Journal d'une course à pied dans l'intérieur de la Suisse, en juillet 1790*, p. 177-293.

Ibid., t. III, 1813, *Promenade dans l'Argovie*, 1794, p. 154-224.

Ibid., t. III, *Journal d'un voyageur vaudois*, fragments, p. 233-242.

Ibid., t. IV, 1814, *Quatre Lettres à un Anglais sur un genre de beautés particulières aux perspectives de montagnes*, 1799, p. 81-114.

Ibid., t. IV, *Coup d'œil sur une Contrée pastorale des Alpes*, 1798, p. 170-284.

Ibid., t. V, 1814, *Essai sur le Lac Léman, juillet 1799*, p. 5-93.

Ibid., t. V, *Promenade aux Lacs de Liaison, d'Arnon et de la Lauwine*, 1799, p. 94-169.

Ibid., t. V, *Mélanges d'un voyageur dans les Alpes*, 1803, p. 170-230.

Ibid., t. VI, 1814, *Essai sur la Nécessité de reprendre en Suisse les mœurs et le goût de la campagne*, discours à la Société helvétique, 4 juin 1794, p. 51-78.

Critiques.

- LAMARTINE (A. de), *Graziella*, 1849. Paris, Hachette, édit. Les Chefs-d'œuvre de Lamartine, in-16, 1924.
- VULLIEMIN (L.), *Le Doyen Bridel*. Lausanne, Bridel, in-16, 1855.
- GAULLIEUR (E.-H.), *Etudes sur l'Histoire littéraire de la Suisse française*. Genève et Paris, Cherbuliez, in-8°, 1856, chap. XIII.
- VULLIET (A.), *Les Poètes vaudois*. Lausanne, Bridel, in-12, 1870.
- BERTHOUD (Ch.), *Feuilletons de la Gazette de Lausanne*, 31 janvier, 1^{er} et 2 février 1876.
- SECRETAN (E.), *Galerie suisse*. Lausanne, Bridel, in-8°, 1876, t. II, p. 314.
- RAMBERT (E.), *Juste Olivier, Notice biographique et littéraire*, dans les *Œuvres choisies de Juste Olivier*, publiées par ses amis. Lausanne, Bridel, 2 vol. in-16, 1879, t. I^{er}, p. III-CCXXXIV.
- ROSSEL (V.), *Histoire littéraire de la Suisse romande*, des origines à nos jours. Paris, Fischbacher, 2 vol. in-8°, 1889-1891.
- GODET (Ph.), *Histoire littéraire de la Suisse française*. Paris, Fischbacher, in-8°, 1890.
- MORNET (D.), *Le Sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, Hachette, in-8°, 1907.
- MORNET (D.), *Les Sciences de la nature en France au dix-huitième siècle*. Paris, Colin, in-12, 1911.
- MORNET (D.), *Le Romantisme en France au dix-huitième siècle*. Paris, Hachette, in-16, 2^e édit., 1925.
- REYNOLD (G. DE), *Histoire littéraire de la Suisse au dix-huitième siècle*. Lausanne, Bridel, in-8°, 1909, t. I^{er}, *Le Doyen Bridel*.
- BARINE (A.), *Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, Hachette, in-16, 4^e édit., 1922.
- MONGLOND (A.), *Le Prérromantisme français*. Grenoble, Arthaud, 2 vol. in-8°, 1930, t. I^{er}, chap. II.
- TRAHARD (P.), *Les Maîtres de la sensibilité française au dix-huitième siècle*. Paris, Boivin, in-8°, 1931, t. I^{er}.

Juste Olivier et ses disciples.

Œuvres.

- OLIVIER (Juste et Caroline), *Les deux Voix*. Lausanne, Rouiller, in-8°, 1835.
- OLIVIER (Juste), *Le Canton de Vaud*. Lausanne, Ducloux, 2 vol. in-8°, 1837.
- OLIVIER (Juste), *Les Chansons lointaines*. Paris et Genève, Cherbuliez, in-8°, 1855.
- Œuvres choisies de Juste Olivier, publiées par ses amis*. Lausanne, Bridel, 2 vol. in-16, 1879, t. I^{er} comprend :

- Souvenirs de Sainte-Beuve*, par J. Olivier, p. 1-127.
Le Canton de Vaud, sa vie et son histoire, morceaux détachés,
p. 129-306.
Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et M^{me} Juste Olivier,
publiée par M^{me} Bertrand. Paris, Société du *Mercur de France*,
in-12, 1904.
DURAND (H.), *Poésies*. Lausanne, Bridel, in-12, 1869.
MONNERON (F.), *Poésies*. Lausanne, Bridel, in-18, 1879.

Critiques.

- ROUSSEAU (J.-J.), *Julie ou La nouvelle Héloïse* (1761). Edit. Collection
des grands Ecrivains de la France, Paris, Hachette, 4 vol. 1925-1926.
ROUSSEAU (J.-J.), *Emile ou De l'Education* (1762). Paris, Edit.
Garnier, 1924.
ROUSSEAU (J.-J.), *Les Confessions* (1782-1790). Paris, Fayard, Edit.
Les Meilleurs Livres.
Œuvres de Rousseau. Paris, Hachette, 13 vol. in-12, 1902, t. II.
DIDEROT (D.), *Œuvres complètes*, édit. J. Assézat. Paris, Garnier,
20 vol. in-8°, 1875, t. XVIII.
DIDEROT (D.), *Lettres à S. Volland*. Paris, Gallimard, 3 vol. in-8°,
s. d., 1931, t. I^{er}.
Le Journal helvétique. Neuchâtel, décembre 1770, p. 321-325.
BRIDEL (Ph.-S.), *Question : Les Suisses ont-ils une poésie nationale,
et quelle doit être cette poésie ?* Mémoires lus à Lausanne dans une
Société de gens de lettres, 1775. Bibliothèque de la Société d'histoire
de la Suisse romande, Lausanne, Ecole Vinet, in-fol., p. 202-210.
BRIDEL (Ph.-S.), *Discours sur la manière dont les jeunes Suisses
doivent voyager dans leur patrie*. Lu le 20 mai 1795 devant la
Société helvétique à Aarau, dans *Le Conservateur suisse*, 1813,
t. III, p. 243-272.
SENAUCOUR (P. DE), *Obermann* (1804). Edition G. Michaut, Société
des textes français modernes, 2 vol. (1912-1913).
CHATEAUBRIAND (Fr.-R.), *Voyage au Mont-Blanc* (1805), publié
par G. Faure, Grenoble, Rey, 1920.
LAMARTINE (A. DE), *Premières Méditations* (1820). Edit. G. Lanson,
Paris, Hachette, 2 vol., 1915.
Le Semeur, Lausanne-Paris, 1834, article sur la *Volupté* de Sainte-
Beuve, p. 259.
Le Semeur, 1835. Vinet, article sur *Les deux Voix* de J. et C. Olivier.
HUGO (V.), *Les Voix intérieures* (1837). Edit. Ollendorf, in-8°, Paris,
1906.
VINET (A.), *Etudes sur la Littérature française au dix-neuvième siècle*.
Paris, Fischbacher, 1849-51, t. II.
VINET (A.), *Henri Durand, Notice biographique*, dans *Poésies* de
Durand. Lausanne, Bridel, in-12, 1869.

- ASTIE (J.-F.), *Esprit d'Alexandre Vinet*. Paris, Cherbuliez, 2 vol. in-12, 1861.
- VULLIEMIN (L.), *Le Canton de Vaud*. Lausanne, Delafontaine et Rouge, in-12, 1862.
- LAPRADE (V. de), *Le Sentiment de la nature chez les modernes*. Paris, Perrin, in-16, 1867.
- REY (R.), *Genève et les Rives du Léman*. Genève, M. H. Georg, in-16, 1868.
- RAMBERT (E.), *Juste Olivier, Notice biographique et littéraire*, dans les *Œuvres choisies de Juste Olivier* (1879), t. I^{er}, p. III-CCXXIV.
- RAMBERT (E.), *Ecrivains de la Suisse romande*. Lausanne, F. Rouge, in-16, 1889.
- BERTHOUD (Ch.), article sur *Juste Olivier, Galerie suisse*, 1880, t. III.
- TAINE (H.), *Les Origines de la France contemporaine*. Paris, Hachette, in-8^o, 1885, t. I^{er}.
- GODET (Ph.), *Histoire littéraire de la Suisse française*. Paris, Fischbacher, in-8^o, 1890.
- ANGELLIER (A.), *Etude sur Robert Burns*. Paris, Hachette, 2 vol. in-8^o, 1892, t. II.
- MABILLEAU (L.), *Victor Hugo*. Paris, Hachette, in-16, 1893. (10^e édit. 1930).
- PILO (M.), *La Psychologie du beau et de l'art*. Paris, Alcan, in-16, 1895 (traduction Dietrich).
- HANSEN (J.), *Le Sentiment de la nature dans la poésie de Lamartine*. Diekirch, in-4^o, 1901. (Imprimé comme manuscrit.)
- BURNIER (Ch.), *La Vie vaudoise et la Révolution*. Lausanne, Bridel, in-8^o, 1902.
- MERLANT (J.), *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin*. Paris, Hachette, in-16, 1905.
- MERLANT (J.), *Sénancour (1770-1846)*. Paris, Fischbacher, in-8^o, 1907.
- ROD (E.), *Discours sur l'Esprit littéraire dans la Suisse romande*. *Gazette de Lausanne*, 6 juin 1906.
- GIRAUD (V.), *Livres et Questions d'aujourd'hui*. Paris, Hachette, in-12, 1907.
- MORNET (D.), *Le Sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, Hachette, in-8^o, 1907.
- MORNET (D.), *Le Romantisme en France au dix-huitième siècle*. Paris, Hachette, in-16, 2^e édit., 1925.
- CHARLIER (G.), *Le Sentiment de la nature chez les romantiques français*. Paris, Fontemoing et C^{ie}, in-8^o, 1912.
- GUILLON (E.) et BETTEX (G.), *Le Léman dans la littérature et dans l'art*. Paris, Plon-Nourrit, in-8^o, 1912.
- VAN TIEGHEM (P.), *Ossian en France*. Thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, 1917.

- NADLER (I.), *Von Art und Kunst der deutschen Schweiz*. Frauenfeld, Huber, in-18, 1922.
- BARINE (A.), *Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, Hachette, in-16, 4^e édit., 1922.
- GRENIER (A.), *Le Génie romain*. Paris, La Renaissance du livre, petit in-8^o, 1925.
- Morceaux choisis*, par J. Calvet. Paris, Gigord, petit in-8^o, 1928.
- Anthologie des Ecrivains français*, Poésie, t. II, dix-neuvième siècle. Paris, Larousse.
- BOCHET (H.), *Le Romantisme à Genève*. Jullien, in-8^o, 1930.
- MONGLOND (A.), *Le Prérromantisme français*. Grenoble, Arthaud, 2 vol. in-8^o, 1930, t. II.
- La Vie romantique au pays romand*. Genève, Jullien, in-4^o, 1930. Ce livre comprend : *Préface*, par G. de Reynold. H. Perrochon, *La Vie de société au pays de Vaud*, p. 15-36. (Cf. *Le Romantisme dans le canton de Vaud*. Extrait de la *Revue historique vaudoise*, 1928). Ph. Bridel, *Théologiens, moralistes et philosophes*, p. 147-176. B. Grivel, *Alpinisme et Romantisme*, p. 177-188. Ch. Clerc, *La Littérature romantique*, p. 229-240.
- Alexandre Vinet, littérature et histoire suisses*. Recueils d'articles et d'essais divers, publiés d'après les éditions originales et les manuscrits par Henri Perrochon. Lausanne, Payot, in-8^o, 1932.
- TRAHARD (P.), *Le Romantisme et la Bourgogne*, dans Université de Dijon, *En l'honneur du Romantisme*. Conférences faites à la Faculté des Lettres pendant la Quinzaine romantique, 26 mai-6 juin 1930, VII, p. 133-163. Paris, Editions Picard, in-8^o, 1930.
- TRAHARD (P.), *Les Maîtres de la sensibilité française au dix-huitième siècle*. Paris, Boivin, in-8^o, t. I^{er}, 1931 ; t. II, 1932.
-

INDEX ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Les noms des romantiques vaudois dont l'œuvre est l'objet de l'analyse ne figurent pas dans cet index.

A.

Ackermann (M^{me}) : 81.
Angellier (A.) : 81, n. 2 et 3 ;
87, n. 1 ; 92, n. 4 ; 105.

B.

Barine (A.) : 30, n. 2.
Baudelaire : 54.
Berthoud (Ch.) : 59, n. 3.
Bertrand (M^{me}) : 40, n. 1.
Bettex (G.) : 46, n. 2 ; 47, n. 1.
Bochet (H.) : 6, n. 1 ; 102, n. 5.
Bridel (Ph.) : 64, n. 1.
Buffon : 26.
Burnier (Ch.) : 41, 42.
Byron : 46, 62, 74.

C.

Calvet (J.) : 65, n. 1 ; 79, n. 4.
Chaillet : 7.
Charlier (G.) : 44, n. 4 ; 90, n. 3.
Chateaubriand : 46, 48, n. 2.
Clerc (Ch.) : 72, 77.
Constant (B.) : 42, 72.

D.

Delille : 13, 28.
Deschamps (Antony et Emile) : 8.
Deyverdun : 7.
Diderot : 90, 92, 97, 105.
Dubois : 8.

E.

Escher de la Linth : 26.

G.

Gaudin : 26.
Gessner : 20, 108.
Giraud (V.) : 59, n. 3.
Godet (Ph.) : 41, 43, 44.
Grenier (A.) : 59, n. 3.
Grivel (B.) : 27, n. 2 ; 59, n. 2.
Guillon (E.) : 46, n. 2 ; 47, n. 1.

H.

Haller : 26, 72.
Hansen (J.) : 63, n. 4 ; 80, n. 1 ;
93, n. 3.
Hervey : 15, 16, 108.
Hugo (V.) : 8, 35, 46, 89, 91,
92.

J.

Joubert : 56, n. 3 ; 93.

K.

Kohler (P.) : 5.

L.

Lamartine : 17, 39, 44, 46, 63,
83, 93, 98.
Laprade (V. de) : 63, n. 4.
Lemaître (J.) : 54.

M.

Mabilleau (L.) : 60, n. 1 ; 87,
n. 4 ; 91, n. 2.
Merlant (J.) : 77, n. 2.
Millevoie : 102.

Monglond (A.) : 9, 15, n. 1 ;
27, n. 7 ; 56, n. 3 ; 88, n. 5 ;
94, n. 1 ; 98.

Mornet (D.) : 9, 18 ; 18, n. 3 ;
19, n. 6 ; 24, n. 2 ; 26,
n. 3 ; 27, n. 7 ; 30, n. 1 ; 40,
n. 3 ; 69, n. 1 ; 76, 87, n. 2
et 3.

Musset (A. de) : 8, 79.

N.

Nadler (J.) : 51, n. 1.

Newton : 26.

Nodier : 72.

O.

Ossian : 15, 88, 108.

P.

Perrochon (H.) : 5, 56, n. 5 ;
83, 97, n. 4.

Pilo : 90, n. 3.

Planche (G.) : 8.

R.

Rambert (E.) : 43, 44, 54, 72,
77, n. 3 ; 82, n. 1 ; 89, 102, n. 3 ;
105.

Rey (R.) : 72.

Reynold (G. de) : 9, 13, n. 4 ;
14, 19, n. 7 ; 20, n. 1 ; 24, n. 1 ;
25, n. 1 ; 26, n. 4 et 5 ; 27,

n. 1 ; 35, n. 4 ; 37, 40, n. 4 ; 49,
83, n. 2.

Rod (E.) : 59, n. 3.

Rousseau (J.-J.) : 14, 15, 20, 26,
28, 31, 38, 39, 40, 41, 44, 46,
65, 87, 105, 108.

S.

Saint-Pierre (B. de) : 30, 93.

Sainte-Beuve : 6, 8, 40, n. 1 ; 44,
47, 48, 55, 57, 64, 81.

Saussure : 26.

Sénancour : 72, 77.

Shelley : 47, 100, 101.

T.

Taine : 55, n. 1.

Trahard (P.) : 9, n. 1 ; 11, n. 2 ;
55, n. 2 ; 77, n. 1 ; 92, n. 3 ;
96, n. 1.

V.

Van Tieghem (P.) : 87, n. 2.

Vigny (A. de) : 8, 43, 44, 81.

Vinet (A.) : 38, 39, n. 2 ; 44, 56,
62, 64, 65, 66, 69, 70, 72, 74,
75, 80, 81, 97 ; 97, n. 4 ;
103, n. 3 ; 109, 110.

Voltaire : 44, 58.

Vulliemin (L.) : 45, n. 2.

Y.

Yöung : 16, 108.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

Choix du sujet et des auteurs.....	5
Esprit, méthode et plan du travail.....	9

PHILIPPE-SIRICE BRIDEL

CHAPITRE PREMIER. — *Amour superficiel de la nature.*

I. — Sentiments peu profonds mêlés à la nature : amitiés, veillées rustiques, méditations rêveuses. Plaisir du jardinage...	11
II. — Amours légères auxquelles la nature sauvage sert de cadre	13

CHAPITRE II. — *Le goût du sombre ou l'anglomanie.*

Descriptions lugubres : la « sombre horreur » des cimetières. Exposition de sentiments outrés et artificiels.....	15
---	----

CHAPITRE III. — *La nature et l'âme « romantique » de Bridel.*

I. — Le monde extérieur s'unit aux désirs du poète.....	17
II. — Mélancolie sereine. Transports et délices de l'âme. Sentiments graves : le <i>spleen</i> , « maladie romantique ».....	17

CHAPITRE IV. — *La nature, inspiratrice de la vertu, ou influence moralisatrice de Gessner et du « Biblisme sentimental ».*

I. — Vertus de la vie champêtre contrastant avec les plaisirs du « monde ».....	20
II. — Transpositions allégoriques.....	21
III. — Paysages nimbés d'un reflet biblique.....	22

CHAPITRE V. — *Divers goûts préromantiques.*

I. — La nature considérée du point de vue utilitaire : agriculture, économie politique.....	24
II. — Préoccupations scientifiques alliées à la botanique et à la minéralogie.....	26
III. — Voyages à pied à travers la Suisse. Excursions alpestres. Evolution du goût de Bridel.....	27

CHAPITRE VI. — *Nature « où tout est phénomène et impression profonde ».*

I. — Vocabulaire pittoresque et observation exacte.....	30
II. — Sensations visuelles.....	32
III. — Sensations auditives.....	35
IV. — Impressions neuves et vivantes. Ce qui résume le tempérament de Bridel.....	36

JUSTE OLIVIER ET SES DISCIPLES

CHAPITRE PREMIER. — *« Rester soi-même, être chez soi ».*

I. — L'ascendant de Rousseau et le régionalisme vaudois...	38
II. — L'éveil national.....	41
III. — Formation d'Olivier et de ses disciples.....	42
IV. — Le mysticisme chrétien de Vinet.....	43
V. — Le spectacle du pays natal.....	44

CHAPITRE II. — *Le réalisme rustique.*

I. — Le sentiment de la campagne. Attrait de la nature pastorale.....	49
II. — L'attachement à la vie de famille.....	52
III. — Goût de la scène vécue.....	53

CHAPITRE III. — *La nature « déformée ».*

I. — L'enthousiasme des romantiques vaudois.....	55
II. — Son influence sur leur art d'écrire. Analyse du « genre voilé ».....	56
III. — Choix des thèmes et des moyens d'expression.....	58
IV. — Goût du bizarre et du fantasque.....	60

CHAPITRE IV. — *Les symboles dans la nature.*

I. — Le sentiment religieux mêlé à la contemplation du monde visible.....	62
II. — L'amour de la nature en conflit avec le christianisme de Vinet.....	64
III. — Symboles tirés du monde extérieur pour traduire des idées morales.....	66

CHAPITRE V. — *La nature et l'âme sensible.*

I. — Emotions douces éprouvées devant la nature : amour de la solitude et du silence ; rêveries.....	69
--	----

II. — Le « mal du siècle » : tourments de l'esprit ; orages du cœur.....	72
--	----

CHAPITRE VI. — *Le mirage du cœur.*

I. — Interprétation amoureuse de la nature chez Olivier...	77
II. — Le « bonheur universel » et le sentiment du « péché »..	80
III. — Tristesse, railleuse ironie du poète et la leçon des choses.....	81
IV. — La nature « amie ». Imitation lamartinienne regrettable.	83
V. — Paysages dramatiques : concordances et discordances..	84

CHAPITRE VII. — *Le « chant » des choses et de l'âme. — La « vie universelle ».*

I. — Le sens du mystère.....	87
II. — Le « regard » de l'âme et de l'amour.....	89
III. — Le rôle des sensations auditives chez Olivier.....	90
IV. — Interprétation musicale du monde : l'existence des « harmonies ». Effets du chant intérieur.....	92
V. — Le caractère bienfaisant de l'expérience poétique.....	96

CHAPITRE VIII. — *La « mystérieuse sympathie ».*

I. — Ce qu'est la « mystérieuse sympathie » pour les romantiques vaudois. Amour éperdu de la nature.....	97
II. — Le « génie du lieu » et le « mal du pays ».....	101
III. — Secrètes influences de la terre sur l'homme : examen de la théorie du « lieu ».....	104

CONCLUSION

Définition du préromantisme et du romantisme vaudois....	108
Deux sensibilités diverses.....	110
BIBLIOGRAPHIE	112
INDEX DES AUTEURS.....	117
TABLE DES MATIÈRES.....	119

